

FERNAND FLEURET

FENÊTRE
SUR LE
PASSÉ

ÉDITIONS BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61
PARIS-VI^e

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

FRIPERIES, bois coloriés de Raoul Dufy, *N.R.F.* – LE CARQUOIS, grav. sur cuivre de Galanis, *Monde Nouveau*. – FALOURDIN, *satire*, *N.R.F.* – LE TRIOMPHE DU PIN DE BOURGUEIL, *Garnier*. – EPITRES PLAISANTES, *Champion (Les Amis d'Edouard)*.

ROMANS ET NOUVELLES

III. CONTES ANCIENS, *Monde Nouveau*. – LES DERNIERS PLAISIRS, *N.R.F.* – LE CENDRIER, *N. R.F.* – SŒUR FÉLICITÉ, Eaux-fortes d'Yves Alix, *Sans-Pareil*. – HISTOIRE DE LA BIENHEUREUSE RATON, FILLE DE JOIE, *N. R.F.* – JIM CLICK, OU LA MERVEILLEUSE INVENTION, *N. R.F.* – ECHEC AU ROI ! *N.R.F.* – Au TEMPS DU BIEN-AIMÉ, *Ecrivains Associés*.

TRADUCTIONS

LA COMTESSE DE PONTHEIU, *La Sirène*. – AMIS ET AMILES, SUIVI D'ASSENETH, *Chiberre*. – L'ARCHIDIABLE BELPHÉGOR, NOUVELLE TRÈS PLAISANTE DE NICOLAS MACHIAVEL, Eaux-fortes d'Alexandra Crinewski, *Orion*.

THEATRE

LA CÉLESTINE (avec Roger Allard), Eaux-fortes de Constant Le Breton, *Trianon*. – L'ECOLE DES MAITRES (avec le même), Lithos d'Yves Alix, *Les Amis du Dr Lucien Graux*. – FRATERNITÉ (avec Georges Girard), suivi de CARAVACA, ARTISTE PEINTRE (avec Amadeo Legua), *N.R.F.*

HISTOIRE ET CRITIQUE

DESCRIPTION DES PASSAGES DE DOMINIQUE FLEURET, *Didot*. – CARTOUCHE ET MANDRIN, *Didot*. – Les Amoureux Passe-temps, ou Choix des plus gentilles et gaillardes Inventions des xvi^e et xvii^e siècles, *éd. Montaigne*. – LES ŒUVRES SATYRIQUES DE SIGOGNE (avec L. Perceau), *Fort*. – L'ESPADON SATYRIQUE DE CLAUDE D'ESTERNOD (avec le même), *Fort*. – LE CABINET SATYRIQUE (avec le même), *Fort*. – LES SATIRES FRANÇAISES DES xvi^e ET xvii^e SIÈCLES (avec le même), *Garnier, Classiques franc.*, 4 vol. – LES ŒUVRES SATYRIQUES DE BERTHELOT, *Sansot*. – LES NYMPHES DE VAUX, *N. R.F.* – DE GILLES DE RAIS A GUILLAUME APOLLINAIRE, *Mercure de France*. – L'ENFER DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE (avec Guillaume Apollinaire et L. Perceau), *Mercure de France*. – DE RONSARD A BAUDELAIRE, *Mercure de France*. – ELOGE DE RAOUL DUFY, lith. en couleurs de R. Dufy, *Les Amis du Dr Lucien Graux*. – SERPENT DE MER ET CIE, *Mercure de France*.

FERNAND FLEURET

FENÊTRE

SUR LE

PASSÉ

ÉDITIONS BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

PARIS-VI^e

AVERTISSEMENT

Les trois premiers Contes de ce Recueil sont des traductions ou adaptations. Dans sa jeunesse, l'auteur s'appliquait à ces travaux pour se former dans l'art de conter selon la tradition de sa langue et de son pays.

La COMTESSE DE PONTHEU est une nouvelle en prose du XIII^e siècle, rédigée en dialecte picard ; AMIS ET AMILES, une hagiographie romanesque transposée du latin en dialecte champenois du XIII^e siècle, également. Quant à l'histoire d'ASSENETH, elle est l'œuvre de juifs chrétiens, recueillie par Vincent de Beauvais dans son Speculum historiale, et traduite au XIV^e siècle par Jean de Vignay, religieux hospitalier. On y voit Joseph y faire figure de Messie. comme dans l'Ancien Testament, et son épouse Asseneth celle de la Vierge avec l'Annonciation angélique.

Les Contes qui suivent sont de l'invention de l'auteur. On verra qu'il s'est plu à jouer sur différents claviers avant de se servir de l'instrument d'aujourd'hui. Il laisse aux lecteurs le soin d'en tirer une conséquence ; mais il dédaigne l'insinuation de pastiche, chère aux oisons qui portent avec gravité une plume passée dans les narines, et barbottent avantageusement de toutes choses dans la basse-cour du Journalisme.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris la Russie.

Copyright by Editions Bernard Grasset, 1936.

LA COMTESSE DE PONTHEIU

HISTOIRE D'OUTREMER

Au temps passé, il y eut un comte de Ponthieu, homme sage et bon chevalier, qui aimait fort le métier des armes et les pompes du monde.

En ce même temps vivait à Saint-Pol un autre vaillant comte, seigneur de toute la contrée, qui se désolait d'être sans hoir de sa chair. Il avait pour sœur une Dame de Dommare en Ponthieu, bonne, vertueuse, et prude femme.

Le fils de cette Dame, nommé Thibault, était héritier du fief de Saint-Pol, mais il resta pauvre tant que son oncle vécut. Cependant, toutes gens l'aimaient et l'honoraient à cause de sa haute et noble race, de sa vaillance et de sa beauté.

Le comte de Ponthieu avait pour femme une très bonne Dame, et une fille d'environ seize ans, qui grandissait en beauté et qualités. Elle perdit sa mère dans la troisième année de son âge, et elle en fut triste et dolente.

Le comte, son père, se remaria bientôt avec une femme de naissance, et, peu après, il en eut un fils qu'il se prit à chérir, et qui crût en telle valeur et bonté que les vertus multiplièrent en lui.

Le comte de Ponthieu, qui jugeait sagement, retint à sa suite Monseigneur Thibault de Dommare. Sitôt qu'il le vit, et quand il en eut apprécié les mérites, il se félicita de l'avoir en sa maison.

Un jour, au retour d'un tournoi, le comte fit demander Monseigneur Thibault, et lui dit :

– Thibault, que Dieu vous aide ! quel joyau de ma terre aimeriez-vous le mieux ?

– Sire, fit Monseigneur Thibault, je suis un pauvre homme, mais que Dieu m'aide ! De tous les bijoux de votre terre, je n'en aimerai aucun comme Ma Demoiselle votre fille.

Le comte, à l'entendre, fut joyeux en son cœur. Il reprit :

– Thibault, je vous la donne, si toutefois elle le veut.

– Sire, fit-il, grand merci et que Dieu vous en récompense !

Lors, le comte vint à sa fille, et lui dit :

– Belle fille, je vous ai mariée, si vous ne vous y opposez.

– Sire, fit-elle, à qui ?

– Par le Nom de Dieu ! à un homme sage et vaillant. C'est à un mien chevalier, qui a nom Thibault de Dommare.

– Ah ! Sire, si votre comté était royaume et qu'il dût me revenir tout entier, je me tiendrais bien mariée de la sorte.

– Ma fille, fit le comte, que votre corps soit béni, et l'heure que vous naquîtes !

Le mariage eut lieu, où le comte de Ponthieu, le comte de Saint-Pol et maints autres prudhommes assistèrent. Les époux furent unis au milieu de grandes et pompeuses réjouissances, et ils vécurent contents ensemble pendant cinq ans. Mais il ne plut pas à Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'ils eussent d'héritier de leur chair, et ce fut grand peine à chacun.

Une nuit que Messire Thibault reposait en son lit, tourmenté par ce chagrin, il se dit : D'où vient que j'aime tant cette femme et qu'elle m'aime, et que nous ne pouvons avoir d'enfant dont Dieu et le monde seraient

servis ? Il pensa à Monseigneur saint Jacques, l'apôtre de Galice qui exauce les vœux légitimes de ses sincères suppliants, et il promit en son cœur qu'il se mettrait en route.

La Dame dormait alors. Quand elle fut éveillée, il la prit entre ses bras et lui demanda qu'elle lui accordât une faveur.

– Sire, fit la Dame, laquelle ?

– Dame, vous le saurez quand vous me l'aurez accordée.

– Sire, si la chose est en mon pouvoir, je vous la donnerai, quelle qu'elle soit.

– Dame, ce serait que j'allasse demander à Monseigneur saint Jacques qu'il prie Notre-Seigneur Jésus-Christ de nous accorder un fils dont Dieu soit servi en ce monde et la sainte Eglise rehaussée.

– Sire, fit la Dame, cela est bien facile, et je vous l'accorde tendrement.

Ils se montrèrent alors chacun satisfait. Un jour passa, puis deux, puis trois, et à ce troisième jour il advint qu'ils couchèrent ensemble. La Dame dit :

– Sire, je vous prie de m'accorder une faveur.

– Dame, fit-il, demandez-la, je vous l'accorderai si je le puis.

– Sire, ce serait de vous accompagner en ce voyage.

Quand Messire Thibault l'entendit, il en fut fort attristé, et il dit :

– Dame, ce serait chose bien dure à votre corps : la route est longue, le pays dangereux et accidenté.

– Sire, ne craignez rien, car vous seriez plus empêché du dernier de vos écuyers que de moi.

Dame, fit-il, de par Dieu, je vous accorde votre faveur.

Le jour du départ arriva, et la nouvelle s'en répandit si bien que le comte de Ponthieu en fut averti. Il manda Monseigneur Thibault, et dit :

– Thibault, vous êtes pèlerin voué, paraît-il, et ma fille aussi ?

– C'est vrai, Sire.

– Thibault, c'est fort bien à vous, mais je crains pour ma fille.

– Sire, fit Messire Thibault, je n'ai pu lui refuser.

– Eh bien, Thibault, dit le comte, partez donc quand vous voudrez. Hâtez-vous de faire préparer vos palefrois et bêtes de somme, je vous pourvoirai

bien de toutes choses.

– Sire, fit Messire Thibault, grand merci !

Là-dessus, s'étant équipés ils partirent en grande joie et cheminèrent si bien qu'il s'en fallut de deux journées qu'ils ne touchassent à leur but.

Un soir qu'ils couchaient en une bonne ville, Messire Thibault appela son hôte et l'interrogea sur la route qu'ils auraient à suivre le lendemain.

– Beau Sire, dit l'hôte, à la sortie de notre ville, vous trouverez un peu de forêt à passer, mais ensuite aurez bonne voie.

Les lits préparés, ils allèrent se coucher. Le lendemain, comme il faisait beau, des pèlerins se levèrent avant le jour et menèrent grand bruit. Messire Thibault s'étant levé, lui aussi, se trouva un peu souffrant ; il appela son chambellan, et lui dit :

– Lève-toi et fais trousser notre bagage ; tu resteras avec moi pour te charger de nos affaires, car je me sens un peu alourdi.

Le chambellan transmit aux serviteurs l'ordre de leur maître, et ceux-ci s'en allèrent. Messire Thibault et sa femme tardèrent un peu, mais ils se levèrent enfin et se mirent en route. Il n'était pas encore jour, mais le temps était beau. Ils sortirent de la ville à eux trois, sans autre garde que celle de Dieu, et ils approchèrent de la forêt. Quand ils y furent, ils trouvèrent deux voies, l'une bonne, l'autre mauvaise. Et Messire Thibault dit à son chambellan :

– Donne de l'éperon, attends nos gens et dis-leur qu'ils nous espèrent, car il ne convient pas qu'une Dame et son cavalier passent une forêt en si mince compagnie.

Le chambellan s'en fut à grande allure, et Messire Thibault entra dans la forêt. Il trouva les deux voies, mais ne sut laquelle prendre.

– Dame, fit-il, laquelle prendrons-nous ?

Et elle lui dit :

– Sire, la bonne, s'il plaît à Dieu.

En cette forêt étaient des brigands qui avaient encombré la bonne route et rendu large la fausse, de façon à faire dévier les pèlerins. Messire Thibault descendit pour se rendre compte, et dit, trouvant à la fausse voie meilleure apparence :

– Par Dieu, Dame, suivons celle-ci.

Ils s’y engagèrent donc, et allèrent de la sorte un quart de lieue. Le chemin commença de se rétrécir et les basses branches d’embarrasser.

– Dame, il me semble que nous n’allons guère bien ?...

Ayant ainsi parlé, Messire Thibault regarda devant lui et vit quatre larrons montés sur quatre grands chevaux, et chacun tenait une lance à la main. Il regarda alors en arrière et en vit quatre autres pareillement armés et équipés. Et il dit :

– Dame, ne vous effrayez point de ce que vous voyez et pourrez voir.

Lors, Messire Thibault salua les premiers, qui ne bronchèrent pas à son salut. Il leur demanda ensuite quelles étaient leurs intentions à son égard, et l’un d’eux répondit :

– Nous vous le dirons bientôt...

Le voleur s’avança, le glaive tendu, vers Messire Thibault et tenta de le frapper ; mais Messire Thibault, qui vit le coup venir, s’en gara en se courbant, et, tandis que le voleur, emporté par son élan, se trouvait à portée, il saisait l’épée au vol et la lui enleva.. Il s’avança alors vers les trois autres, en frappa un par le milieu du corps et le tua. Puis il bondit en arrière, fêrît le premier qui était venu à lui, et le tua de même.

Ainsi plut-il à Dieu que des huit brigands il en occit trois ; mais les cinq derniers l’environnèrent et tuèrent son cheval. Messire Thibault tomba à terre sur le dos, sans blessure grave, toutefois. Comme il n’avait ni épée ni arme dont il pût se défendre, ils lui enlevèrent tous ses habits, éperons et houseaux et ne lui laissèrent que sa chemise ; puis ils prirent une courroie d’épée de laquelle ils lui lièrent pieds et mains, et ils le jetèrent dans un buisson de ronces, dures et fort aiguës.

Cela fait, ils vinrent à la Dame et lui ravirent son palefroi, et aussi tous ses habits, sauf la chemise. Elle était fort belle ainsi, bien qu’elle pleurât pitoyablement et qu’elle fût triste de la plus cruelle façon. Lors, un des larrons la contempla et dit aux siens :

– Compagnons, j’ai perdu mon frère en cette affaire, aussi me faut-il cette femme en retour.

– Et moi, dit un autre, j’ai perdu mon cousin-germain, autant ai-je à réclamer que vous, et j’ai, d’ailleurs, bien d’autres droits.

Ainsi parlèrent le troisième, le quatrième et le cinquième. L’un dit alors :

– A retenir la Dame, vous ne tirerez grand profit ni grande acquisition ; menons-la donc plus avant dans la forêt et faisons d’elle notre volonté. Ensuite, nous la remettrons sur sa voie et la laisserons aller.

Ils firent comme ils l’avaient dit, et la remirent dans le chemin.

Messire Thibault la vit s’éloigner avec eux, et il en fut fort affecté, mais il n’y pouvait rien. Il ne sut aucun mauvais gré à la Dame de ce qui lui était advenu, car il savait bien qu’elle y avait été contrainte, et elle en était si éplorée et si honteuse ! Messire Thibault l’appela et lui dit :

– Dame, venez-ça, pour Dieu ! me délier et me secourir dans le déconfort où je suis, car ces ronces me déchirent vivement.

En se rendant à l’endroit où Messire Thibault gisait, la Dame aperçut à terre l’épée d’un des brigands morts. Elle la prit et s’en fut vers son mari, pleine de colère, et tourmentée d’un mauvais dessein, à cause qu’elle craignait qu’il ne lui sût mauvais gré de ce qu’il l’avait ainsi vue, et qu’il ne le lui reprochât un jour. Elle lui dit :

– Sire, je vais vous délivrer tout de suite.

Alors, l’épée levée, elle vint sur son mari et fit le geste de le frapper par le milieu du corps. Il redouta le coup qu’il voyait venir, car il était tout nu, n’ayant que sa chemise et ses braies sans plus. Il tressaillit si fort que les liens de ses mains se relâchèrent ; et elle le frappa de telle sorte qu’elle le blessa un peu, et entama la courroie dont il était ligoté. Quand il sentit les liens céder, il tira à lui, rompit la courroie, sauta sur ses pieds, et dit :

– Dame, s’il plaît à Dieu, ce n’est pas encore aujourd’hui que vous me tuerez !

– C’est bien, Sire, ce qui me fâche le plus ! fit-elle.

Il lui prit l’épée et la remit au fourreau ; puis, la main sur l’épaule, il la ramena en arrière, par le chemin qu’ils avaient pris. Quand il fut à l’orée du bois, il trouva une grande partie de sa compagnie qui venait à sa rencontre. Le voyant si nu, ils lui demandèrent :

– Sire, qui donc vous a mis en cet équipage ?

Il leur dit qu'il avait été attiré dans une embûche par des voleurs, et ses gens en mon trèrent grand peine. Cependant, Monseigneur et sa Dame furent bientôt vêtus et équipés, car ils avaient bagages bien garnis ; puis ils remontèrent en selle et allèrent leur voie.

Ils chevauchèrent tout le jour sans que Messire Thibault fît à la Dame plus froide mine, et ils arrivèrent la nuit dans une bonne ville où ils se logèrent. Messire Thibault demanda à son hôte s'il y avait dans les parages quelque maison de religion où l'on pût laisser une Dame.

– Sire, fit l'hôte, vous tombez bien, car il est près d'ici une très religieuse maison de saintes Dames.

La nuit passée, Messire Thibault, s'en alla à la maison désignée, y entendit la messe et parla ensuite à l'abbesse, qu'il pria de garder jusqu'à son retour la Dame qu'il amenait, ce qu'on lui accorda volontiers. Il laissa quelques gens de sa suite pour la servir, et s'en fut accomplir son pèlerinage du mieux qu'il put. Quand il l'eut fait, et bel et bien, il s'en revint trouver la Dame.

Il se répandit en largesses, reprit la Dame et l'emmena dans son pays, en aussi grande joie et grand honneur qu'ils en étaient partis, mais il s'abstint de coucher avec elle. On célébra par des réjouissances leur retour, et le comte de Ponthieu, le père de la Dame, et le comte de Saint-Pol, oncle de Monseigneur Thibault, vinrent à leur rencontre en nombreuse compagnie. Et les Dames et les Demoiselles rendirent force hommages à la comtesse.

Le jour même, le comte de Ponthieu s'assit à table, entre Sa fille et Monseigneur Thibault, et il advint que le comte dit :

– Thibault, mon cher fils, qui va au loin entend et voit, et ceux-là ne savent rien qui ne se remuent. Or donc, contez-moi, s'il vous plaît, ce que vous avez vu ou ouï-dire depuis que vous partîtes de ce pays.

Messire Thibault lui répliqua qu'il ne savait conter aucune histoire ; mais le comte l'en priant de nouveau le tourmenta si fort et se montra si désireux de l'entendre que Messire Thibault lui répondit :

– Sire, puisqu'il faut en venir là, je vous conterai, mais non pas à portée d'oreille de tant de gens, s'il vous plaît.

Le comte lui répondit qu'il consentait à l'entendre ainsi. Dès que l'on eut mangé, il se leva, et, prenant Monseigneur Thibault par la main :

– Maintenant, racontez-moi votre histoire, car il n'y a pas grand monde ici pour nous entendre.

Alors, Messire Thibault commença à lui conter ce qu'il était advenu à un chevalier et à une Dame, comme il est dit au commencement, sans toutefois nommer personne. Le comte, qui était sage et réfléchi, lui demanda ce que le chevalier avait fait de la Dame, à quoi il répondit que le chevalier, revenant sur ses pas, avait ramené la Dame en son pays, à aussi grand joie et grand honneur que devant, sauf qu'il s'abstenait de partager sa couche.

– Thibault, fit le comte, je n'eusse pas imité le chevalier, car, par la foi que je dois à Dieu et l'amitié que j'ai pour vous, j'aurais pendu la Dame par ses tresses à un arbre, ou avec une liane de ronce, ou encore de la courroie même de l'épée, si je n'eusse trouvé d'autre corde.

– Sire, fit Monseigneur Thibault, la chose est vraie, mais elle le sera plus encore quand la Dame en témoignera de sa propre bouche.

– Thibault, savez-vous quel était ce chevalier ?

– Sire, je vous prie que vous m'exemptiez de le nommer, car là ne réside pas grand avantage !

– Thibault ! sachez que ce n'est pas mon gré que vous le celiez.

– Sire, je le dirai donc puisque je n'en puis être dispensé ; mais, encore une fois, volontiers je le voudrais être, s'il vous plaisait, car il n'y a là grand gain ni grand honneur !

– Thibault, puisque vous avez poussé si avant votre histoire, apprenez que je veux savoir à l'instant à quel chevalier cette aventure advint, et, attendu que vous le savez, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu et à moi-même !

– Sire ! vous m'en conjurez, je vous le dirai ! Et je veux que vous teniez pour vérité que je suis ce chevalier. Et sachez encore que je fus tant blessé en mon cœur que je n'en ai parlé à homme vivant, et que j'eusse bien volontiers différé de vous en parler, s'il vous eût plu.

Quand le comte entendit cet aveu, il en fut tout dolent et ébaubi, et il demeura longtemps sans dire mot. Il parla enfin :

– Thibault, ce fut donc à ma fille qu’arriva cette aventure ?

– Oui, Sire, vraiment !

– Thibault, puisque vous me l’avez ramenée, vous en serez bien vengé !

Après avoir manifesté sa colère, le comte appela sa fille et lui demanda si ce que Messire Thibault avait dit était vrai, et, comme elle s’informait de quoi, il lui répondit :

– De ce que vous le voulûtes tuer, ainsi qu’il vient de me le conter.

– Oui, sire.

– Et pourquoi le voulûtes-vous faire ?

– Sire, pour une raison qui me pèse et me fâche encore, et qui me fait regretter de ne l’avoir tué.

Le comte laissa les choses en cet état et attendit le départ de la cour.

A quelque temps de là, le comte s’en fut un jour à Rue-sur-la-Maye, et Messire Thibault avec lui, et le fils du comte, et la Dame, enfin, qu’il avait fait amener. Le comte fit appareiller une forte barque, où il commanda que l’on mît un tonneau tout neuf, épais, grand et solide. Ils entrèrent tous trois dans le bateau, sans plus de compagnie que les mariniers, qui les menèrent à la rame. Le comte les fit bien ramer ainsi deux lieues en mer, et chacun se demandait avec étonnement à quoi il voulait en venir, mais nul n’osait le lui demander. Quand ils furent au large, le comte fit défoncer le tonneau, saisit la Dame qui était sa fille, et qui était belle et bien parée, et la força d’y entrer ; l’on remit convenablement le fond, et la bonde fut bien bouchée et étoupée, afin que l’eau ne pût entrer d’aucune manière. Alors le comte commanda de mettre le tonneau sur le bord du navire, et, de ses propres mains, il le poussa à la mer, en disant :

– Je te recommande aux vents et aux flots !

Messire Thibault et le frère de la Dame en étaient éplorés, aussi tous ceux qui étaient là, et ils tombèrent ensemble aux pieds du comte en le suppliant de les laisser délivrer l’infortunée. Le comte, plein de courroux, ne les voulut exaucer, quelque chose qu’ils pussent dire. Alors, le laissant ils prièrent Jésus-Christ, le souverain Père, que, par sa très grand débonnairété, il eût pitié de l’âme et lui pardonnât ses péchés.

Ainsi laissèrent-ils la Dame en grand péril, et s'en retournèrent. Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est souverain Père de tous, et qui ne veut pas la mort des pécheurs et pécheresses, mais bien qu'ils se convertissent et vivent – nous le voyons chaque jour par exemples et miracles –, envoya secours à la Dame, comme vous le saurez ci-après.

L'histoire, en effet, nous donne pour vérité qu'une nef marchande venant de Flandre aperçut le tonneau flotter sur la route où le menaient le vent et les ondes. Et l'un des marchands dit à ses compagnons :

– Seigneurs, voyez donc ce tonneau : il me semble qu'il sera tantôt sur nous, et, si nous le repêchons, il pourra nous être utile un jour ou l'autre.

Apprenez que cette nef allait trafiquer en terre sarrasine. Les mariniers tirèrent du côté du tonneau, et firent si bien, tant par adresse que par force, qu'ils le hissèrent à bord. Là, ils l'examinèrent en tous sens, se demandant ce qu'il pouvait contenir. Ils s'aperçurent enfin que l'un des côtés était nouvellement appareillé. Ils l'effondrèrent et trouvèrent la Dame comme prête à rendre l'âme, le visage enflé et les yeux troubles, car l'air lui avait manqué. Sitôt qu'elle eût senti la fraîcheur du vent et vu la lumière, elle fit un léger soupir, et les marchands l'appelèrent ; mais elle ne pouvait encore parler. Enfin, la voix lui revenant avec le cœur elle s'adressa à ceux qui l'entouraient, et fut fort étonnée de se trouver parmi eux. Elle se sentit plus à l'aise de les savoir chrétiens et marchands, et elle en loua Jésus-Christ en son cœur, le remerciant de sa bonté à lui conserver la vie. Car elle avait grand dévotion, et grand désir aussi de s'amender envers Dieu et envers autrui des méfaits qu'elle avait commis et dont elle redoutait le châtimement.

Les marchands lui demandèrent d'où elle était. Elle leur cacha la vérité et leur dit seulement qu'elle était une misérable chose, une pauvre pécheresse, comme ils le pouvaient voir ; qu'une aventure cruelle l'avait mise en l'état où ils l'avaient trouvée, et que, pour Dieu, ils eussent pitié d'elle ; à quoi ils répondirent qu'ils lui seraient pitoyables. Après avoir mangé et bu, elle redevint belle comme devant. La nef des marchands navigua si bien qu'elle parvint en eaux sarrasines et jeta l'ancre devant les côtes d'Aumarie. Les galères des Sarrasins arrivèrent à leur rencontre pour les arraisonner, et ils répondirent qu'ils étaient des marchands menant leurs marchandises en

différents pays, qu'ils avaient le sauf-conduit des princes et hauts-barons, et qu'ainsi ils pouvaient voyager librement.

Ils descendirent à terre avec la Dame, et ils se demandèrent les uns aux autres ce qu'ils en feraient. L'un d'eux dit qu'on la vendît.

– Si vous m'en croyez, dit un autre, nous en ferons présent au riche Soudan d'Aumarie, ce qui améliorera sensiblement notre affaire.

Ils tombèrent d'accord, et, après l'avoir fait richement atourner, ils amenèrent donc la Dame au Soudan, qui était un jeune homme. Il la reçut avec joie et bon vouloir, à cause qu'elle était fort belle ; et, s'adressant aux marchands, il leur demanda qui elle était.

– Sire, dirent-ils, nous ne savons, mais nous la trouvâmes par merveilleuse aventure.

Le Soudan leur sut bon gré de ce présent, et il se montra généreux. Quant à la Dame, elle lui plut au point qu'il lui donna une suite, et la fit si honorablement servir que les couleurs lui revinrent et qu'elle devint belle à merveille.

Il commença bientôt à la convoiter et aimer, et il lui fit demander par latiniers à quel rang elle appartenait, mais elle n'en voulut rien faire connaître. Cependant, ce qu'il voyait en elle qui décelait la femme de noble lignage le laissait pensif. Il lui fit demander si elle était chrétienne et si elle consentirait à changer de foi, afin qu'il pût la prendre pour femme, car il n'en avait encore point. Comme elle vit bien qu'il valait mieux agir par amour que par force, elle lui fit répondre qu'elle le ferait volontiers. Et quand elle fut renégate, qu'elle eut abandonné sa foi, le Soudan la prit pour femme, à la manière et usage des pays sarrasins. Il la tint en grand tendresse et honneur, et elle sentit s'accroître son amour.

Il y avait peu de temps qu'elle était avec lui, lorsqu'elle accoucha d'un fils à son terme, ce dont le Soudan eut grand joie. Elle fit toujours bon accueil aux gens du pays, se montra toujours courtoise et entendue, et s'appliqua tant à l'étude qu'elle sut bientôt le sarrasinois. Au fils succéda une fille, qui devint belle et gentille et qui fut élevée princièrement. Elle vécut ainsi pendant deux ans et demi, dans le plaisir et les divertissements. Mais, arrêtons maintenant l'histoire de la Dame et du Soudan, pour

retourner au comte de Ponthieu, à son fils, et à Monseigneur Thibault de Dommare, qu'attristait le souvenir de la Dame jetée à la mer. Ils n'avaient d'elle aucune nouvelle et la croyaient plutôt morte que vive.

Or donc, comme l'histoire en témoigne, le comte était en Ponthieu avec son fils et Messire Thibault. Le comte était plongé dans la tristesse, car il se doutait qu'il avait commis un péché. Messire Thibault n'osait se remarier, et le fils du comte non plus, à cause de la douleur qu'il voyait en ses amis ; il ne songeait davantage à devenir chevalier, bien qu'il fût d'âge à l'être s'il eût voulu. Un jour, le comte, obsédé par son péché, alla trouver l'Archevêque de Reims, se confessa de tout ce qu'il avait fait, et prit la croix d'Outremer. Et quand Messire Thibault vit le comte, son seigneur, croisé, il se confessa et se croisa aussi. Et quand le fils du comte vit son père croisé, et pareillement Monseigneur Thibault, qu'il aimait beaucoup, il se croisa de même. Mais quand le comte vit son fils croisé, il s'en montra fort chagrin, et dit :

– Beau fils, pourquoi vous être croisé ? Notre terre restera sans maître.

– Père, répondit-il, je l'ai fait par amour de Dieu, que je veux servir tant que je serai en vie, et pour le salut de mon âme.

Le comte s'équipa sans retard, et partit après s'être enquis de quelqu'un qui gardât sa terre. Son fils et Messire Thibault l'accompagnaient avec une forte escorte. Ils arrivèrent en terre d'Outremer, saufs de corps et de biens, et ils accomplirent saintement leur pèlerinage en tous lieux où ils savaient qu'on le devait faire pour servir Dieu. Après cela, pensant qu'ils pouvaient faire plus, ils se mirent un an au service du Temple. Au bout de l'an, le comte songea à revenir, aux fins de visiter sa terre et son pays.

Il envoya donc ses gens en Acre pour préparer son voyage, et il prit congé de ceux du Temple en les remerciant de l'honneur qu'ils lui avaient fait. Il arriva en Acre avec ses compagnons, où ils prirent la mer, poussés par une brise favorable, mais qui dura peu. En effet à peine furent-ils en haute mer qu'un vent furieux les surprit ; les mariniers en perdirent leur route et pensèrent périr à chaque instant. La détresse devint si grande qu'ils se lièrent ensemble, le fils au père, l'oncle au neveu, bref, l'un à l'autre

selon qu'ils s'entr'aimaient. Le comte, son fils, et Messire Thibault se lièrent tous trois de telle sorte qu'on n'eût pu les séparer.

Ils allaient ainsi depuis peu de temps, quand ils aperçurent la terre. Ils demandèrent aux mariniers quelle terre c'était là, et les mariniers répondirent que c'était celle des Sarrasins, qu'on appelait terre d'*Aumarie*.

– Sire, ajoutèrent-ils, parlant au comte, que désirez-vous que nous fassions ? Si nous abordons là, nous tomberons aux mains des Sarrasins et serons tous pris.

Le comte leur dit :

– Laissez courre à la volonté de Jésus-Christ, et qu'il veille sur nos corps et nos vies, car nous ne pouvons mourir de plus malemort qu'en périssant en cette mer !

Ils laissèrent courre par-devant Aumarie, et les galères sarrasines ne tardèrent pas à les aborder. Soyez bien assurés que ce ne leur fut pas là bonne rencontre : ils furent tous pris, eux et leur avoir, et menés au Soudan qui les envoya dans ses prisons. Le comte de Ponthieu, son fils, et Messire Thibault étaient si étroitement liés ensemble qu'on ne pouvait les séparer. Le Soudain commanda qu'on les mît dans une geôle à part, où ils eussent chichement à boire et à manger, et il en fut fait comme il avait dit. Ils demeurèrent là un bon bout de temps, et dans un si grand dénuement que le fils du comte tomba malade, au point que son père et Messire Thibault craignirent qu'il n'en mourût.

Or, il advint que le Soudan, pour fêter l'anniversaire de sa naissance, tint une cour fort nombreuse. Après le festin, conformément aux coutumes, les délégués du peuple le vinrent trouver et lui dirent :

– Sire, nous vous demandons de nous accorder notre droit.

Et, comme il leur demandait de quoi il s'agissait :

– Sire, un captif chrétien pour le tirer à la cible.

Le Soudan y consentit, car il lui importait peu, et il leur dit :

– Allez à la prison, et prenez celui qui a le moins de temps à vivre,

Ils allèrent donc à la prison et en tirèrent le comte, dont le visage était couvert d'une barbe épaisse. Quand le Soudan le vit en si triste état, il leur dit :

– Celui-ci n’aurait guère vécu ; allez, emmenez-le, et faites-en votre volonté.

La femme du Soudan qui, comme vous vous le rappelez, était la fille du comte, se trouvait sur la place où l’on amenait son père pour le tuer. Le cœur lui battit dès qu’elle le vit, non pas qu’elle le reconnût, mais parce que son instinct filial la contraignait à la compassion.

– Sire, dit-elle alors au Soudan, comme je suis Française, je parlerais volontiers à ce pauvre homme devant qu’il mourût, s’il vous plaisait.

– Dame, fit le Soudan, je veux bien.

La Dame s’approcha du comte, le tira à part, fit reculer les Sarrasins, et lui demanda qui il était.

– Dame, je suis d’une terre du royaume de France, qu’on appelle Ponthieu.

Le sang lui tourna quand elle entendit cela ; mais, aussitôt, elle le questionna sur son rang.

– Dame, en vérité, fit-il, mon rang ne m’importe plus guère, car, depuis que je suis parti, j’ai tant souffert de peines et d’angoisses que j’aime mieux mourir que de vivre. Cependant, tenez pour vrai que j’étais comte de Ponthieu.

A cet aveu, la Dame ne fit semblait de rien, et, quittant le comte, elle s’approcha du Soudan. Elle lui dit :

– Sire, donnez-moi ce prisonnier, s’il vous plaît : il connaît les échecs et le trictrac, il jouera devant vous et vous les apprendra. Il sait aussi de belles histoires qui vous plairont.

– Dame, fit le Soudan, je vous le donne très volontiers ; par ma foi ! faites-en ce que vous voudrez.

Sur ce, la Dame le prit et l’envoya en sa chambre. Le geôlier en alla quérir un autre, et amena Messire Thibault, lequel portait bien pauvre habit, car il n’était vêtu que de ses cheveux et d’une barbe fort longue. Il était maigre et décharné comme quelqu’un qui a souffert peine et douleur. Quand la Dame le vit, elle dit au Soudan :

– Sire, je parlerais encore volontiers à celui-là, s’il vous plaisait...

– Dame, dit-il, je veux bien.

La Dame fut à Monseigneur Thibault et lui demanda d'où il était.

– Dame, je suis de la terre au vieil prudhomme qu'on emmena avant moi ; j'eus sa fille pour femme, et suis chevalier.

La Dame reconnut bien son mari, et retournant au Soudan elle lui dit :

– Sire, vous m'accorderiez encore une, grande grâce si vous me donniez celui-ci.

– Dame, fit-il, je vous le donne volontiers.

Elle l'en remercia, et envoya le prisonnier en sa chambre avec l'autre.

Cependant, les archers vinrent en hâte trouver le Soudan, et lui dirent :

– Sire, vous nous faites tort, et le jour va sur son déclin.

On alla de nouveau à la prison, d'où l'on amena le fils du comte, qui était couvert de cheveux entremêlés, comme quelqu'un qui depuis longtemps n'a fait toilette. Jeune, il n'avait point encore de barbe, mais il était si maigre et si faible qu'à peine pouvait-il se soutenir. Quand la Dame le vit, elle en eut grand pitié. Elle l'aborda, et lui demanda de qui il était le fils, et d'où il venait ; à quoi il répondit qu'il avait pour père le premier prud'homme. Elle reconnut bien son frère, mais n'en laissa rien voir.

– Sire, fit-elle alors au Soudan, vous me feriez grand plaisir si vous me donniez celui-ci, car il sait les échecs et le trictrac, et toutes sortes d'autres jeux qui vous plairont à voir et entendre.

Et le Soudan lui dit :

– Dame, par ma foi, s'il y en avait cent, volontiers vous les donnerais-je.

La Dame l'en remercia beaucoup, prit le captif et l'envoya immédiatement en sa chambre. On alla de nouveau à la prison, et l'on en tira un autre, auquel la Dame n'accorda aucune attention, vu qu'elle ne le connaissait pas. Il fut mené à son martyre, et Notre-Seigneur Jésus-Christ reçut son âme. La Dame alors s'en alla, car les tortures que les Sarrasins infligeaient aux chrétiens lui déplaisaient.

Elle se rendit en sa chambre, où les prisonniers étaient, et, quand ils la virent, ils essayèrent de se lever, mais elle leur fit signe qu'ils se tinssent cois. Puis elle s'approcha d'eux et leur fit signes d'amitié. Alors, le vieux comte lui demanda :

– Dame, quand nous tuera-t-on ?

Elle lui répondit que ce ne serait pas encore toute de suite.

– Dame, firent-ils, cela nous chagrine : nous avons si grand faim qu’il s’en faut de peu que le cœur ne nous manque.

Elle sortit et fit préparer de la nourriture, qu’elle leur apporta avec un peu à boire, n’en donnant que juste mesure à chacun. Mais, lorsqu’ils eurent mangé, ils se sentirent plus grand faim que devant. Elle leur bâilla pitance ainsi dix fois par jour, petit à petit, car elle craignait que s’ils mangeaient à leur volonté ils n’en prissent au point d’en souffrir. C’est donc pourquoi elle les nourrissait modérément.

La bonne dame les reput de la sorte et fut à leurs côtés durant les sept premiers jours. La nuit, elle les faisait coucher mollement ; et elle remplaça leurs mauvais habits par d’autres, nets et bien propres. Au bout de huit jours, elle les nourrit progressivement de plus en plus, et leur laissa enfin le manger et le boire à l’avenant. Ils eurent échecs et trictrac, jouèrent et furent tout aises. Le Soudan était souvent avec eux ; il prenait plaisir à les regarder jouer, et la Dame se contenait si sagement qu’aucun ne la reconnut, pas plus à ses propos qu’à sa façon d’être.

Il arriva peu après, comme l’histoire le dit, que le Soudan eut fort à faire, car un riche Soudan voisin ravagea ses terres et commença à le guerroyer. Lui, pour venger cette offense, manda ses gens de toutes parts et en rassembla une grande armée. Quand la Dame le sut, elle se rendit en la chambre où étaient les prisonniers, s’assit devant eux, et leur dit :

– Seigneur, vous ne m’avez relaté qu’une partie de votre histoire ; or, je voudrais bien savoir si ce que vous m’avez conté est vrai ou non. L’un de vous m’a dit qu’il était comte de Ponthieu, qu’il avait eu une fille, et que cet autre-là était son fils. Je suis Sarrasine et sait l’art de nécromancie : ainsi, je vous assure que vous ne fûtes jamais si près de la mort comme maintenant si vous ne me dites la vérité. Vous, votre fille qui épousa ce chevalier, que devint-elle.

– Dame, fit le comte, je crains bien qu’elle ne soit morte.

– Comment mourut-elle ?

– Ma foi, Dame, pour un sujet qu’elle mérita.

– Et quel fut-il ?

Le comte commença à conter en pleurant qu'elle ne pouvait avoir d'enfant, et comment le bon chevalier son mari promit à Monseigneur saint Jacques de se rendre en Galice ; comment la Dame le pria de la laisser aller avec lui, ce qu'il lui permit volontiers ; et comment, enfin, ils partirent en grand joie et arrivèrent en une forêt où ils se trouvèrent sans compagnie. Ils rencontrèrent des voleurs bien armés qui les attaquèrent. Bien qu'il fût sans armes, le bon chevalier n'eut pas peur d'eux tous ; il en tua trois, et les cinq autres lui coururent sus, tuèrent son cheval, le prirent, le dépouillèrent, lui lièrent pieds et mains, le jetèrent dans un buisson de ronces, puis dénudèrent la Dame et lui volèrent son palefroi. En regardant la Dame, ils virent qu'elle était belle, et chacun la voulut avoir. Ils finirent par s'accorder pour tous la posséder et se satisfirent malgré elle, qui en resta toute honteuse et attristée. Cela fait, ils disparurent. Quand sa femme revint vers lui, le bon chevalier lui dit, la priant très doucement :

– Dame, déliez-moi les mains, et nous nous en irons.

Elle aperçut alors l'épée d'un des voleurs morts, la prit et marcha sur son mari, feignant une grande colère, et disant :

– Je vais vous délier...

Alors elle leva son épée nue, cherchant à le frapper au corps ; mais, grâce à Dieu et à la vigueur du chevalier, qui put esquiver le coup, elle n'atteignit que les liens dont il était ligoté et les entama. Tout blessé et tout attaché qu'il fût, il se leva, et dit :

– Dame, s'il plaît à Dieu, ce n'est pas aujourd'hui que vous me tuerez !

A ces mots, la femme du Soudan l'interrompit :

– Ah, sire ! tout ce que vous me dites est vrai, mais je sais la raison de sa conduite, moi !

– Dame, fit le comte, et pourquoi ?

– Eh bien, fit-elle, à cause de la grande honte qui lui était venue !

Quand Messire Thibault entendit cela, il commença à pleurer tout doucement, puis il dit :

– Ah ! quelle faute avait-elle donc commise ? Que Dieu me délivre de ma prison s'il est vrai que je lui en eusse jamais fait reproche, car ce fut contre son gré.

– Sire, dit la Dame, elle ne le croyait pas. Mais, dites-moi, pensez-vous qu'elle soit plutôt morte que vive ?

– Dame, nous ne savons.

– Et moi, fit le comte, je sais que le martyre que nous avons souffert, Dieu nous l'a envoyé pour le péché que j'ai commis.

– Et s'il plaisait à Dieu qu'elle fût en vie, fit la Dame, et que vous pussiez en avoir des nouvelles, qu'en diriez-vous ?

– Dame, fit le comte, j'en serais plus joyeux que d'être délivré de cette prison, ou que d'avoir autant de richesses comme je n'en eus jamais en ma vie !

– Dame, fit Messire Thibault, que Dieu m'accorde ce que je désire le plus, s'il est vrai que je serais moins joyeux d'être roi de France.

– Certes, Dame, fit le page, qui était le frère de la Dame, on ne pourrait me donner ni me promettre chose dont je fusse plus joyeux comme de la vie de ma sœur, qui était si belle et bonne Dame !

Quand elle entendit leurs paroles, son cœur s'attendrit. Alors, elle loua Dieu et lui rendit grâces, et elle leur dit :

– Toutefois, prenez garde qu'il n'y ait fausseté en vos paroles !

Et ils répondirent :

– Dame, il n'y en a pas.

La Dame commença à pleurer tendrement, puis elle leur dit :

– Seigneur, maintenant vous pouvez bien dire que vous êtes mon père, car je suis votre fille, celle à qui vous fîtes ressentir si cruelle justice. Et vous, Messire Thibault, vous êtes mon maître et mon mari ; et vous, Sire page, vous êtes mon frère !

Et alors, elle leur conta comment les marchands l'avaient trouvée, et comment ils firent d'elle présent au Soudan. Et quand ils entendirent cela, ils en furent si joyeux qu'ils laissèrent éclater leur plaisir ; puis ils se jetèrent à genoux pour lui demander pardon. Mais elle les en empêcha, et leur dit :

– Je suis Sarrasine et renégate, autrement je n'aurais pu durer. Je vous supplie donc sur l'amour que vous portez à la vie, sur celui de vos biens, qui peuvent devenir plus considérables encore, de ne sembler pas m'avoir

reconnue, et de conserver un air tranquille. Laissez-moi faire. Et maintenant, je vous dirai pourquoi je me suis révélée à vous : le Soudan, mon époux, doit aller prochainement en expédition, et je sais bien, dit-elle à Monseigneur Thibault, que vous êtes un vaillant et preux chevalier. Je prierai donc le Soudan qu'il vous emmène, et vous le servirez de telle sorte qu'il ne m'en puisse faire de reproches.

Sur ces mots, elle fut trouver le Soudan, et lui dit :

– Sire, un de mes prisonniers ira avec vous, si vous le voulez.

– Dame, dit-il, je n'oserais m'y fier, de crainte qu'il ne me fît fausseté.

– Sire, dit-elle, emmenez-le sans crainte, car je retiendrai les autres.

– Dame, je l'emmènerai, puisque vous me le conseillez, et je lui donnerai un bon cheval, des armes et tout ce qui lui conviendra.

La Dame s'en revint auprès de Monseigneur Thibault, et lui dit :

– J'ai si bien fait, que vous irez avec le Soudan. Songez donc à vous bien tenir.

Son frère s'agenouilla devant elle et la pria qu'elle obtînt du Soudan qu'il l'accompagnât aussi.

– Non, dit-elle, car la chose serait trop claire.

Le Soudan équipa ses gens et s'en fut contre ses ennemis, Messire Thibault avec lui. Par la volonté de Jésus-Christ qui n'oublia jamais ceux qui mirent en lui leur foi et confiance, Messire Thibault fit tant qu'il déconfit en peu de temps les ennemis, et ainsi le Soudan remporta la victoire, et ramena en grande joie quantité de prisonniers. Sitôt revenu, le Soudan alla trouver la Dame, et il lui dit :

– Dame, sur ma foi, je me loue fort de votre prisonnier, car il m'a bien servi ; s'il voulait quitter sa religion pour la nôtre, je lui donnerais des terres et le marierais richement.

– Sire, je ne sais, mais je ne crois pas qu'il y consente.

Là-dessus, ils restèrent sans mot dire. La Dame fit son plan le mieux qu'elle put ; puis, allant à ses prisonniers elle leur dit :

– Seigneurs soyez sur vos gardes : que les Sarrasins ne s'aperçoivent de notre entente ! S'il plaît à Dieu, nous reverrons la France et la terre de Ponthieu.

Un jour, il arriva que la Dame se mit à se plaindre et gémir devant le Soudan, et elle lui dit :

– Sire, je suis enceinte, je m’en aperçois bien, et en grand malaise tombée. Et jamais, depuis que vous vous en allâtes, je n’ai mangé chose à laquelle je trouvasse de saveur.

– Dame, fit-il, je suis fort marri de votre maladie, mais je suis tout heureux de vous savoir grosse. Commandez, et dites-moi toutes les choses que vous croyez qui vous soient bonnes, je les ferai chercher et accommoder, quoi qu’elles me dussent coûter.

Quand la Dame entendit cela, elle en eut grande joie en son cœur, et, sans toutefois en laisser rien voir, elle dit :

– Sire, mon vieux prisonnier prétend que si je ne vais prochainement en pays semblable à ma terre natale, je ne pourrai vivre longtemps. Ah, Sire, j’en mourrai !

– Dame, fit le Soudan, je ne veux du tout point votre mort. Mais, dites-moi en quel pays vous voulez aller : je vous y ferai conduire.

– Sire, peu m’en chaut ; au moins, que ce soit hors de cette ville.

Alors le Soudan fit armer un bel et grand navire, bien chargé de vins et de provisions.

– Sire, dit la Dame au Soudan, j’emmènerai mon vieux prisonnier, et aussi le jeune ; ils joueront avec moi aux échecs et au trictrac, et je prendrai mon fils pour me distraire.

– Dame, qu’il soit fait selon votre volonté ; mais que deviendra le troisième prisonnier ?

– Sire, vous en ferez ce que vous voudrez.

– Dame, dit-il, je veux que vous l’emmeniez avec vous, car il est courageux et expérimenté. Il vous gardera bien sur terre et sur mer en toute occasion.

Ils prirent alors congé l’un de l’autre, et le Soudan la pria de revenir bientôt. La nef étant parée et toutes leurs affaires prêtes, la Dame et ses trois compagnons embarquèrent et partirent du port.

Ils eurent bon vent et filèrent bonne allure. Les mariniers appelèrent la Dame et lui dirent :

– Dame, ce vent nous mène droit sur Brindes : commandez donc selon votre plaisir.

Elle leur dit :

– Laissez courre hardiment ; comme je sais parler français et autres langues, je vous conduirai partout.

Ils naviguèrent si bien de jour et de nuit que, par la volonté de Jésus-Christ, ils arrivèrent à Brindes, où ils abordèrent heureusement. Ils descendirent à terre et furent recus à grande joie. La Dame, toujours avisée, prit à part ses prisonniers, et leur dit :

– Seigneurs, je veux que vous vous rappeliez nos conventions, et veuX être bien sûre de vous. Jurez-moi donc, pour ma sauvegarde, de tenir vos promesses, car il est encore en mon pouvoir de retourner.

Ils répondirent :

– Dame ne doutez pas que nous vous eussions juré une chose qui ne vous fût tenue loyalement. Et sachez, par notre foi chrétienne et par nos baptêmes, et tout ce que nous devons à Dieu, que nous tiendrons parole.

– Je vous en crois, fit la Dame. Seigneurs, voici le fils que j’ai eu du Soudan ; qu’en ferons-nous ?

– Dame, à grand honneur et grand joie, qu’il soit le bienvenu !

– Seigneurs, fit la Dame, j’ai fort mal agi envers le Soudan, car je lui ai ravi mon corps et son fils que tant il aimait.

Elle retourna alors vers les mariniers, les appela et leur dit :

– Mes amis, partez, et dites au Soudan que je lui ai ravi mon corps et son fils que tant il aimait, et que j’ai délivré de prison mon père, mon mari et mon frère !

Les mariniers en entendant cela furent très affligés, mais ils n’y pouvaient rien. Ils s’en retournèrent donc fort dépités, à cause de la Dame et de leur jeune seigneur, qu’ils chérissait grandement, et aussi à cause des prisonniers, qui se trouvaient ainsi perdus sans retour. Grâce aux marchands et aux Templiers, qui volontiers lui prêtèrent du leur, le comte parvint à se loger.

Quand le comte et sa compagnie eurent séjourné en la ville autant qu’il leur plut, ils troussèrent bagage et s’en furent à Rome. Le comte se présenta

au Pape avec sa suite, et chacun se confessa de son mieux, de quoi le Pape eut grand contentement. Il baptisa l'enfant, qui fut appelé Guillaume. Puis il réconcilia la Dame avec Dieu, la remit en sacrement de mariage à Monseigneur Thibault son époux, et, donnant à chacun pénitence, il les délia de leurs péchés.

Peu après cela, ils partirent de Rome en prenant congé du Pape, qui les avait fort honorés et qui leur donna sa bénédiction.

Ils cheminèrent joyeusement, louant Dieu et sa Mère, et les saints et les saintes, auxquels ils rendirent grâce du bien qu'ils leur avaient fait. Tant voyagèrent qu'ils arrivèrent en leur pays natal, où ils furent reçus à grandes processions par les évêques, les abbés, les gens de religion de l'un et de l'autre clergé, qui les avaient si longtemps attendus. De toutes ces joies, leur plus grande fut de revoir la Dame qui avait délivré son père, son mari et son frère des mains des Sarrasins, de la façon que vous savez. Mais nous les laisserons à ce point, pour nous occuper des mariniers et des Sarrasins qui les avaient menés à Brindes.

Les mariniers et les Sarrasins, donc, qui les avaient menés à Brindes, s'en retournèrent le plus tôt qu'ils purent. Comme ils avaient bon vent, ils coururent tant qu'ils arrivèrent devant Aumarie. Ils descendirent à terre tout affligés, et allèrent porter leur nouvelle au Soudan, qui s'en montra fort abattu et en eut grand deuil. A cause de cette aventure, il se déprit un peu de sa fille restée avec lui. Cependant, la Demoiselle devint si sage et crût en telles perfections que tous l'honorèrent et l'estimèrent pour le bien qu'on en disait.

Mais, laissons le Soudan, qui regrette amèrement sa femme et ses prisonniers, pour retourner au comte de Ponthieu, lequel fut reçu en son pays à grandes processions et honoré comme seigneur du comté.

A peu de temps de là, son fils passa chevalier et l'on en fit grand fête. Ce fut un vaillant et preux chevalier, qui choya les prudhommes et aida de son mieux les nobles sans fortune, et ceux-ci prisèrent sa courtoisie et sa générosité exemptes de tout orgueil. Toutefois, il vécut peu, dont ce fut grand dommage, et tous le regrettèrent.

Il advint ensuite que le comte tint une grande cour, où se trouvèrent réunis quantité de chevaliers et autres gens. Parmi eux, se montrait un chevalier normand de haut lignage appelé Monseigneur Raoul des Préaux. Ce Raoul avait une fille belle et sage. Le comte parla tant à Monseigneur Raoul et à ses amis qu'il fit le mariage de Guillaume, son neveu et fils du Soudan d'Aumarie, avec la fille de Monseigneur Raoul, lequel n'avait autre héritière. Guillaume épousa donc la Demoiselle, et les noces furent célébrées très richement. Bref, Guillaume devint seigneur des Préaux.

La Paix régna alors dans le pays, et Messire Thibault eut deux enfants mâles de la Dame, qui devinrent gens de grand seigneurie. Le fils du comte de Ponthieu, dont nous avons dit tant de bien, mourut assez tôt après, et il en fut fait grand deuil par toute la terre de Ponthieu. Le comte de Saint-Pol vivait encore, mais, à sa fin, ce furent les deux fils de Monseigneur Thibault qui héritèrent les deux comtés. La bonne Dame, leur mère, vécut en rigoureuse pénitence, se répandant en largesses et aumônes ; et Messire Thibault, tant qu'il fut en vie, fit toujours beaucoup de bien en vrai prud'homme qu'il était.

La jeune princesse demeurée avec le Soudan son père, crût en grande sagesse et beauté. On l'appela *la Belle Captive*, du fait que sa mère l'avait laissée, comme vous savez. Un Turc fort vaillant au service du Soudan, nommé Malakin de Baudas, vit la Demoiselle courtoise et sage, et, comme on en contait beaucoup de bien, il la convoita pour femme.

– Sire, dit-il au Soudan, en retour des services que je vous ai rendus, accordez-moi un don.

– Malakin, fit le Soudan, lequel ?

– Sire, si je n'en étais empêché par sa naissance, qui est fort au-dessus de la mienne, je vous le dirais.

Le Soudan, sage et avisé, lui dit :

– Parlez sans crainte, car je vous aime et estime beaucoup, et s'il est en mon pouvoir de vous accorder cette chose, mon honneur sauf, vous l'aurez.

– Sire, je veux que votre honneur reste sauf, aussi ne vous demanderai-je rien contre ; mais, s'il vous plaît, donnez-moi votre fille, je vous en prie : je la prendrais tant volontiers !

Le Soudan se tut et réfléchit un peu. Comme il se dit que Malakin était preux et sage, et qu'il parviendrait aux honneurs et aux richesses, il lui dit :

– Makalin, par ma foi ! vous me demandez-là une chose importante, car j'aime fort ma fille et n'ai plus d'héritiers. Elle est, comme vous le savez, et comme c'est la vérité, issue des plus hautes et vaillantes gens de France, sa mère étant fille du comte de Ponthieu ; mais, enfin, puisque vous êtes vaillant et que vous m'avez bien servi, je vous la donne volontiers, si elle y consent.

– Sire, dit Malakin, je ne veux rien qui soit à l'encontre de sa volonté.

Le Soudan fit alors appeler la Demoiselle. Elle vint et il lui dit :

– Ma belle fille, je vous ai mariée. Cela vous plaît-il ?

– Sire, fit-elle, mon plaisir est toujours selon votre volonté.

Le Soudan la prit par la main, et dit :

– Tenez, Malakin, je vous la donne.

Il la reçut plein de contentement, et quand il l'eût épousée selon la coutume sarrasine, il l'emmena en grande pompe en son pays, où ses amis lui firent cortège. Le Soudan les accompagna longuement, avec une suite nombreuse. Puis il prit congé de sa fille et de son mari, et retourna en son pays après leur avoir laissé la plus grande partie de ses gens pour les servir. Les deux époux vécurent ensemble longtemps et heureusement, et ils eurent beaucoup d'enfants, comme l'histoire en témoigne.

De cette Dame, appelée *Belle Captive*, naquit la mère du courtois *Saladin*, qui fut si preux, sage et conquérant.

AMIS ET AMILES

Au temps de Pépin, Roi des Francs, naquit à Castel-Bérican, un enfant dont le père était un noble Allemand de grand sainteté. Ses parents, qui n'avaient d'autre héritier, promirent à Dieu, s'il le laissait vivre, à saint Pierre et à saint Paul de le porter à Rome pour le faire baptiser.

En ce temps, le comte d'Auvergne, dont la femme était grosse, eut une vision. Il rêva que le Pape baptisait plusieurs enfants dans son palais, et les confirmait en les oignant des saintes huiles.

Quand le comte fut éveillé, il demanda à de sages personnes ce qui pouvait signifier sa vision. Un vieil prud'homme lui dit, conseillé par Dieu ;

– Réjouis-toi, comte, car il te naîtra un fils plein de grand courage et de grand sainteté. Tu le porteras à Rome et le feras baptiser par le Pape.

Le comte se sentit alors tout joyeux, et ses gens avec lui remercièrent le vieillard de sa prophétie et de son conseil.

L'enfant naquit et fut élevé tendrement. Quand il eut deux ans, son père le mena à Rome pour accomplir son vœu. En passant par la ville de Lucques, il rencontra un noble Allemand qui se rendait au même lieu pour faire pareillement baptiser son fils. Ils se saluèrent, se demandèrent qui ils étaient et ce qu'ils cherchaient. Comme il se trouva qu'ils se firent la même réponse, ils cheminèrent familièrement ensemble, et ensemble entrèrent à Rome. Les enfants commencèrent de tant s'aimer qu'ils ne voulaient manger l'un sans l'autre et qu'ils dormaient dans le même lit.

Leurs pères les présentèrent au Pape et lui dirent :

– Saint Père, que nous reconnaissons comme le successeur de l'Apôtre saint Pierre, le comte d'Auvergne et un noble chevalier de Castel-Béricain

vous supplient que vous daigniez baptiser leurs fils, qu'ils vous amènent de loin, et que veuillez recevoir de leurs mains une petite offrande.

Le Pape leur répondit :

– Je tiens vos présents pour très agréables, mais je n'en ai point nécessité. Donnez-les aux pauvres, qui besoin en ont. Quant aux enfants, je les baptiserai volontiers, afin que le Père, le Fils et le Saint Esprit les embrasent de leur amour !

Peu après, le Pape les baptisait en l'église de Saint-Sauveur ; il donna le nom d'Amiles au fils du comte, et celui d'Amis au fils du chevalier. Des seigneurs de la ville les tinrent sur les fonts à grand joie, et leur servirent de parrains. Quand la cérémonie voulue par Dieu fut terminée, le Pape commanda d'apporter deux hanaps de bois, de même grandeur et facture, ornés d'or et de pierres précieuses. Il les donna aux enfants et leur dit :

– Recevez ce présent en témoignage que je vous ai baptisés en l'église Saint-Sauveur.

Les chevaliers prirent les coupes avec joie, dont ils firent grands remerciements, et s'en retournèrent satisfaits, chacun en son pays.

Dieu avait donné si grand sapience à l'enfant de Béricain que l'on pouvait croire que ce fût un autre Salomon. Quand Amis eut atteint l'âge de trente ans, son père fut pris d'une fièvre, et il admonesta son fils en ces termes :

– Mon cher fils, il va falloir mourir prochainement, et tu seras ton propre maître. Observe d'abord les Commandements de Dieu, et sers la Chevalerie de Jésus-Christ. Sois fidèle à ton seigneur ; viens en aide à tes compagnons et à tes amis. Défends les veuves et les orphelins ; soutiens les faibles et les besogneux ; aie constamment en mémoire ta dernière heure, et n'oublie point les liens qui t'unissent au fils du comte d'Auvergne, car le Pape de Rome vous baptisa le même jour, et vous honora chacun d'un présent. Vous êtes semblables en apparence, en beauté et en force, si bien que qui vous verrait vous croirait frères.

Ces paroles dites, il trépassa en Notre-Seigneur. Son fils le fit ensevelir, et lui rendit les honneurs que l'on doit aux défunts.

Après la mort de son père, les méchants lui portèrent envie ; il supportait leurs injures et ne les en aimait pas moins. Enfin, ils poussèrent si loin qu'ils le délogèrent lui et ses gens de son château et le chassèrent de l'héritage paternel.

Il se souvint alors des recommandations de son père et dit à ceux de sa compagnie :

– Les méchants m'ont jeté hors de chez moi, mais j'ai bon espoir que notre Notre-Seigneur me viendra en aide. Allons-nous en à la cour du comte Amiles, qui fut mon ami et mon compagnon. Sans doute nous fera-t-il participer à sa fortune. Sinon, nous irons auprès de la reine Hildegarde, la femme du roi Charles de France, qui a coutume de soutenir les déshérités.

Ses gens répondirent qu'ils étaient prêts à le suivre et lui obéir, et, aussitôt, ils se rendirent à la Cour du comte, qu'ils ne trouvèrent pas, car il était allé à Castel-Béricain pour consoler Amis de la mort de son père. Amiles se montra fort désappointé de l'absence d'Amis, et il jura qu'il ne retournerait en son pays qu'il ne l'eût rencontré. Il le chercha donc en France et en Allemagne, où il avait entendu dire que résidaient ses parents.

Quant à Amis et ses compagnons, ils ne cessaient de rechercher Amiles jusqu'au moment où un gentilhomme leur offrit l'hospitalité. Après qu'il eut écouté leur aventure, ce seigneur leur dit :

– Demeurez avec moi, chevaliers ; je donnerai ma fille à votre maître, car j'ai entendu louer ses vertus, et je vous ferai tous riches d'or et de domaines.

Cette offre leur plut ; ils célébrèrent les noces à grande joie, et, quand ils eurent demeuré là un an et demi, Amis dit à ses compagnons :

– Nous avons mal fait de renoncer à chercher Amiles.

Il laissa au château deux sergents d'armes et son hanap, et s'en alla vers Paris.

Amiles, lui, n'avait cessé de rechercher Amipendant deux ans. En approchant de Paris, il rencontra un pèlerin et lui demanda si par hasard il n'aurait point vu Amis, qu'on avait chassé de son pays. Le pèlerin répondit que non. Alors, Amiles défit sa cotte, la donna au pèlerin, et lui dit :

– Prie Notre-Seigneur et ses Saints qu'ils m'accordent de retrouver mon compagnon Amis.

Le pèlerin alla son chemin, et trouva Amis vers le soir. Et Amis lui demanda si dans ses voyages il avait eu des nouvelles d'Amiles, le fils du comte d'Auvergne. Le pèlerin, tout étonné, lui répondit :

– Qui es-tu, chevalier, qui te moques d'un pèlerin ? Tu me sembles Amiles lui-même ! C'est toi qui, ce matin, m'as demandé si j'avais vu Amis, ton compagnon. Pourquoi as-tu changé de vêtement, d'escorte, de chevaux et d'armes ? Quoi, voici que ce soir tu me demandes ce que tu me demandas à neuf heures du matin en me donnant cette cotte ?

– Ne te courrouce pas, dit Amis. Je ne suis point celui que tu penses, mais bien Amis, qui cherche Amiles.

Il lui donna de l'argent, et lui dit de prier Notre-Seigneur pour qu'il lui fît rencontrer Amiles.

– Va-t'en vite à Paris, dit le pèlerin, je crois que tu trouveras celui que tu désires avec tant d'ardeur.

Amis partit donc légèrement.

Le lendemain, Amiles avait déjà quitté Paris. Assis au bord de la Seine, en un pré fleuri, il mangeait au milieu de ses chevaliers. Quand ils virent venir Amis et ses compagnons armés, ils marchèrent à leur rencontre. Et Amis dit à ses gens :

– Je vois des chevaliers français qui viennent à nous : combattez fermement, défendez votre vie ! Si nous pouvons échapper à ce péril, nous irons en grand joie à Paris, et serons recus honorablement à la cour du roi.

De part et d'autre les rênes étaient lâchées, les lances levées, les épées nues, de telle façon qu'il semblait que nul n'eût pu en réchapper vif. Mais

Dieu Tout-Puissant, qui sait tout, qui mène à bonne fin le labeur des justes, arrêta les uns et les autres quand ils se furent approchés.

Alors, Amis s'écria :

– Qui êtes-vous, chevaliers, qui voulez tuer Amis l'exilé et ses compagnons ?

A cette voix, Amiles reconnut Amis.

– O toi, dit-il, Amis très cher, repos de mes peines, je suis Amiles, le fils du comte d'Auvergne, qui n'ai cessé de te chercher pendant deux ans entiers !

Aussitôt, ils descendirent de cheval, s'étreignirent, se baisèrent, et rendirent grâces à Dieu de ce qu'ils s'étaient retrouvés. Ils se jurèrent fidélité et perpétuelle camaraderie l'un à l'autre sur l'épée d'Amiles, où il y avait des reliques. Puis ils allèrent ensemble à la cour de Charles, le roi de France. Et là, vous eussiez vu jeunes gens modestes, vertueux, beaux, égaux de taille et de visage, aimés de tous et honorés. Le roi les reçut avec grand plaisir et fit d'Amis son trésorier, d'Amiles son sénéchal. Quand ils eurent ainsi demeuré trois ans, Amis dit à Amiles :

– Cher compagnon, je désire fort de voir ma femme que j'ai quittée, je reviendrai le plus tôt que je pourrai. Toi, tu resteras à la cour, mais garde-toi de toucher à la fille du roi ! et surtout défie-toi d'Ardery le félon.

Amiles lui répondit :

– Je m'en garderai, puisque tu m'avertis ; mais reviens aussitôt que tu le pourras.

Sur ce, Amis s'en alla. Et Amiles jeta les yeux sur la fille du roi et la connut le plus souvent qu'il put. Il eut bientôt oublié les conseils de son compagnon Amis. Mais cette aventure n'est pas tellement singulière, car Amiles ne se montra pas plus saint que David, ni plus sage que Salomon.

Un jour, Ardery le traître, qui lui portait envie, vint à lui et lui dit :

– Compagnon, tu ne sais pas qu'Amis a volé le trésor du roi ? C'est pour cela qu'il s'est enfui. Jure-moi amitié sur les Saints Evangiles, et je ferai le même serment.

Le serment prêté, Amiles ne craignit pas de révéler son secret à Ardery.

Quand Amiles présenta de l'eau au roi pour se laver les mains, le faux Ardery dit à ce prince :

– Sire, n'acceptez pas d'eau de cet homme pervers. Il est digne de mort : il a ravi à votre fille la fleur de sa virginité !

En entendant cela, Amiles tomba tout épouvanté, sans pouvoir dire un mot. Mais le bon roi le releva et lui dit :

– Lève-toi, Amiles, n'aie point peur, et défends-toi de ce blâme.

Alors, Amiles se leva et dit :

– Ne veuillez croire, Sire Roi, aux mensonges d'Ardery le traître, car je sais que vous êtes un juge intègre, que vous ne vous détournez du droit chemin ni par amour ni par haine. C'est pourquoi je vous prie de me donner quelque répit afin que je puisse me purger de cette fausse accusation en combattant contre Ardery, et que je le convainque de son mensonge par-devant toute la cour !

Le roi donna répit à l'un et à l'autre jusques après none, ajoutant qu'ils eussent à se présenter devant lui pour faire leur devoir à l'heure dite. Ils vinrent au terme qui leur avait été fixé. Ardery amena comme témoin le comte Herbert ; mais Amiles ne trouva que la reine Hildegarde qui prît cause pour lui. Elle obtint que le combat fût différé, à condition que si Amiles ne revenait pas à terme, elle serait bannie à toujours de la couche du roi.

Amiles s'en allait, cherchant assistance, quand il rencontra Amis, qui revenait à la cour. Amiles descendit de son cheval et tomba aux pieds de son compagnon.

– O toi, ma seule espérance de salut, j'ai mal observé tes recommandations ! J'ai encouru le déshonneur à cause de la fille du roi, et j'ai appelé en duel le traître Ardery.

Amis répondit en soupirant :

– Laissons ici nos compagnons, entrons dans ce bois pour causer plus secrètement.

Et Amis commença de blâmer Amiles ; puis il lui dit :

– Changeons nos robes et nos chevaux, et va en ma maison ; quant à moi, j’irai combattre à ta place le traître Ardery.

Amiles lui répondit :

– Comment irais-je en ta maison, moi qui ne connais ni ta femme ni tes serviteurs, qui jamais ne les vis en face ?

Et Amis lui dit :

– Sois sans crainte, cherche avec prudence à les connaître ; mais garde-toi bien de toucher à ma femme !

Les deux compagnons se séparèrent en pleurant. Amis s’en alla à la cour du roi, en semblance d’Amiles, et Amiles en la maison de son compagnon, en semblance d’Amis.

La femme d’Amis, quand elle le vit arriver, courut étreindre celui qu’elle croyait être son mari, et le voulut baiser. Mais Amiles lui dit :

– Laisse-moi, car j’ai plus grand sujet de pleurer que de goûter tes caresses ; depuis que je t’ai quittée, j’ai souffert mainte adversité, et encore en ai-je bien d’autres à souffrir !

La nuit, ils couchèrent ensemble, mais Amiles posa son épée entre eux deux, et dit :

– Garde bien en aucune manière de me toucher, car, sur l’heure, tu mourrais de cette épée !

Et ainsi se passèrent les autres nuits. Cependant, Amis revint en secret dans sa maison pour s’assurer qu’Amiles respectait sa femme.

Le terme du combat était passé, et la reine attendait Amiles tout épouvantée. Et le traître Ardery disait hautement qu’elle ne devait plus approcher du lit du roi, elle qui avait souffert et consenti qu’Amiles déshonorât sa fille. A peine avait-il parlé qu’Amis, vêtu des habits de son compagnon, entra dans le palais à l’heure de midi. Il dit au roi :

– Très débonnaire et loyal justicier, je suis prêt à combattre pour nous défendre, moi, la reine et sa fille, des calomnies du traître Ardery.

Le roi lui répondit bénignement :

– Ne t'émeus, comte, car si tu vaincs, je te donnerai pour femme ma fille Bélisant.

Le lendemain matin, Ardery et Amis entrèrent tout armés en champ clos, devant le roi et sa cour. La reine, en grande compagnie de vierges, de veuves et de femmes mariées, allait d'église en église, priant pour le champion de sa fille, et faisant largesses d'offrandes et luminaire.

Amis commença de penser en son cœur que s'il tuait Ardery il serait coupable de sa mort devant Dieu, et que s'il était vaincu, ce serait pour sa honte éternelle. Aussi dit-il à Ardery :

– Comte, tu es fol de chercher ma mort et de mettre ta vie en péril ! Si tu voulais retirer ton accusation et renoncer à ce combat meurtrier, tu pourrais avoir mon amitié et mes services.

Ardery, hors de sens, lui répondit :

– Je ne veux ni de ton amitié ni de tes services ; je jure que j'ai dit vrai, et je te trancherai la tête !

Et il jura qu'Amiles avait déshonoré la fille du roi, et Amis jura qu'il en avait menti. Ils s'élancèrent alors l'un contre l'autre, et se battirent depuis l'heure de tierce jusqu'à none. Ardery fut vaincu, et Amis lui coupa la tête.

Le roi fut en même temps fort attristé d'avoir perdu Ardery, et joyeux de ce que sa fille fût lavée de tout reproche. Il la donna à Amis, avec une grande somme d'or et d'argent, plus un château au bord de la mer, où ils habitèrent. Heureux de son mariage et de sa fortune, Amis retourna le plus tôt qu'il put à la maison où il avait laissé son compagnon Amiles. Quand celui-ci le vit arriver en grande chevauchée d'hommes d'armes, il craignit qu'il ne fût vaincu, et déjà commençait à fuir ; mais Amis lui manda de revenir sans crainte, car il l'avait vengé d'Ardery, et, en conséquence, avait épousé pour lui la fille du roi.

Amiles s'en alla habiter le château avec sa femme, et Amis, peu après, devint lépreux par la volonté de Notre-Seigneur, en telle manière qu'il ne pouvait bouger de son lit. Sachez que Dieu éprouve celui qu'il aime.

Sa femme, qui se nommait Obias, le haïssait, et maintes fois elle avait tenté de l'étrangler. Un bon jour, Amis appela deux de ses sergents, Azonem et Horatus, et leur dit :

– Otez-moi vite des mains de cette mauvaise femme, prenez en secret mon hanap, et portez-moi à Castel-Béricain.

Comme ils approchaient du château, on vint au-devant d'eux leur demander quel était cet infirme qu'ils portaient ainsi. Ils dirent que c'était Amis, leur seigneur, qui était lépreux, et qui les priait de lui faire miséricorde. Mais ces méchants battirent les serviteurs, jetèrent Amis à bas de sa civière, et dirent :

– Hors d'ici, si vous ne voulez perdre la vie !

Amis se mit à pleurer.

– Dieu débonnaire, fit-il, Dieu plein de miséricorde, donne-moi la mort, ou aide-moi dans mon infirmité !

Puis, s'adressant à ses sergents :

– Menez-moi en l'église Saint-Pierre de Rome, car Dieu pourvoira à ma pauvreté.

Comme ils arrivaient à Rome, le pape Constantin, plein de pitié et de sainteté, et les chevaliers romains qui avaient tenu Amis sur les fonts, vinrent à sa rencontre, et lui donnèrent pleine assistance, ainsi qu'à ses sergents. Trois ans après, il y eut si grande famine en la cité que le père chassait le fils de sa maison. Alors, Azonem et Horatus dirent à Amis :

– Beau sire, vous savez que nous vous avons loyalement servi depuis la mort de votre père jusqu'à ce jour : que jamais nous n'avons désobéi à vos ordres ; mais, à présent, nous ne pouvons plus être avec vous si nous ne voulons périr de faim. C'est pourquoi nous vous prions de nous donner congé.

Amis leur dit en pleurant :

– Vous, mes chers fils, et non mes serviteurs, vous mes seuls soutiens, je vous prie, au Nom de Dieu, de ne point me laisser ici ! Portez-moi à la maison du comte Amiles, mon compagnon !

Les sergents qui voulaient obéir à ses commandements le portèrent où était Amiles. En approchant ils firent résonner leurs tartarellles, comme les lépreux en ont coutume. Quand Amiles entendit ce bruit, il ordonna à un serviteur de porter au malade du pain, de la viande et du vin plein le hanap qui lui avait été donné à Rome. Le serviteur fit la commission, et dit au retour :

– Par la foi que je vous dois, Monseigneur, si je n’avais tenu votre hanap en ma main, j’aurais cru que c’était celui du lépreux, car ils se ressemblent de grandeur et de facture.

Et Amiles lui dit :

– Va vite, et amène-le-moi !

Quand le lépreux fut devant son compagnon, celui-ci lui demanda qui il était, et comment il possédait ce hanap.

– Je suis, dit-il, de Castel-Béricain, et cette coupe me fut donnée par le pape qui m’a baptisé.

A ces mots, Amiles reconnut que c’était Amis, son compagnon, qui s’était battu à sa place et lui avait gagné la fille du roi de France. Il se jeta dans ses bras, et le baisa en sanglotant. Sa femme, tout échevelée, accourut au bruit, pleurant et menant grand deuil, à cause qu’il avait tué Ardery. Ils le mirent en un très beau lit, et lui dirent :

– Demeurez avec nous, beau Sire, jusqu’à ce que Dieu fasse de vous sa volonté. Tout ce que nous avons vous appartient.

Amis resta chez eux avec ses deux serviteurs.

Une nuit qu’Amis et Amiles étaient couchés dans la même chambre, sans autre compagnie, il advint que Dieu envoya son ange Raphaël à Amis, et l’ange lui dit :

– Amis, dors-tu ?

Lui, croyant qu’Amiles l’eût appelé, répondit :

– Je ne dors pas, cher compagnon.

Et l’ange reprit :

– Tu as bien répondu, car tu es compagnon des célestes citoyens. Tu as imité par ta patience Job et Tobie. Je suis Raphaël, l’ange de Notre-Seigneur, et je viens t’apporter le remède à ta maladie, car Dieu a exaucé tes prières ! Tu diras à Amiles, ton compagnon, qu’il tue ses deux enfants, et tu te laveras dans leur sang, et tu recouvreras la santé de ton corps.

– Que jamais, dit Amis, mon compagnon ne soit homicide pour ma santé !

Mais l’ange reprit :

– Il convient qu’il en soit ainsi.

Ayant dit, l’ange disparut. Amiles, bien qu’endormi avait entendu ces paroles. Il se réveilla, et dit :

– Qui est-ce qui t’a parlé, compagnon ?

– Personne, répondit Amis ; mais j’ai prié Notre-Seigneur, comme j’ai accoutumé.

Et Amiles lui dit :

– Ce n’est pas vrai : quelqu’un t’a parlé.

Alors, il se leva, alla vers la porte de la chambre et la trouva fermée. Il reprit :

– Dis-moi, mon frère, qui t’a parlé cette nuit ?

Amis commença à pleurer abondamment, et lui conta que c’était l’ange Raphaël, lequel lui avait dit :

« Amis, Notre-Seigneur t’ordonne de dire à Amiles de tuer ses deux enfants et de te laver dans leur sang, et tu seras guéri de ta lèpre. »

Amiles fut tout irrité par ces paroles :

– Amis, dit-il, je t’ai abandonné tous mes biens, j’ai mis à tes ordres mes serviteurs et mes servantes, et tu feins que l’ange t’ait demandé que je tuasse mes deux enfants !

Amis se remit à pleurer :

– Je ne t’ai rapporté si terrible chose que contraint de te la dire ; je te prie de ne point me jeter hors de ta maison !

Et Amiles lui dit que ce qu’il avait promis il le tiendrait jusqu’à l’heure de la mort. Mais, ajouta-t-il, par la foi qui est entre nous deux, par notre

amitié, par le baptême qu'à Rome nous avons reçu ensemble, je te conjure de me dire si c'est un homme ou un ange qui t'a parlé.

Amis répondit :

– Comme il est vrai que l'ange m'a parlé cette nuit, Dieu veuille me délivrer de mon infirmité !

Alors, Amiles commença à pleurer en secret et à penser en son coeur : Celui-ci fut près de mourir pour moi devant le roi ; pourquoi ne tuerais-je point mes enfants pour lui ? Il m'a gardé sa foi jusque dans le péril : pourquoi ne lui garderais-je pas la mienne ? Abraham fut sauvé par la foi et les saints soumirent les royaumes par la foi, et Dieu dit en l'Evangile : « Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Et Amiles, sans plus tarder, entra dans la chambre de sa femme, et il lui dit d'aller entendre la messe.

Et la comtesse se rendit à l'église, comme de coutume.

Le comte prit son épée, et s'approcha du lit où dormaient ses enfants. Il se pencha sur eux, et commença à pleurer amèrement, et dit :

– Vit-on jamais un père tuer volontiers ses enfants ? Hélas ! mes enfants, je ne serai plus un père, mais un cruel meurtrier.

Les enfants se réveillèrent en sentant les larmes tomber sur eux. Ils regardèrent leur père et commencèrent à rire. Et Amiles leur dit :

– Votre rire tournera en pleurs, car votre sang innocent doit être répandu.

Cela dit, il trancha les têtes, puis il les replaça sur le lit, en les ajustant aux corps, et il couvrit les enfants comme s'ils fussent endormis. Ayant recueilli le sang, il en lava son compagnon, et dit :

– Sire Dieu Jésus-Christ, qui commandas aux hommes de garder leur foi sur la terre, et qui as guéri le lépreux par ta parole, daigne guérir mon compagnon pour l'amour de qui j'ai versé le sang de mes enfants !

Aussitôt, Amis fut guéri de sa laderie ; et ils rendirent grâces à Dieu, en disant : « Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sauve ceux qui fondent en lui leur espérance ! »

Amiles vêtit son compagnon de sa plus belle robe, et comme ils allaient à l'église, les cloches, par la volonté de Dieu, sonnèrent d'elles-mêmes, et le peuple de la ville accourut à cette merveille.

La femme du comte, quand elle les vit ensemble, se demanda lequel était son mari.

– Je reconnais bien les vêtements, dit-elle, mais je ne sais lequel est Amiles.

Et le comte lui dit :

– Je suis Amiles, et celui-ci est mon compagnon Amis, qui est guéri.

La comtesse s'émerveilla :

– Je le vois en bonne santé, mais je désire fort savoir comment il a été guéri.

– Rendons grâces à Notre-Seigneur, fit le comte, et ne vous inquiétez du reste.

Il était déjà l'heure de tierce, et ni le père ni la mère n'étaient encore rentrés près de leurs enfants. Mais le père soupirait tristement à cause de leur mort, et la comtesse les demandait pour se réjouir de leur vue. Le comte lui dit :

– Dame, laissez-les dormir !

Il entra tout seul dans la chambre pour pleurer sur eux, mais il les trouva s'ébattant sur le lit. On voyait seulement à leur cou comme un petit filet rouge.

Il les prit dans ses bras, les porta à leur mère, et dit :

– Réjouis-toi, Dame, car tes fils sont vivants, que j'avais tués par ordre de l'ange, et leur sang a guéri Amis !

Quand la comtesse l'entendit, elle s'écria :

– O comte, pourquoi ne m'as-tu menée avec toi pour recevoir le sang de mes enfants ? J'en eusse lavé ton compagnon, mon seigneur Amis.

Et le comte lui dit :

– Dame, laissons ces propos, et servons Notre-Seigneur, qui a fait aujourd'hui de si grands miracles en notre maison.

Ils vécurent ainsi dans la piété jusqu'à la mort, et gardèrent une parfaite chasteté. Et le peuple de la ville festoya pendant dix jours.

Le jour même qu'Amis fut guéri, les diables tordirent le col à sa femme Obias et emportèrent son âme. Quant à lui, il s'en alla mettre le siège devant Castel-Béricain et le tint jusqu'à reddition. Il pardonna aux vaincus, qui l'avaient si maltraité naguère, vécut en paix avec eux, fit venir auprès de lui le fils aîné d'Amiles, et servit Dieu de tout son cœur.

Quelque temps après, le pape Adrien envoya un messenger à Charles, roi de France, pour le prier de lui venir en aide contre Didier, roi des Lombards, qui le tourmentait fort, lui et l'Eglise. Charles était alors à Thionville. Ce fut là que le messenger du pape, qui avait nom Pierre, vint le trouver. Aussitôt Charles envoya à Didier ses messages pour le prier de rendre à Saint-Pierre les villes et toutes les choses qu'il lui avait prises ; il promit de lui donner en échange quatorze mille sous d'or et d'argent. Mais ni les prières ni les dons ne parvinrent à fléchir Didier. Alors, le bon roi Charles appela à lui toutes manières de gens, évêques, abbés, ducs, princes, marquis et autres chevaliers. Il envoya à Cluses pour garder les passages ; parmi eux était Albin, évêque d'Angers, homme plein de grand sainteté.

Le roi Charles, avec sa troupe, marcha sur Cluses par le Mont-Cenis, et envoya Bernard son oncle, et quelques guerriers par le Mont Saint-Bernard. Didier, à la tête de toutes ses forces, était déjà à Cluses, qu'il avait fait garnir de chaînes et d'ouvrages de pierre.

Comme il approchait, Charles envoya de nouveaux messages à Didier, lui mandant de rendre à Saint Pierre les villes qu'il lui avait prises. Didier ne répondit pas à sa prière. Derechef, Charles lui demanda en otages trois fils des juges de Lombardie, qu'il garderait jusqu'à ce qu'il eût rendu les cités de l'Eglise ; et il lui promit de retourner en France avec son armée, sans livrer bataille ni faire aucun dommage. Cette fois encore, Didier fut inflexible.

Quand Dieu Tout-Puissant eut vu la malice de Didier, et que les Français s'en voulaient retourner bénévolement, il mit une si grand peur, un si grand tremblement aux cœurs des Lombards qu'ils prirent la fuite avant d'avoir combattu, et qu'ils laissèrent là leurs tentes et tous leurs bagages. Charles et

son armée les poursuivirent, et Français, Allemands et Anglais, bref, toutes manières de gens entrèrent en Lombardie.

Amis et Amiles, qui étaient dignitaires à la cour du roi, s'étudiaient, durant la campagne, à satisfaire aux préceptes de Notre-Seigneur, jeûnant, priant, faisant l'aumône, aidant les veuves et les orphelins, apaisant souvent la colère de leur maître, souffrant sans mot dire la malice des méchants, et servant de leur mieux le royaume de Rome.

Bien que Charles eût de nombreuses troupes en Lombardie, le roi Didier vint à sa rencontre à la tête d'une petite armée ; mais, là où il avait un prêtre, Charles avait un évêque ; là où il avait un moine, Charles avait un abbé ; là où il avait un chevalier, Charles avait un prince ; là où il avait un homme de pied, Charles avait un duc ou un comte. Que vous dirais-je de plus ? Là où il avait un chevalier, Charles en avait trente. Les deux partis s'entre-choquèrent à grands cris. Les bannières flottent, les pierres et les flèches volent. deçà et delà, et chevaliers tombent de toutes parts.

Les Lombards combattirent si fermement pendant trois jours qu'ils tuèrent un nombre infini des gens de Charles. Et Charles, le troisième jour, fit venir les plus puissants et les plus valeureux de son armée ; il leur dit :

– Ou vous périrez dans la bataille, ou vous remporterez la victoire !

Le roi Didier, avec l'armée lombarde, s'enfuit en un lieu qu'on appelait alors Belle-Forêt, tant il était délectable. Ils s'y refirent et pansèrent leurs chevaux.

Le lendemain, le roi Charles y fut et trouva les Lombards en armes ; ils se rangèrent en bataille, et il y eut une grande multitude de morts, de part et d'autre.

A cause du carnage, on nomma ce lieu Mortara¹, c'est-à-dire Autel de la Mort. Amis et Amiles y furent tués, car Dieu qui les avait réunis dans la vie ne voulut pas qu'ils fussent séparés dans la mort. Didier, ses chefs, et une infinité de Lombards s'enfuirent et entrèrent à Pavie. Le roi Charles les poursuivit et assiégea la ville. Entre temps, il envoya chercher en France sa femme et ses enfants. Saint Albin, évêque d'Angers, ainsi que plusieurs autres évêques et abbés, conseillèrent au roi et à la reine de faire ensevelir les morts et d'élever une église sur leurs cendres. Ce conseil plut au roi, et

l'on bâtit deux églises à Verceil, l'une en l'honneur de saint Eusèbe, par ordre de Charles, l'autre par ordre de la reine, en l'honneur de saint Pierre.

Le roi fit apporter deux cercueils de pierre où furent ensevelis Amis et Amiles. Amiles fut porté en l'église de Saint-Pierre, et Amis en celle de Saint-Eusèbe ; on enterra les autres corps çà et là. Mais, le lendemain matin, le cercueil d'Amiles fut trouvé en l'église Saint-Eusèbe, à côté du cercueil d'Amis, son compagnon.

Merveilleuse amitié, qui ne put être desserrée par la mort ! Dieu fit pour eux ce miracle, lui qui donna à ses disciples le pouvoir de transporter les montagnes. Le roi et la reine, pour honorer ce prodige, demeurèrent en ce lieu pendant trente jours. Ils firent célébrer le service de ceux qui avaient péri, et comblèrent lesdites églises de dons considérables.

Cependant, l'armée de Charles travaillait toujours à prendre la ville assiégée. Et Notre Seigneur décimait par maladies et mortalité ceux qui étaient dedans. Dix mois après le début du siège, Charles prit le roi Didier avec toute sa suite, et assujettit la ville et le royaume. Quant à Didier, il fut emmené en France avec sa femme. Et saint Albin, qui avait déjà ressuscité des morts et rendu la lumière à maints aveugles, ordonna des clercs, des prêtres et des diacres en l'église Saint-Eusèbe, en leur commandant de garder assidûment les deux compagnons Amis et Amiles, qui souffrirent la mort sous Didier, roi de

Lombardie, le douzième jour d'octobre,
du règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ,
qui vit et règne sans fin
avec le Père et
le Saint-Esprit.
Amen.

ASSENETH

Au temps de la première année d'abondance, Pharaon envoya Joseph assembler les récoltes de Froment. Joseph se rendit en la contrée d'Héliopolis, où résidait Putiphar, prêtre et maître conseiller du roi. Sa fille, Asseneth, belle entre toutes les vierges de la terre, ressemblait aux filles des Juifs en toutes choses. Mais elle était orgueilleuse et hautaine, et méprisait les hommes. Nul encore ne l'avait vue, car elle vivait dans une large et haute tour jointe à la maison du Putiphar. Au sommet de cette tour, il y avait un étage de dix chambres. Dans la première, belle et grande, au plafond doré, aux marbres de diverses couleurs parsemés de pierres précieuses serties de lacs d'or, se trouvaient les dieux des Egyptiens, en or et en argent, auxquels Asseneth sacrifiait chaque jour.

En la seconde chambre demeurait Asseneth, et là étaient ornements d'or et d'argent, de pierres précieuses et de tapis précieux. En la troisième, qu'on eût dite le cellier des plus grandes richesses d'Asseneth, s'amoncelaient tous les biens de la terre. Dans les sept autres logeaient sept servantes vierges parfaitement belles, et auxquelles jamais homme ni enfant mâle n'avaient parlé. Et dans la chambre d'Asseneth étaient trois fenêtres : une, très grande, à l'orient, l'autre au midi, le troisième vers Aquilon. Il y brillait un lit doré couvert d'un drap de pourpre tissu d'or et d'hyacinthe, où Asseneth dormait seule ; et jamais homme ne s'était assis sur ce lit. Une enceinte entourait la maison de murs très élevés, et en cette enceinte s'ouvraient quatre portes de fer, chacune gardée par dix-huit hommes vigoureux, jeunes et bien armés. A droite ruisselait une fontaine, laquelle, avant de s'aller perdre en une citerne, vivifiait de beaux arbres pavoisés de

fruit. Et Asseneth était grande comme Sarah, gracieuse comme Rébecca et belle comme Rachel.

COMMENT JOSEPH REPRIT ASSENETH D'ADORER LES IDOLES

Joseph envoya un messenger à Putiphar pour lui annoncer son arrivée en sa maison. Putiphar en eut grande joie ; il dit à sa fille : « Joseph, le bien-aimé de Dieu, doit venir ici ; je veux te donner à lui pour femme. » Elle fut dépitée et le manifesta : « Je ne veux être l'épouse d'un homme de peu, mais bien de fils de roi. » Comme ils parlaient, accourut un second messenger : « Voilà Joseph ! » fit-il. Asseneth s'enfuit en sa haute tour. Et Joseph arriva sur un char de Pharaon, char tout doré, et traîné par quatre chevaux blancs comme neige, à freins et harnais d'or. Joseph portait une cotte d'une blancheur resplendissante et un manteau de pourpre tissu d'or. Il avait sur le chef une couronne d'or, et en cette couronne s'enchâssaient douze pierres fines incrustées de douze étoiles d'or. Il tenait à la main une verge royale et un rameau d'olivier chargé de fruit.

Putiphar et sa femme allèrent à sa rencontre et se prosternèrent. Joseph entra dans l'enclos, dont on ferma les portes ; quand Asseneth le vit de sa tour, elle s'en voulut d'avoir mal parlé de lui et s'écria :

« Voici le soleil qui entre chez nous sur son char ! Je ne savais pas que Joseph fût fils de Dieu. Qui donc a pu engendrer si grande beauté d'homme ; quel ventre de femme a pu porter telle lumière ? »

Joseph entra en la maison de Putiphar, où le prêtre et sa femme lui lavèrent les pieds. Et il demanda quelle était la jeune fille qu'il avait vue à la fenêtre de la tour. « Qu'elle sorte de cette maison ! » dit-il, car il craignait qu'elle n'en vînt à le désirer, à l'exemple de plusieurs autres qui lui avaient envoyé des messages et des présents d'amour, lesquels furent toujours repoussés avec indignation.

Et Putiphar lui dit : « Sire, c'est ma fille. Elle est vierge et hait les hommes ; elle n'en a jamais vu d'autres que moi et toi. Si tu le veux, elle viendra te saluer. » Joseph pensa en son coeur ! Si elle hait tout homme, elle ne sera convoiteuse de moi. Et il dit au père : « Si votre fille est vierge, je l'aimerai comme ma sœur. »

La mère l'alla quérir et l'amena devant Joseph. Son père lui dit : « Salue ton frère, qui hait toutes les femmes, comme tu méprises les hommes ! »

Et Asseneth : « Dieu te garde, toi qui es béni de Dieu Tout-Puissant ! »

Et Joseph répondit : « Que Dieu te bénisse, qui donne la vie à toutes choses ! » Alors, Putiphar lui ordonna de baiser Joseph. Elle le voulut bien ; mais Joseph mit la main sur la poitrine d'Asseneth, et dit : « Il n'appartient pas à un homme qui adore le Dieu vivant, qui mange le pain consacré et boit en calice sans, corruption, de baiser une femme étrangère qui adore des idoles sourdes et muettes, qui les baise de sa bouche, qui mange à leur table le pain exécré, qui boit à leurs éponges et s'enduit d'une huile réprouvée.

DE LA PÉNITENCE D'ASSENETH ET DE LA CONSOLATION DE L'ANGE ; COMMENT IL VINT DES CIEUX EN LA CHAMBRE D'ASSENETH, LUI PARLA ET LA RÉCONFORTA DOUCEMENT.

Quand Asseneth eut entendu les paroles de Joseph, elle se désola et se prit à pleurer. Joseph, gagné par la pitié, lui mit la main sur la tête et la bénit. Asseneth, réjouie de cette bénédiction, s'en fut sur son lit, et, malade de peur autant que de plaisir, renonça aux dieux qu'elle adorait et fit pénitence. Joseph but et mangea, et lorsqu'il dut s'en aller, Putiphar voulut le retenir. Mais il partit en promettant de revenir huit jours après.

Et Asseneth, en signe de tristesse, vêtit la cotte noire qu'elle avait porté à la mort de son frère ; puis elle ferma la porte de sa chambre, jeta toutes les idoles par la fenêtre du nord, donna ses mets royaux aux chiens, répandit d

e la cendre sur sa tête et sur les dalles, et versa des larmes amères pendant sept jours.

Au huitième jour, quand le coq chanta et que les chiens aboyèrent au matin, elle regarda par la fenêtre d'orient et vit une étoile resplendissante, et le ciel s'ouvrit, et il se fit une grande lumière. Asseneth tomba la face dans la cendre, et un homme descendu du Ciel plana sur sa tête en l'appelant par son nom : « Asseneth ! Asseneth ! » Elle répondit : « Sire, me voici ! Au moins, dites-moi qui vous êtes. » Et il lui dit : « Je suis prince de la maison et de la milice de Dieu ; relève-toi, et je te parlerai. »

Asseneth leva la tête et vit un homme qui ressemblait à Joseph en toutes choses. Il portait l'étole, la verge royale et la couronne, et son visage était comme la foudre, et ses yeux comme des rayons de soleil, et les cheveux de son front comme des langues de feu. Elle eut peur et se laissa choir à nouveau. L'ange la releva, la conforta et lui dit : « Ote ce vêtement et cette écharpe qui te ceint de tristesse, et ce sac de tes jambes, et cette cendre de ta tête ; lave ta face et tes mains d'eau vive, paretoi de tes plus belles tuniques : alors, je te parlerai. »

Elle se vêtit hâtivement et revint près de l'ange, et l'ange lui dit : « Asseneth, ôte ce théristre de ta tête, car tu es vierge ; réjouis-toi de ton nom de vierge, Asseneth, parce qu'il est écrit au livre des vivants et n'en sera jamais effacé. Aujourd'hui, tu es renouvelée et vivifiée ; tu mangeras le pain de bénédiction, tu boiras le breuvage sans corruption, tu seras ointe de saint chrême. Je t'ai donnée pour épouse à Joseph, mais ton nom ne sera plus Asseneth : ce sera nom de grand refuge, à cause que ta pénitence a prié pour toi le Très-Haut Roi dont elle est fille. Réjouis-toi, Asseneth ! une vierge doit toujours être riante et épanouie. »

Elle demanda à l'ange quel était son nom, et l'ange répondit : « Mon nom est écrit du doigt de Dieu au Livre éternel, et tout ce qui est écrit là, il n'appartient à nul être mortel de le connaître. »

DE LA TABLE ET DU MIEL QU'ASSENETH PLAÇA

DEVANT L'ANGE, ET COMMENT L'ANGE BÉNIT ASSENETH.

Asseneth qui tenait l'ange par son manteau, lui dit : « Puisque j'ai trouvé grâce à tes yeux, assieds-toi sur ce lit, où jamais homme ne s'est assis, et je te préparerai la table. »

« Hâte-toi ! » fit l'ange. Elle mit le pain frais et bien fleurant sur une nappe neuve. Et l'ange lui dit : « Donne-moi un rayon de miel. » Elle fut contrariée de n'en avoir point. « Entre dans ton cellier, dit l'ange, tu en trouveras sur ta table. » Elle y alla, et trouva du miel blanc comme la neige, très pur et de suave odeur. Alors, elle dit à l'ange : « Sire, je n'avais point de miel : tu as parlé de ta bouche sainte, et le miel s'est fait, et son odeur est comme l'haleine de ta bouche. »

L'ange sourit de l'entendement d'Asseneth. Il posa sa main sur la tête de la jeune fille et dit : « Sois bénie, sois bénie, toi qui as délaissé les idoles et cru au Dieu vivant ! Et ceux-là sont bénis qui viennent à Lui par pénitence ; ils mangeront de ce miel, que les mouches du paradis firent de la rosée des roses du paradis, et ils vivront perdurablement. »

L'ange prit le rai de miel, en rompit deux petits morceaux, mangea l'un, et mit l'autre dans la bouche d'Asseneth : « Tu as mangé en ce jour pain de vie, tu es purifiée par le saint chrême, tes chairs sont renouvelées, tes os sont guéris, ta vertu durera sans défaillance ; tu seras la cité souveraine où viendront se réfugier les enfants du Seigneur, Roi Tout-Puissant de tous les siècles ! »

L'ange toucha le rayon de miel, qui redevint tel qu'avant le partage. Puis il étendit la main, toucha le miel en croix, et là où se posa son doigt apparut un signe de sang ; et il dit : « Regarde ce miel. » Elle regarda et vit sortir du rayon des mouches blanches comme la neige et quelques-unes vermeilles comme hyacinthe ; toutes environnèrent Asseneth et firent du miel dans la paume de sa main. Ils en mangèrent tous deux, et l'ange dit aux mouches : « Allez en votre pays ! » Et elles s'envolèrent vers l'orient, en paradis.

« Ainsi feront toutes les paroles véridiques que je t'ai dites aujourd'hui. » Ayant ainsi parlé, l'ange toucha le miel par trois fois, et le feu saillit de dessous la table sans la brûler et consuma le miel ; et l'odeur que répandaient le miel et le feu était très douce.

DE LA BÉNÉDICTION DES SEPT CIERGES ET DU MARIAGE D'ASSENETH SELON L'HISTOIRE.

Asseneth dit à l'ange : « Sire, j'ai pour compagnes sept vierges qui furent nourries avec moi depuis l'enfance, nous sommes nées et engendrées la même nuit ; je vais les appeler, tu les béniras comme tu m'as bénie. »

Elle les fit appeler, et l'ange les bénit en disant : « Que Dieu, Notre-Seigneur Tout-Puissant, vous bénisse ! Soyez les colonnes de la Cité de refuge. » Lors, il commanda à Asseneth d'ôter la table, et quand elle l'eût ôtée, l'ange disparut à ses yeux. Elle se retourna et vit un char à quatre chevaux qui montait à l'orient du ciel. Et Asseneth commença de prier Dieu de lui pardonner la hardiesse avec laquelle elle avait parlé à l'ange.

A ce moment, un messager vint dire à Putiphar que Joseph, l'ami de Dieu, allait arriver, et que, déjà, ses officiers le précédaient à la porte. Asseneth se hâta d'aller à sa rencontre et s'arrêta devant les écuries de la maison. Quand Joseph pénétra dans l'enceinte, elle le salua, lui répéta les paroles de l'ange, et lui lava les pieds. Le lendemain, Joseph pria Pharaon de lui donner Asseneth pour femme. Il la lui accorda, et leur mit sur la tête les plus belles couronnes qu'il put trouver ; après quoi il les fit s'entrebaïser. Il célébra leurs noces par de grands festins qui durèrent sept jours, pendant lesquels il défendit que l'on travaillât. Il appela Joseph « Fils de Dieu », et Asseneth « Fille du Roi Tout-Puissant. »

Avant l'avènement de l'ère de famine, Asseneth eut deux fils. Elle nomma le premier Manassès, c'est-à-dire *Oubli*, à cause qu'il lui avait fait oublier ses soucis et la maison de son père. L'autre eut nom Ephraïm, c'est-

à dire *Fructifiement*, parce que Dieu l'avait fait croître en la terre de sa pauvreté.

C'EST LE ROMAN DU LACS D'AMOUR

APRÈS XII mois qu'il eut exercé en Judée sa procuratie, Pontius Pilatus songea à fêter l'anniversaire de sa charge avec grand pompe et richesse. Il requit donc à sa cour tous ses barons et chevaliers, qui murent en foule de toutes parts ; les contrées voisines, comme la Samarie et la Pérée, qui étaient fort courtoises, firent appareiller leurs preudhommes. Le roi Hérodes le Grand dépêcha un héraut si couvert d'or et d'argent que c'était merveille, et qu'il eût failli sous le poids de son manteau sans IV pages sarrasinois qui lui soutenaient la traîne et portaient ses présents sur la tête. Or, fit-on grand fête, à joie et à planté, où ne manquèrent point les viandes, vins et épices, non plus que les sonneurs de luths, tubes et bousines. Et Madame Claudia Procula, la femme à Ponce-Pilate, tout orgueilleuse et atournée, allait de l'un à l'autre, s'enquérant : « Etes-vous content, Messire ? Auriez-vous besoin de rien ? »

La fille Ponce-Pilate, qui avait nom Alphésibée, âgée de XVI ans environ, blanche comme neige et rouant déjà l'œil lascif des Juives, se trouvait à côté d'un chevalier palestin noir comme mûre, qui s'appelait Damon, et portait un écu d'argent à *deux demi-chevaux d'or s'entre-harcelant, compassés de sinople au centre et de gueules*, avec la devise : *Mauri Feroces*.

« Seigneur, fit la pucelle, prendrez-vous part au tournoi ? » Et elle lui laissait voir, tant par sa question qu'au trait enflammé qui partait de sous

son sourcil en forme de petit arc turquois, qu'elle le tenait pour homme bel, et fort, et vaillant.

« Oui vère ! » répondit Damon. Et ils mêlaient leurs regards, et leurs mains se rencontrèrent maintes fois, qu'ils se pressaient tendrement à la dérobee.

Quand tout le monde fut bien repu, qu'on eut bien bouté sous le nez les bons vins qui font mener grand noise et rougissent l'oreille, on vint à l'échafaud tendu de cramoisi, d'où se devait voir le tournoiement.

En compagnie de son père Pilate, et de sa mère Claudia Procula, Alphésibée regardait, sans les voir aucunement, d'abord les archers, qui tirèrent au bercel, puis les barons qui vinrent en après courir des lances à grands heurtements d'écus et chevaux. Car, rien ne lui plaisait au monde tant que le chevalier Damon ; et, comme elle était de complexion excessive, elle se démenait sur sa chaise, tâchant ainsi de satisfaire son désir par les propres mouvements de son impatience.

« Tenez-vous coite, lui dit sa mère : voici Monseigneur Damon, que vous connaissez bien, et il ne sied pas que ni lui ni d'autres vous croient férue de mal ardent. » Et elle lui bailla un soufflet pour prix de la semonce.

Or, Messire Damon entra en lice, à grand résonnement de musiques, cris de hérauts, poursuivants et tournoyeurs : et la fille Pilate vit bien que c'était elle qu'il regardait à travers ses grilles en saluant courtoisement l'assemblée et Madame Claudia Procula. Et Messire Damon ne fut pas long, je vous l'affie, tant il était adextre et vaillant, à férir son appelant au colletin et le faire gésir rudement, de quoi chacun le félicita, et comme quoi il mérita la faveur que devait remettre au mieux-faisant Madame Claudia Procula. Alors, tout le monde s'en alla, qui avec sa dame, qui avec ses gens, content en son cœur, et louant fort Pontius Pilatus de sa munificence.

A la faveur de la grand presse, et aussi du soir qui commençait de brunir, Alphésibée parvint à se séparer des siens, et, après s'être mussée quelque temps derrière une haie d'épine, se dirigea vers un grand mûrier, en une petite vallée sourcière, où elle savait que Messire Damon s'allégeait de ses armes. Et elle lui dit :

« Beau Sire, y a-t-il rien que je puisse faire ou à quelque chose aider en votre ajustement ? »

Et comme Messire Damon ne répondait mie, surpris et vergogneux et cherchant ce qu'il pourrait bien trouver qui n'allât point à son gré, elle lui passa ses bras au col et le baisa en la bouche, à la pigeonne.

A cet impudique baiser, Messire Damon se remit de sa gêne, sachant bien ce qu'on espérait de lui, et il lui en rendit C, et ils churent ribon-ribaine au pied du mûrier, sur le gazon, à l'exemple de Pyrame et Thysbe, comme il est dit au Quart Livre des *Métamorphoses*.

Lors, Messire Damon lui leva ses bliaux, et ils commirent ensemble, par III fois, à bonds et à volée, murmures et souffles d'ahan, le péché vilain qui détourne la Face de Dieu.

Toutefois, la nuit à belle lune levée étant tout à fait venue, Alphésibée commença de se demander comment elle retournerait. Les yeux vers le château, là-haut sur la montagne, elle vit le pont-levis dressé tout contre, dont elle fut si triste et dolente qu'elle se prit à pleurer. Et elle dit :

– Damon, je te requiers de me trouver moyen de rentrer, sinon je suis perdue. Ah, folle ! ah, malheureuse que tu es !

Puis pensa en elle-même que sa mère Claudia ne manquerait pas à la battre, comme on a vu au début de l'histoire, et elle aimait tant Messire Damon qui l'avait contentée, qu'elle le pria de l'emmener avec lui en tous lieux qu'il lui plairait, ajoutant qu'elle serait toujours son humble et fidèle servante. Et Messire Damon fit : « Voire ! ce sera comme vous m'en priez. » Car il ne s'embarrassait jamais de rien et ne redoutait personne au monde, agissant toujours à sa guise et plaisir.

Mais, avant d'appareiller et mouvoir, il voulut consacrer éternellement un instant si court et plein- de délices. Pour ce, prenant son épée, il s'avança vers le mûrier, où la lune donnait vivement, et engrava sur l'écorce leurs lettres, qu'il réunit ensuite par un lacs, et, jouxte lesdites lettres, écrivit ce qui suit, à la mode des amants bocagers :

*Sous ce mûrier, dessus le verd gazon,
Alphasibée aima. Damon.*

Puis appareillèrent, et murent sur le même cheval. Et quand ils furent à II jets d'arbalète, Alphésibée se tourna pour revoir encore le mûrier, sur la plus haute branche duquel le gai rossignol gringotait.

Or, allèrent tant et si bien qu'en X jours gagnèrent la ville de Saint-Jean d'Acre. Mais comme Dieu délie tôt les sales et illicites amours, il ne permit point qu'ils restassent longtemps ensemble. L'histoire dit, en effet, que Ponce-Pilate, ayant appris d'une pastoure que sa fille Alphésibée et Messire Damon s'étaient enfuis, faisait chercher en tous lieux, aussi bien dedans que dehors. Messire Damon, qui songeait à garder la tête sur le col, n'eut pas plus tôt connaissance de cette nouvelle qu'il laissa la mignotte Alphésibée pour se mettre à l'abri. Il s'enfonça dans les déserts, rançonnant et pillant les pauvres marchands sans défense, en compagnie de mauvais garçons de sa sorte, desquels il fut reconnu pour chef. Et Alphésibée, demeurée seule, sans vivres, mâle ni appui, prit mer sur une fuste pour la cité de Mégare, où elle grossit le troupeau des *Sphinges*, nom qu'on donnait là aux filles de joie, par opprobre et vergogne, comme le dit Michel de Byzance.

Et chacun, séparé de l'autre, vécut à ses affaires, ignorant que, depuis leur partement, Notre-Seigneur Jésus-Christ avait été mis à mort en la ville de Jérusalem.

Ici, l'on prie : *Domine, non secundum peccata nostra facias nobis : neque secundum iniquitates nostras retribuas nobis. Gloria Patri, etc...*

A L ans de là, arriva qu'Alphésibée, toute chétive et ancienne, mourut à Mégare, où lors elle était renommée matrule. Et arriva pareillement que le chevalier Damon, déchu de son honneur pour crimes et larronneries, fut pendu à Tyr ce même jour.

Et sitôt qu'Alphésibée fut morte, son âme quitta son enveloppe périssable, puis, revêtant l'apparence formelle d'Alphésibée vivante, se prit à cheminer en l'autre monde. Comme la vieille Alphésibée cherchait le

bonhomme Charon, l'appelant à grands cris, encore qu'elle ne vît onde ne galée, elle remarqua un vieil caitif qui portait la corde au col et venait à elle droitement. Et à la question qu'elle lui posa s'il était d'aventure celui-là qu'elle criait, il fit signe que non, disant qu'il le cherchait aussi mais ne le rencontrait point. Or, cheminèrent de compagnie, ne soufflant mot, à cause qu'ils étaient fort tristes et inquiets en leurs cœurs. Quand ils eurent fait II lieues environ, le vieil homme dit :

« Dame, je crois qu'avons pris le mauvais chemin : je ne vois point les dieux qui nous furent enseignés, ni Monseigneur Pluton, ni sa Dame et leur vilain chien mâtin, qui a l'œil vairon, ni Vénus, qui est blonde et toute nue, avec son poupin pareillement, ni Mercure que j'ai tant prié, ni Jupin, qui porte un aigle pour faucon, ni le bon preudhomme Herculès, qui est fort et vaillant. »

Il avait à peine clos la bouche qu'ils virent à sénestre, en une friche de ronces rudes et coupantes, un grand château tout noir (à cause qu'il était bâti de pierres de lave) d'où saillaient force langues de soufre et haleines de fumée, et était tout retentissant de hurlements. Et il s'élevait une voix entre toutes, qu'il semblait à Alphésibée avoir connue autrefois ; et cette voix sans cesse criait : « Ha ! l'eau est bouillante, où je laverai éternellement mes mains du Sang du Juste ! » Alors, furent pris de si grand frayeur qu'ils dépassèrent en courant le château maudit, jusqu'à ce qu'ils l'eussent perdu de vue ; mais n'allèrent pourtant point si vite que le vieil homme n'eût la barbe roussie.

Après, cheminèrent tout suffoqués encore 1 lieue, et de nouveau trouvèrent à sénestre un château pareil, mais d'où ne sortaient que bouffées de soupirs et chants plaintifs, et qu'ils passèrent de même façon qu'en premier lieu. La voie qui les menait se faisait de plus en plus large, et y avait belle verdure de prairies, buissons d'églantines nouvelles à foison, et arbres fruitiers auxquels ils n'osèrent cueillir, le cœur ne leur étant pas revenu. Et tandis ils marchaient toujours, une douce musique comme ils n'en avaient ouïe de leur vie, et dont n'eût pas idée Ulysses même, grandissait à chacun de leurs pas et semblait les vouloir guider en les tirant par l'oreille. Si trouvèrent bientôt à dextre une tant haute et claire église à

verrières, toute en belle pierre de taille, que c'était merveille ; et, comme ils admiraient béatement, ils virent venir un homme vêtu du pelage bien net d'un béliet. Il était plus beau que les images d'Achilles et d'Hector, et il portait à l'entour du chef un nimbe de lumière. Il tenait en sa dextre un vaisseau d'or fin, où était ciselé le Baptême Jésus-Christ dans les ondes du Jourdain, et il s'appuyait de la sénestre à un grand bourdon de pèlerin, comme en ont ceux de Galice. Il leur dit :

« Je suis saint Jean-Baptiste. A genoux, de par Dieu ! »

Ils firent : « Oui, Messire ! » et s'agenouillèrent humblement, le chef vers la terre, tout saisis d'une grande frayeur en leurs cœurs. Alors, haussant amont sa buire vermeille, il les ondoya au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et les cloches firent bim-bon, bim-bon ! à grand rumeur, et les portes s'ouvrirent.

Cependant, ils demeuraient toujours à genoux, qu'ils ne pouvaient décoller, étant pris de grands tremblements, si bien que Messire saint Jean-Baptiste fut obligé de leur toucher l'épaule. Il leur dit :

« Ores que vous êtes chrétiens baptisés, entrez, de par Dieu ! »

Ils levèrent la tête un petit, et virent merveilles que souhaitons à chacun contempler ; puis, comprenant qu'on ne leur voulait point mal, ils firent encore : « Oui, Messire ! » tout timidement, néanmoins. Lors, ils entrèrent, un peu gauches de leurs gestes et contenance, comme manants en belle salle de maître. Il y avait en dedans gracieuse assemblée de gentilshommes et femmes, qui chantaient à voix déployée, et, dessous un écusson à *une montagne de III coupeaux de pourpre mouvante de la pointe*, étaient assis III preudhommes en un trône unique. Et, en face des preudhommes, était une belle Dame à noble maintien, qui avait la tête ornée d'un chapel de violettes, et qui filait sa quenouillée sur un siège tout d'ivoire.

Mais ce qui tira surtout leurs yeux éblouis comme ceux des chevêches, ce fut une grande croix de bois non équarri, qui était là près. Et, sur cette croix, y avait mousserons, bruants, pinsons, linots, fauvettes et tarins, enfin toutes les passes, y compris les jolies rubelines ou gorges-rouges, robins, chardonnerets, verdeliers, bouvreuils et mésanges, qui fredonnaient à l'envi. Et encore, y avait-il II tourtres becquetant et lamentant doucement et un

rossignol juché en haut tout seul, qui luttait courtoisement de mélodie. Et y avait, derechef, un limaçon qui grimpait amont, auquel de petits anges voletant alentour, qui n'avaient encore que la tête et les ailes, chantaient : « Limaçon, limaçon, montre-moi tes cornes ! » Et, pour finir, y avait un écureuil, qui ne quittait les bras de la croix que pour répondre par mignotteries à de benoîts anges, lesquels l'appelaient : Jacquet ! Jacquet ! l'invitant à venir grignoter des noix en leur main.

Or, comme ils étaient là tous deux sans muer ni mot dire, ils ouïrent un grand remous dans la presse, et un vieil preudhomme, qui se tenait là près, portant une clef contre l'épaule, hala si rudement par la corde du col le compagnon d'Alphésibée que le pauvre en chut à moitié. Et il lui dit :

« Je suis Pierre, le saint Custod. A genoux, de par Dieu ! Car voici qui vient Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel vous fit merci et miséricorde. »

Lors s'agenouillèrent, et parut, en effet, Messire Jésus dans sa gloire, et les chants se turent, et les oiseaux firent silence. Et Il leur dit :

« Je, Fils de Dieu Tout-Puissant, qui n'eut de commencement et n'aura fin ne cesse, Dieu unique régnant sur tous lieux et contrées, vous fais remise de vos péchés et abominations, et vous agrée en Paradis. »

Et là, tous les preudhommes et preudfemmes, saints et benoîts anges firent : *Amen* ! Et Messire Jésus reprit :

« Or, adorez cette Croix, sur quoi le Fils de Dieu a souffert ignominieux martyre pour le rachat des hommes, exception des enfants de Sem et Juda, qui l'y ont bouté. Et quoique soyez de ceux-là, je vous donne asile éternel, pour ce que celle croix, autrefois mûrier à Jérusalem, fut l'abri et mémorandum de votre péché, comme, pareillement, le refuge et habitacle de ces oiseaux et bestioles-ci, lesquels, de ce fait, ont conquis volière et demeure perdurable. »

Lors, ayant relevé la tête, Alphésibée et son compagnon virent, sur l'écorce de ladite Croix, le lacs d'amour engravé à jamais, et ils lurent :

Sous ce mûrier, dessus le verd gazon,

Alphésibée aime Damon.

S'étant dévisagés, ils se reconnurent l'un l'autre, à cause de la jeunesse qui leur venait d'être subitement rendue, et ils se recordèrent leurs amours. Puis adorèrent, et en après furent accolés de Madame Claudia Procula, laquelle avait mérité, à cause qu'elle requit Pontius Pilatus en faveur et grand pitié. de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et tous, les benoîts anges, les saints martyrs et confesseurs, les preudhommes et preudfemmes, louèrent Dieu Tout-Puissant de sa mansuétude infinie, et les oisillons reprirent leur gentille mélodie, et, sur le coupeau de l'inclyte mûrier, le gai rossignol gringotait.

*Explicit le Lacs d'Amour, fait le XV^e de mai
MCMXIV, régnant Notre-Seigneur
Jésus-Christ, qui vit et règne
sans fin, avec le Père et
le Saint-Esprit.
Amen.*

C'EST LE FILS

A L'ENFANT PRODIGUE

L'ENFANT Prodigue, après avoir dépendu sa chavance, se rangea donc sous la tutelle paternelle, comme il est dit dans l'Évangile selon Monseigneur Saint Luc. Il prit femme en son temps, de bon lignage et richesse, et vit mourir ses vieux parents, desquels il se départagea les biens avec son frère. Or eût-il de toutes choses à planté, sans autre souci que d'accroître ses domaines et faire multiplier ses troupeaux. Les quatre saisons le voyaient, au milieu de sa mesgnie, veiller à l'économie domestique et manifester sa puissance : fût qu'au mois que naît la fleur il enseignât les bergers à tondre les ouailles et les guérir de la bouveraude, du pouacre ou de l'avertin ; fût que, la chemise ouverte sur la fale, la baguette de coudre en la main, il dirigeât les moissonneurs ; fût que, vêtu de drap cannelle à boutons d'orfèvrerie, il excitât du geste et de la voix les pitaux foulant la grappe en cadence au son des musettes ; fût qu'enfin il fit battre sur l'aire, ou tint à présider aux menus ouvrages des mois rigoureux. Bref, il n'était point de travaux sans Messire Célion, toujours la guêtre en jambe et le chapeau en tête, encependant que Madame Briolayne, sa femme, morigénant les meschines, ordonnait son hôtel, où se lisait en banderoles, panonceaux et guenelles, aux murs et portes de toutes salles, y compris retraits et communs, la devise d'or sur sinople : *Gaignage !*

Qui eût fait ramentevoir à Messire Célion qu'au temps passé qu'il suivait les folâtres d'Ecbatane, il s'était plus entendu à gouspiller sa jeunesse qu'à

gouverner les gens et serrer l'or en ses coffres, se fût attiré pour réplique que c'étaient là propos d'envieux et casaniers imbéciles : qu'il fallait qu'homme de gaignage, n'étant encore qu'apprentif, connût les coutumes des autres peuples, afin d'amender celles de son pays ; et eût ajouté qu'ainsi avait à ses fils épargné la peine d'entreprendre si dispendieux voyages, où faut autant de quoi que de peine. Mais, en son fors, n'eût pas recouvré le souvenir des belles galloises qui l'avaient en celui temps détourné de sa voie, car, aucunes fois qu'il regardait en son cœur, n'y voyait que la devise : *Gaignage !* et, pareillement, ne pouvait rien contempler, homme, bête, arbre ne pierre, que son œil, abusé par Mercure, n'y vît en décalque ladite banderole de son hôtel. Et supputait incontinent combien lui pouvait coûter et rapporter.

Messire Célion et Madame Briolayne tâchaient à élever leurs fils en conformité de leurs principes et façon de voir. L'aîné, qui avait nom Aristander, leur donnait contentement, et disait-on qu'il n'existait, de XXX lieues à la ronde, garçon d'ans XVII qui pût, au premier coup d'œil, estimer si voirement terre ou bestial, duire un poulain au mors, tracer, comme par équerre, un guéret de III jets d'arbalète, ne ruer jus un arbre stérile aussi aisément que, d'un revers de main, il le soulait faire de marauds. Et, encore qu'il ne sût épeler ne tracer les lettres, dédaigneux de telles futilités, savait naturellement calculer si vite et si juste qu'homme versé ès sciences n'eût pu l'égaliser, couchant les chiffres par écrit.

Le mainsné, qui se nommait Hélias, de V ans en deçà, était de complexion délicate et sujet à chimères, à cause que Madame Briolayne l'avait conçu par une nuit d'orage que l'avoine fut gâtée, de laquelle comptait retirer M écus, qui furent restreints à C, le temps qu'elle disait : « Bran, Messire Célion, bran ! Vous prenez votre déduit endementiers que la foudre et l'averse menacent notre gaignage !... Tenez, je voudrais que mon Chose accouchât d'une souris morte ou d'un escafignon ! »

Adonc, Hélias, le jovencel, fut élevé premier comme les filles, puis laissé à son entendement, que l'on jugea n'être rien. Il était si peu acertainé de son bon sens qu'il ne pouvait compter que dessus ses doigts, et faillait finalement au compte, après maintes risibles reprises. Ains, prenait-il

plaisir à lire, et le voyait-on écrire à l'écart, levant parfois la tête, et restant en cette attitude comme s'il attendît quelque chose du Ciel. Il se pourmenait toujours seul, de préférence ès lieux boisés ou abords de fontaines, s'entretenant avec des fantômes ; d'aucunes fois restait penché dessus l'onde comme Narcissus, et croyait-on qu'il méditât quelque funeste dessein. Il collait son oreille contre les plus gros arbres, les tenait embrassés, et semblait exhiler secrets d'amour, les nommant à voix suppliante : Phaëtuse, Myrrha, Lotos, Dryope ou Leucothoë, de quoi se gaussaient gorriers et gorrières mussés dans les taillis pour prendre leurs ébats, et allaient répétant que le fils Célion engrossait les arbres de son père afin de lui donner prouffit dans la mesure de ses moyens. Il ne rentrait au logis qu'à regret, et mangeait par commandement. S'on le priait de parler, se taisait ; de se taire, si parlait, et lors récitait propos décevants, fables incroyables et visions cornues. Il riait et pleurait hors de cause, sans toutefois éclater jamais, et faisait toutes choses contraires, sauf travailler de ses mains.

Messire Célion, le voyant près d'atteindre l'âge que le menton commence de cotonner, se mettait en cervelle pour lui trouver un emploi, et ce à l'instigation d'Aristander, qui laissait entendre que son frère Hélias les abusait d'une feinte pour ne rien faire, agir à sa guise et moquer tout le monde en soi-même. Et Messire Célion lui commanda d'aller paître les brebis portières, lesquelles, n'étant point isnèles, se duisent aisément. Hélias sentit bien qu'on le voulait humilier, mais il prit sans vergogne la fronde, la houlette, la panetière de cordelle, les houseaux et le cotteron de gris camelin, et s'en alla dans les bordières, lui, ses bêtes et son chien Pyrance. Là, se livrait à ses phantasmes accoutumés, ou restait des heures entières la tête dans ses mains, ou dépouillait de leur écorce des baguettes de saule vert, pour s'en faire flûtes et challemels, et s'essayait par ces tuyaux à vider le trop plein de son cœur. Ou bien encore, jetait les bras au col de son chien, le serrait à force, et fluait en sanglots. Et Pyrance lui léchait l'oreille, et cette mignotise d'une bête était la seule qu'il eût jamais connue.

Or, advint des brebis ce que bien l'on pense : d'aucunes mangèrent de la dauve et diverses males herbes, dont elles crevèrent ; d'autres s'étant égarées pâturèrent au loin des blés en germe qui n'étaient point du domaine de Messire Célion, de quoi l'on vint lui faire remontrances si très amères que, tout irascu, pensa souffleter son fils. Ains, pour la première fois en sa vie, il lut dans ses yeux si grand douceur mêlée à tant de noblois que son bras faillit au service, comme s'il eût refusé d'impugner un Prince.

Lors, tournant les talons, alla passer sa colère sur Madame Briolayne. Et il lui dit : « Dame, c'est votre souhait de souris morte et d'escafignon qui nous attirera la vengeance des Dieux ! Que ne s'en sont-ils tenus à satisfaire votre impiéteux désir : vous eussiez jeté l'un ou l'autre, sans que personne le connût, au lieu que ce niquedouille nous coûte l'entretien, et, pour tout gaignage, ne me vaut qu'insultes et risées. Et d'ailleurs, que n'ai-je besogné la chambrière, qui n'est si sotté ni si punaise que vous ! »

Madame Briolayne se rebecqua, et elle lui dit : « Par manenda, Messire, pourquoi ne vous en prendre qu'à vous-même, qui étiez déjà vieil et mol ? C'est votre froide humeur qui engendra cet être imbécile et chétif. Or, puisque osez parler des Dieux, qu'ils veuillent préserver leur humble servante de jamais plus gésir avec vous, ne souffrir vos approches !... »

Et Messire Célion bailla son dû, de dix doigts sonnants, à Madame Briolayne, qui l'en mordit en la main, et demeurèrent plusieurs jours sans rien dire, sentant peser sur leur orgueil la maudisson du Ciel, et voyaient bouter gaignage à vau-l'eau, par noises perpétuelles. Et plusieurs nuits ensuivant eurent le même songe : que leur fils Hélias, qui ne leur ressemblait mie, n'était point issu de leur conjonction, ains de la malice d'un Incube, comme est récité de Merlin.

Quand Hélias reparut devant son père, que sa fierté l'avait éloigné d'affronter, il présenta néanmoins toutes les marques de la soumission et du respect. Il attendit les yeux baissés qu'il lui fût permis de faire excuser sa mollesse, et si pétrissait son chapeau par manière de contenance. Et son père se levant de sa chaire lui frappa dispotement l'épaule, et il lui dit :

« O mon fils, il m'apparaît que vous fûtes méconnu ! Gaignage n'est digne de vous, qui avez engin subtil et mains de marjolet... Qu'il soit donc fait selon votre secrète ambition. Voici mille écus pour aller étudier en Babyloine sous les docteurs, et, peut-être mépriser davantage ceux qui vous ont donné le jour, si jamais parvenez à vos fins. Mais, par la foi mon père, qu'il ne soit plus de vous question ! Allez, et vous gouvernez dorénavant à votre guise. Amen ! » Et, le faisant virer sur place, le mit doucement dehors, et ferma la porte. Puis reposa son regard sur la belle devise de sa vie, et jugea qu'il était quitte à bon compte d'avoir sauvé sa maison du mauvais exemple et de la ruine.

Le conte ne dit pas quels furent les sentiments qui agitèrent le fils à l'Enfant Prodigue, quand l'huis de l'hôtel se ferma contre lui, ne s'il fut hésitant à trouver sa voie, comme mauvis, arondelles et coulons sur leur parterment ; non plus quelles furent les traverses qu'il rencontra par chemins. Toutefois est certifié qu'il ne mit pas longtemps à se rendre en Babyloine, où mena la vie des pauvres écoliers, laquelle est vergogneuse et de grand labeur, en tous temps et tous lieux. Les uns se louent en leurs loisirs, afin d'épargner leur avoir, ès savetiers, pour poisser ligneul et décrotter vieux houseaux ; les autres ès maçons, pour gâcher plâtre ; et, de ceux qui moulent bien la lettre, il en est qui riment pour autrui mes sages d'amour, et si n'ont touché à femme qu'en songe. Ainsi est que le fils Célion parvint maître-ès-arts, et n'avait plus croix ne pile ; et, comme on l'oyait toussir, ne trouvait à se louer, et vivait d'épluchures et rogatons, et n'aurait pu nourrir un chien, à qui témoigner la détresse de son cœur. Il vint finalement à penser au goujar de son père, qui curait la souille ès pourceaux, et l'envia grandement, et chercha le moyen de soi retourner, faisant au besoin sacrifice de sa franchise, comme un qui se rend à merci.

A peu de là, fut rencontré gisant sans haleine par des camelotiers, blesches et mercelots, qui le ranimèrent par artifice, le prirent avec eux, et lui baillèrent à manger, en devant de quoi fut conclu qu'il ne prendrait réfection qu'un jour sur deux, aux fins de *bier sur le francmitou*, qui est,

pour qui *n'enterve le gourd*, d'apitoyer les dupes par la male mine et attirer la charité. Et lui promirent, en outre, de le laisser en son pays, qu'il retournât chez son père. Or, se mirent en route, Hélias en une litière traînée d'un cheval rogneux, et les autres à pied, qui portaient longues javelines enrouillées, bâtons à deux bouts, manteaux de mille pièces, et *hoquettes* sur le dos. Passant ès vergnes et bourgades, clopaient soudainement, portaient bras en écharpe, emplâtres au visage, et se donnaient pour *foignards*, id est soudoyers, en leur jargon, et ne faillaient oncques d'écarter les rideaux de cuir pour que les femmes vissent Hélias dans sa pâleur et sa beauté. Et disaient à voix de chèvres, faisant trembler leur barbe par grand pitié, et tendant à l'environ grands et profonds chapeaux égyptiaques : « Pour le guérissement du *mion* malingreux, féru d'un vireton d'arbalète !... » Et, la nuit dormaient dans les fours.

A III semaines de leur départir, entrèrent en un pays qu'Hélias connaissait bien, et lesdits Gueux l'abandonnèrent selon la convention, d'autant qu'il avait repris un petit de graisse. Sitôt qu'il fut seul, baisa la terre en pleurant, puis en l'air jeta son bonnet, comme pour dire à tous bocages, coupeaux et fontaines au loin : C'est Hélias, Hélias que voici !... Et après, se pourpensa qu'il pourrait faire rencontre, et, crainte que la nouvelle n'allât plus vite que lui, attendit la nuit dans un fourré. Et la nuit venue, reprit sa marche ; et, comme il laissait arrière la cause de son méchef, sentit ensemblement décroître son désir : si appréhendait-il le castolement paternel, et se formait de Babyloine une mémoire moins amère. Nonobstant, purgea son courage de tout sujet propre à l'amollir, et s'efforça de soi convaincre que son père avait eu raison. Et si disait à haute voix, fléchissant la tête : « O mon père, j'embrasse vos genoux ! Et vous, Madame Bryolaine, je baise le sein qui m'allaita ! Et vous, mon frère Aristander, je vous accole de bon vouloir ! »

L'hôtel de Messire Célion, répandait si vive lumière que huans et chevêches voletaient alentour ; d'aussi loin que la clarté se pût voir, s'entendait un tel hurtis qu'Hélias connut bien que l'on festoyait là-dedans, fût que son frère eût pris femme, fût que l'on chômât la gerbe des moissonneurs, ou encore quelque gagnage inopiné. Et, s'étant furtivement

approché, comme un larron sur la pointe de ses pieds déchaux, avisa, par les verrières, son père, au milieu d'un banquet, qui faisait le goguelu, la barbe et les grenons tout souillés de vin ; et son frère Aristander qui patoyait une servante à la dérobee ; et Madame Bryolaine, toute gorgiasse et pourprine, qui s'en laissait conter à l'oreille ; et XX autres gouliards repus de viande, qui menaient la noise, criant *tope* et *trinque* !

« Irai-je, soupira Hélias, sentant la faim faire place à plus grande honte, irai-je leur étaler l'image de mon dénuement, moi qui vécus parmi les pauvres écoliers de Babyloine, qui suis couvert de la vermine des voleurs, et pue si très fort la misère du monde ?... Pitié touche cœur de riches en son temps, ains leur répugne et violente en un autre, et si doit-elle toujours montrer bon visage. Ha ! mon père, et vous ma mère Bryolaine, comment vous pouvez-vous esbanoyer sans nouvelles de votre enfant, pièça III moissons qu'il est parti ? Cœurs de gagnage, coffres à proufit, vivants sans entrailles, veuillent les Dieux bénins ne pas châtier vos crimes, s'il est çabas des hommes pour vous honorer et vous servir ! » Et s'alla cacher dans l'étable.

Hélias, couché sur le feurre, se prit à pleurer contre son coude, tournant le dos à la lune éclairante ; et, comme il pleurait, sentit une bête qui lui léchait la joue, frétilant doucement, et gémissant un petit. Adonc, se mit sur son séant et la pressa sur son cœur. « O Pyrance, qui reconnais Hélias dans les ténèbres, c'est toi, voirement, mon pareil et mon frère ! Tu n'as loyer en ce monde que de vieilles grignes, os décharnés, et coups de bâton ; s'on te parle, ce n'est qu'injures, et si veux te faire entendre, nul ne te comprend. Car tu n'as rien à troquer contre bestial ne contre argent, ne rien en propre, ô Pyrance, fors ton cœur de chien, que tu donnes !

– Beau doux Compain, fit une voix, de quoi vous doulousez-vous dans la paille ? Fûtes-vous chassé par votre maître ? Ou prenez-vous asile en ce lieu, pareillement à moi-même, pauvre ménétrier que je suis ? Parlez, ô doux Ami !... »

Mais Hélias n'osa décliner si longue et si triste histoire au Ménétrier inconnu, lequel se rapprocha de lui dans l'obscurité. Il lui dit simplement qu'était écolier de Babyloine, et que, retournant chez son père, se délaissait en cet abri. Et reprit le Ménétrier :

« Beau doux Compain, vous avez peine très amère, et vous mussez à requoi, et charmez une bête, comme le gentil Orpheus, père des ménétriers, par qui se rencontre que je suis votre frère et vous propose amitié. Oyez donc en votre âme, beau doux Compain, si vous dis qu'il ne vous doit chaloir du mépris et mauvaistié des hommes, car est en vous-même source inestimable de consolation, et jouvence perpétuelle. Oui, s'avez peine plus que nul autre, à vous encore sont châteaux, honneurs et richesses, amours délitables et desports sans encombre. N'est-ce point merveille, de quoi devez ressentir suprême orgueil, comme un qui porte couronne ? »

Ayant dit, le Ménétrier Inconnu saisit un luth qui lui pendait à sénestre, et, rien qu'à pinçoter la corde majeure, un son tira si très suave et mélodieux qu'Hélias en eut le cœur emblé dusques au Ciel. Ne s'en pouvant repaître, il fit prière à son compagnon qu'il recommençât. Et lui dit le Ménétrier :

« Non, beau doux Ami, à cause que je crains de mouvoir les gens de celui que je sais être votre père, qui tantôt m'ont enchâssé, alors que j'offrais mes services, et m'ont dépêché cettui chien que vous aimez, lequel, en lieu de me déchirer, me duisit en celle étable, et dormit encontre moi. Encependant, le temps passe, ô doux Ami ! et me faut aller au loin. Mais, gardez ce luth enchanté, qui est à vos pareils ce que le sceptre est aux Princes : il soumet toutes choses à votre désir, et vous confère noblesse et sérénité. Adieu ! »

Et le Ménétrier Inconnu déposant l'instrument sur les genoux d'Hélias s'éleva doucement de terre en un nuau parfumé qui scintillait de lumière, et, souriant, passa la porte. Et le luth se mit à frémir, et le rossignol à chanter. Hélias, s'étant dressé, vit le Ménétrier voguer comme un fantôme, et si paraissait l'engager à le poursuivre. Et connut à sa chaussure dorée, sa gonnelle à longs plis et ses cheveux épars, ceints d'un tortil de laurier, que c'était par miracle Messire Apollo. Sans plus penser à son père, ne détourner la tête vers l'hôtel où se démenait encore grand behourd, il

s'élança sur la voie du Fantôme, faisant sonner la Lyre, et précédé du fidèle Pyrance qui jappait joyeusement.

Petit à peu, l'ombre Monseigneur Apollo se dispersa, et fut mêlée aux fumées matutines qui flottent sur les préaux et les rivières. Adonc, Hélias, plus attentif à toutes choses, encore qu'il fût possédé d'un précieux délire, s'aperçut qu'était ensuivi d'un troupeau, et cogita l'avoir attrait par l'harmonie du luth merveilleux. Et si pensa qu'il le pourrait vendre en un marché qu'il savait être prochain. Et entendait cettui troupeau fouler la terre à IV cents sabots, et les vallées se renvoyer ses mugissements. « O Pyrance, fit-il, voilà que sommes riches à grand foison, plus riches que si j'eusse autrefois demandé ma part à mon père ! Je te veux guerdonner d'un collier de pierreries, et te repaître de pavons et gélines en une écuelle de vermeil. Ains, dois-je, en premier, dresser une image d'or massif à Messire Apollo, laquelle rendra musique au soleil, emmi des eaux saillissantes du plus savant artifice, comme en est, ce dit-on, ès courtils byzantinois ! » Et poursuivit un long temps de la sorte, multipliant largesses et prodiges, sans aucunement s'arrêter à soi-même.

Or chemina tant et si bien qu'arriva devant le grand jour en la vente, où n'y avait encore que peu de gens o leurs vérarts, génisses, belins, poultries, et denrées diverses en des coffins. Et si marchait, le chef levé, en pasteur de C bêtes à cornes, criant à son mâtin : « Hô ! garde à dextre, Pyrance !... Hâ hô ! Haro ; hue hô !... » Et néanmoins ne destourbait quiconque de sa voie, et nul ne faisait-il cas de lui. Il arriva, finalement, à un homme qui comptait des écus en un sac, et il lui dit : Compain, que donnez-vous d'icel troupeau ? – Voire ! fit l'autre, ce n'est que d'un veau, d'un moqueur et d'un chien... Si prends-je le veau pour V cents livres tournois, à cause qu'il est gras et de bon proufit, et lairre à diable les deux autres bêtes, pour ce qu'elles sont chétives et de grand pitié. » Et fit incontinent le compte de V cents livres qu'il remit ès mains Hélias. Cettui-ci vit se dissiper son abusion, et connut que le veau gras l'avait ensuivi depuis l'étable, le cuidant sans doute son valet. Il serra l'or sous son aisselle, et ne put se tenir de rire. Et puis soudain devint pensif, et dit en son cœur : « O vous, Père de toutes vraies richesses et souverains biens, c'est ores que je saisis le sens caché de

vos paroles, et que mesure l'étendue de la puissance que m'avez conférée ! Je vous regrâcie, ô divin Fantôme, gracieux Génie de solitude et pauvreté, qui me donnâtes l'Illusion, par quoi suis assuré de courage, et verrai sur toutes choses au monde le reflet du Ciel ! »

Adonc, Hélias prit son luth, et remarqua qu'il portait une devise élaborée dessus la table ; *Cil qui chante, soi-même enchante !* et, pensant à celle de Messire Célion, cracha par terre. Et s'en partit le fils à l'Enfant Prodigue, et devint grand ménétrier des cours d'Asie, et mourut vieil et comblé d'honneurs.

LE SONGE DU CENTAURE

C'EST toi, mon Féret, qui chantes au déclin de l'âge meur la Servante de Tecmesse ou la colère du fils de Laërte, sans qu'une froide et tarde raison te détourne des sublimes bourdes d'Homère ; c'est toi, qui sais que les Songes du matin cèlent la Vérité sous l'obscur d'un voile (contrairement aux nocturnes, lesquels nous abusent) : à toi, dis-je, qu'il convient que je récite celui rêve qui m'occupe encore, tant qu'il me gouvernera jusques à ténèbres, et même à jamais sera pour moi de pareille efficace qu'à l'Apôtre Paul sa vision damascène.

Adonc, je venais de clore en mon étude l'*Hypnerotomachia* de Fra Francesco Colonna, encependant que la corne cynthiane s'enfonçait au ciel, que les cimes rousoyantes des bois naissaient derechef à la Lumière, que sonnait au loin la voix dolente d'un coq comme le premier vagissement du Monde, et qu'en une brise naïve, ressemblante l'haleine de toutes choses, je discernais ores celle des eaux, ors celle des bocages, ores des métairies, et aussi l'odeur des amants nus à nus, qui est douce-amère comme leur plaisir. Le front dans ma main et le coute sur ce Livre où sont les Muses enfermées, je laissai mon esprit recreu dériver vers le Sommeil, et vis s'élongner en grandissant les cogitations merveilleuses du divin Francesco, en qui se confondirent Vitruve et Pétrarque, l'ingénieux Alciat et l'Arcadien Sannazar. Répétant les darrenières paroles de Polia pleurante comme Euryale : « *Poliphilo, caro mio amantime, vale !* », je m'endormis profondément.

Semblable ledit Poliphile, je me trouvais temprement à l'orée d'une forêt, mais non du tout Hercynienne, où n'étaient à redouter Arcas ni Lycaon, ni le monstre funeste au menin de Vénus, ni le dragon couleur d'azur, ni l'auroch en furie, ni fères ni serpentes aucunes. Dressée au flanc d'une montagne, et digne du séjour de la Déesse Féronie, elle n'était de ces noirs sapins qui font échec au Soleil, ainçois d'arbres divers ordonnés par l'artifice de l'homme pour l'agrément du regard. Comme le bassus forme l'assise d'une harmonie, de çà, de là, le Cèdre fournissait à la majesté de son empire. Par ses hautes branches coudées à force, par ses coupeaux inclinés avant ou arrière, ores à dextre, ores à sénestre, il figurait encore les postures que l'on imagine du vieil Atlas, qui supporte d'ahan le Monde dessus son chef, son col ou ses épaules, selon qu'il veut donner du relâche à sa fatigue. Le rouvre, l'arbousier, le fouteau, le nouailleux châtaignier, le tremble qui frissonne pareillement aux captives, le chêne et le tilleul incorruptibles, qui s'entre-ressassent leurs amours phrygiennes, le platane, que l'on abreuve de vin pur au tombeau Diomédès, le frêne belliqueux, qui nourrit le bois de lance, et qui est dit contraire aux reptiles, l'ormel, étagé de raisins comme Isis de mamelles, la palme orientale, le pouplier, qui ceignit ès Enfers le front crêpelu d'Alcides, et dont l'écorce recouvre les trois filles de Clymène, remplissaient les grands intervalles entre les cèdres, ces colosses Iduméans, et si ne parvenaient qu'à peine à leurs aisselles. Et y avait encore tout un peuple mineur de coudriers, bourdaines, myrtes cythéréens, genèvres épineux, troënes odorants, lauriers carpophyllons, lesquels portent leur graine couraline par le mitan des feuilles et sont propres ès couronnes ; un peuple (dis-je) de baliveaux, sourgeons et jeunes pousses, qui retenant la lumière en leur verdure transparente semblaient avoir mission d'éclairer l'ombre sylvestre : lumière réfulgente par alternatives, car, trop faible pour les rameaux des gros arbres émouvoir, Favones voletait entre les rainselets des petits. Suspendu de l'un à l'autre, il les élochait de gracieux branles, par quoi tombaient aussi, d'aventure, quelques folioles pareilles aux dernières gouttes d'or sur la fille Acrisius, quand elle conçut Persée.

De larges passages, ménagés à dessein, s'ouvraient sur le plat pays, où d'oliviers chenus maints bataillons s'étaient pénétrés. Ces arbres, pièça pacifiques, luttaient d'ambédeux embrassés, se crevassant sous l'effort, et faisant saillir leurs racines, semblables aux pieds noueux des Héros. Aucuns, à demi-terrassés, levaient des bras suppliants vers les vainqueurs ; moins entraînés par leur élan que par une vindicative colère, ceux-ci les menaçaient d'un écrasement sans quartier. L'œil, bientôt détourné de ces frères ennemis, images de nos querelles sacrilèges, replongeait avec bonheur en celui lieu de quiétude, où la Nymphé Biblys elle-même ne répandait ses larmes coupables que par obéissance au Destin.

Je n'étais pas seul, mon Féret, à goûter cet otieux loisir. De jeunes hommes, transfuges de Barthole, ayant la plupart quant et eux leurs compagnes, s'ébattaient en des allées, ronds-points, labyrinthes et cabinets de ver dures, qui ès jeux de boules, quilles, palets et paillemaille, qui au volant et à la fossette. Plusieurs, mariant leurs voix, s'exerçaient à chanter sur le luth ; d'autres tendaient pantières ès passereaux, et d aucuns tiraient l'arbalète, dont retentissait un arbre mort leur tenant lieu de bercel.

Quant est de moi, assis à requoi en un siège de carreaux de couleur, lequel formait deux demi-lunes alentour un bassin de pareille nature, et non loin d'un arc de porphyre que le temps avait naufragé dans l'herbe, j'entourais la taille de ma Corinne et folâtrais ès lieux licites, baisant que venais de toucher, touchant que venais de baiser, ores la gorge frangante, ores l'épaule rondelette, ores la face poupine, ores son beau cheveu recercelé en mille tortillons qui ressemblaient l'onde reflottante de la fontaine. Ou bien, feignant quelque dépit ou irritation d'un trop chaste nenni, je m'enfonçais emmi l'ombre verdière avec lamentables soupira : illec, riant sous cape, je cueillais chapels de jacinthes, marjolaines, anémones, jonquilles, esparvanches, passe-veloux, hierre et chèvrefeuille, que rapportais d'un air contrit, et que tressions à mains emmêlées. Et lisais en des yeux plus lascifs, qui néanmoins n'étaient point dupes de mon apparente soumission, que la nuit mettrait peut-être un terme ès contraintes, pourvu que jouasse le rôle et manège ordinaire des Amants.

A quoi d'autre mon heureuse servitude n'employais-je encore pas ? Je faisais boire Corinne en ma palme, tous deux enclins dessus le fontanier cristal, par le travers de quoi se voyaient dépeints les ébats de Diane quant et quant les Crénées ; j'expliquais les plus gracieuses Métamorphoses de Nason, pareillement représentées ès majoliques de notre siège et celles des divers oisels forestiers, desquels l'amoureuse république des coulons et des tourtres soutenait le ramage, si comme un corps de chevrettes, douçaines, vèzes et cornemuses les flageols et challemies des bergers ; en après, mussé d'aguet derrière un fût, je contrefaisais soudainement le port et l'allure d'un Tityre, sautelant et dansant, et soufflant à pleines joues très hideuses au simulacre d'une trompe d'écorce. Finalement, j'emblais ma maîtresse à l'impourveu en mes bras : pénétrée de mes fabuleux récits, elle ne laissait de douloir et lamenter, avec grands martels en son foible cœur ; moi-même redoutais qu'en lieu de celui de sa vaine nourrice elle ne proférât quelque nom sacré, et qu'incontinent ne fût plus en l'air qu'arbrisseau décevant, ou bien à terre que source éparse et fuyarde.

Je m'accoutumais tellement ne plus considérer toutes choses que sous les apparences des belles fictions antiques (toutes choses elles-mêmes me les suggérant comme émanations essentielles) que ne m'étonnai point de voir passer et repasser un Centaure à noble démarche, et que le nommai naturellement *Amycus*. Si ne portait masse ne javelot, ains, faite de cornes de buffle et d'un test de tortue, une lyre amphionique qu'il touchait à peine, et d'où semblaient s'exhaler et le murmure de la Forêt et le chant des oiseaux, et jusques à l'haleine des fleurs : iceux, à tout le moins, croissaient en force et délicatesse sitôt qu'il animait les cordes d'un ponce nonchalant. Mêmement, je découvrais des grâces nouvelles à ma Corinne, et me sentais le cœur aussi noyé de délices que se j'eusse goûté l'Ambroisie et l'oblivieux Népenthe. Et prenions plaisir à regarder du coin de l'œil, nous entrebaisant ou devisant d'amour, soit le beau chef empreint de douceur et gravité d'Amycus, duquel pendaient barbe et chevelure acesmées d'églantines et violettes ; soit son buste d'une blancheur alabastrine, sur quoi flottait la dépouille riolée d'un faon ; soit son pelage moreau, lisse et remiroitant comme jayet, où se voyaient les muscles tendre et détendre ;

soit encore le crin mouvant de part et d'autre, dont il paraissait moins s'émoucher que s'éventer ou soi blandir.

Le jour venant sur le tard, la compagnie des joueurs et musiciens chercha se rassembler, comme mauvis et autres bestioles qui vivent de conserve et mènent à cette heure grand tumulte ès branches supernelles. Si n'oyait non plus que voix appelantes et responsives : Janot, Guillemette, Thénôt, Robine, Colin, Macé, Alix, Belin, Perrine, et maints autres noms que savais être déguisés à la mode rustique, pour ce qu'ils servaient dans le familier à mes amis. J'en vis bientôt un groupe paraître, escortant l'arbalète, et portant par manière de triomphe un escurieu et quelques coulons qu'avaient occis.

Moi qui redoute un petit le commerce des hommes, par méfiance et timidité naturelles, qui me tiens pour ordinaire ès lieux rémots, le nez en *Perceforest*, ou bien ès *Singularitez de Troyes*, de Maître Jean Le Maire, je ressentis appréhension touchant cette turbe bruyante, et fis à regret sacrifice de mon bonheur. « Adieu, dis-je, baisers sucrons ! et vous, secrets enchantements de Poésie, bienfaisantes fallaces de l'âme, qui pouvoir avez d'abuser jusques à nos sens, Adieu !... » A envis et maugré, je tâchai, nepourquant, montrer belle chère à mes amis, afin que ne creussent pas qu'un sot orgueil ou dédain m'eût tenu de leur accointance élongné. Faisant le bon compaignon, j'outrai même les signes manifestes de mon plaisir à les revoir. Car, c'est là que gît la triste alternative pour les poètes vivans dans le siècle : ou poursuivre ses songes, et se faire réputer hautain et renfrongné ; ou les commencer et ne les achever point, si comme délectations honteuses, et feindre souventefois applaudir ès gorges-chaudes du vulgaire blasonnant notre métier, heureux se ne vous faut commettre quelque action plus sacrilège, dont se détournent les Muses. Ains, mon Féret, soit l'une ou l'autre attitude, traité seras toujours comme un poète : c'est assavoir déprisé, jaloué et persécuté ; si prends parti complaire ès bourreaux, il n'est sottise contre quoi ne te feront trébucher, les aucuns te jugeans fol histrion, les autres, qui sont les plus perfides et malivolents, à toutes fins de se revancher dessus toi des dons qu'ils ont perdus, ou que Nature inégale ne leur a point départis. De même voit l'on cette vieille couratière en Ovides mettre son astucieuse loquèle à déjoindre une fille d'honnête Amour pour la

guider en de sales trafics, et, par ainsi, fanir très vergongneusement la fleur de son couraige.

M'étant adès approuché, j'entendis le récit qu'ils s'entrefaisaient de leurs desports, carols et soulas, sans guère prendre garde à ma présence, où je connus que l'on feignait me tenir en rigueur ; et me sembla, outre cela, que tels débaus l'on ne ramentait qu'à l'effet d'étonner Corinne et lui donner du dépit. Qui n'avait vu Collin saillir dix coudées tout d'une volée, Guillemette et Janot danser à jambe venteuse volte de Provence, gaillarde, fiscaigne, montarde et passemèze : Belin ruer sa boule emmi les quilles, aussi roide que balle de bombarde, et Thénot, à demi-portée d'arbalète, en ficher les raillons joust la linéature d'un cœur ? Et, de plus, qui n'avait ouï Macé chanter *Secourez-moy, ma Dame par Amours*, ou bien *Pour avoir fait au gré de mon amy*, ou bien encore *Aidez-moy tous à plaindre, gentilz Aventuriers* ?... Trétous avaient bu carous, achemné bacon, brésil, flaons et pâtés, et aucuns tenaient maîtresses par le col, laissant pendre la main dans le tétin, recreus un petit d'amoureuse besongne.

Contemplant ma Corinne, je vis qu'avait notre déduit oublié à l'instant qu'on lui en vantait un autre ; qu'elle ballait en pensée mieux que Guillemette, chantait de meilleure note que Macé ; que son assistance eût peultre rendu Thénot plus habile et les autres deux plus hardis ; qu'en fin elle n'eût dédaigné viande moins creuse que la Fable, ne vin de goudepie, qui dispose aussi bien ès visions...

Je prenais amusement de lire sur le visaige de Corinne les naïves vicissitudes de son esprit, quand Thénot, me baillant une buffe à l'épaule, me dit par façon de rire : « Et toi, compain, as-tu bien gallé ensemble ta drue, jaçoit que bayes toujours ès arondes, requérant sans doutance le sort de Tobie, ou que récites les merveilles Indoises de Prestre-Jehan ?... Quand lairras-tu telles baguenaudes pour te repaître des vrais biens de ce monde transitoire, durant que devrais être frisque et gaillard ? Au lieu que ressembles quelque fol affamé, lequel, sis au bord d'une rivière, sous un arbre chargé de fruitaige délitable, contemplerait dedans l'onde le reflet desdits fruits, et, sans jamais dresser bras ne tête, souhaiterait pareille provende à son gaster. Belle juvente passe si comme cette onde, et les fruits

cherront dans icelle et plus rien n'y aura dessus l'arbre quand le voudras hocher, sinon feuilles mortes et nids d'antan : puisse-tu prendre encore ces feuilles pour mirobolants, et fiens d'oisel pour des cornouilles !... »

Ha, mon Féret ! moi qui me pensais invulnérable, je me sentis touché aussi juste que si Thénôt m'eût prins pour visée de son arbalète : voire, j'assimilai mon cœur à l'image élaborée sur l'arbre retentissant, contre lequel mon entreparleur s'était exercité. Levant les yeux vers ma Corinne pour trouver en son regard l'encouragement d'une réplique, ou quelque gratitude de nos plaisirs qui fût un déni à ces paroles, je la vis plus occupée de Guillemette, laquelle faisait montre d'un tordion de morisque, et ne rencontrai mais que les yeux des compagnons formans le cerne autour de nous, ès quels yeux je lus une méprisante pitié mêlée à quelque secret contentement. Trop acertainé de nouvelle risée, et sentant la foi me faillir, je renonçai à tout altercas et Débat Rhétorique, non pourtant sans tâcher à jeter mon trait, comme est récité des cavaliers de Mithridate.

« Il est vrai, dis-je, Thénôt, mon ami, là ne sont que phantasmes et abusions : ferais-je pas mieux que d'ensuivre ton exemple et conseil ? Ains, toi qui parlais de Prestre-Jehan, en moquerie de l'alérion, tygrosopes, unicornes, phénix, pyralides et autres bêtes fabuleuses, dont Prestre-Jehan écrivit à l'Empereur de Rome, en croirais-tu tes oreilles si te décelais qu'est léans un Centaure, et que l'ai veu, le temps que ces autres s'ébattaient à la fossette, au trou-madame, ou branle de serre-croupière, et que toi sajettais les mouches, si comme un Myrmidon ?

– Oyez-moi ce pource coquart, cettui Jenin adiré de bon sens ! repartit Thénôt, à tout un mauvais ris de Saint-Médard : il voit meshuy des Centaures, parle de Myrmidons, et se peut qu'ait coursé lièvres cornus !... Garde toi-même des cornes, si forçais aucun de ces connils jusques entre les grèves de ta Diane baigneresse !... Anda, badin ! tu es plus fol que ce vieil fol de Pline le Majeur, lequel prétendit avoir veu, Claude régnaant, un Centaure confit dans le miel, si comme un fourmi ! »

Et de rire plus fort, et les autres quant et lui, ne se pouvant soutenir que mains ès cuisses. De ce chef, je fus délivré de l'enchantement qui me tenait encore à demi-caitif en des nœuds relâchés, si que j'eusse goûté au Moly mercurial du prudent Ulysses. C'est assavoir que, sans dénier ma vision du Centaure, cettui cessait d'être pour moi partie dépendante de la fable (en quoi ne mettais plus créance ne plaisir), et que ne voyais en lui que bête étrange et singulière, dernier rejet et témoignage des enfantements monstrueux que permit Nature ès temps primerains du monde, ainçois que trouver son rythme et perfection. Nonobstant, j'allai derechef en appeler à ma Corinne comme de chose véritable, quand la compagnie poussa grand clameur et se départagea sa surprise, non sans gestes ne mines dérisoires. J'imaginai que dût être quelque vieil boquillon s'essayant o sa ribaude au métier de marjolet : or, c'était Amycus marchant à garbe fière et pompeuse, et tirant de son luth une harmonie qu'étions empêchés d'entendre à cause des gaudisseries qui se faisaient. Le soleil se couchant en-deçà, rez la grande allée où cheminait Amycus, le baignait partie d'une belle teinte orine, qui le rendait plus solennel.

– A toi, Thénot ! cria l'on, véci venaison d'Arcadie...

– Voire ! fit un autre, c'est première fois que j'ois braire un âne se donnant la note !

Jà, Thénot, genouil en terre, faisait chiffler son raillon. Trétous, enclines de côté opposite à sa course, semblaient le vouloir duire et contraindre en bonne voie, mais le trait passa dessous le bras portant la lyre, pour s'enfoncer plus avant dans la mousse, de quoi voletèrent comme de peur quelques feuilles de la jonchée. Y eut un claim de dépit dans l'assistance, et chacun s'advisa retraire vivement, devant que le Centaure se fût aperçu de telle inimitié. Thénot s'étant redressé, à tout un petit de vergongne (me parut-il), choisit un garrot dedans sa trousse, derechef encorda l'arbalète, puis la tendit à la ronde, comme par défi qu'il s'en présentât de plus adextre ; à chef de temps, il se détourna sur moi, et, sans sonner mot, me remit ladite arme entre les mains. Je crus reconnaître que c'était publique

dérision, mais obtempérai tant à son geste impératif qu'à des sentements divers : fût que voulsisse démentir l'opinion que l'on s'était formée de moi, fût que cherchasse l'emporter sur Thénot en aussi brusque exercite ; fût, enfin, et dessus tout, que trouvisse achoison favorable de mettre un darrenier terme à mes errements, résolu de jouir du siècle sans retour. Adonc, mirant le buste Amycus à l'endroit que le poil déjoit les tétons, j'abaissai la noix sans trémir d'une ligne, et le nerf cliqua contre le garrot. Temps de prendre et souffler haleine, l'on vit s'énarbrer Amycus ; il chut à genouillons, puis gésit en après par le flanc, le buste accosté dessus le coute, et laissant la lyre tomber en un grand hélas de cordes dérompues. Son poids fit trembler la terre et retentir la forêt, si qu'il sembla que fût un arbre rué bas, et le silence ensuivit des palombes retenant leur ramage, et des autres bêtes rejergonnantes.

Demeuré stupide, et maintenant haut le bois, retraits ne fus de mon état que par ris étouffés qui me décelèrent la mauvaistié et malengin de mes compagnons. Lors, jetant au loin l'instrument de mon acte imbécile, et versant larmes très amères, je courus vers Amycus sans la tête revirer. Me seyant près de lui, je pris sa main déjà froide, que couvris de pleurs et de caresses. J'osai affronter son regard, mais y vis une telle sévérité de blâme et mépris, telle sublimité déïfique, que, ne le pouvant soutenir, j'abaissai la vue dessus la flèche enfoncée jusques à l'empennon, d'où ne l'en sus départir, quellement y séjournait force attraitive de remords.

« O Amycus, dis-je (regardant le sang goutteler à terre ansément mes larmes), ô Amycus, pardonne à ma folie d'un instant, folie étrange, et non native, qui me vint d'autrui tel un souffle infet de peste très vénéneuse. Las ! comment faire se put que le seul qui t'aimât fût cettui même qui te porta le coup mortel ! Amycus, ô Amycus !... »

Mais Amycus, tout anhelant et dégageant sa main d'entre les miennes, me parla en celle manière : « O Tu, qui m'as nâvré, qu'importe que te pardonne, puisque ne pourras esquiver le chastoy que toi-même t'es préparé, destourbé volontairement des hauts Dieux, et Phœbus et Pallas,

qu'ores en avant n'auras plus fiance d'invoquer ? Qu'importe, derechef, puisque ne connaîtras plus le remords, et perdras jusques au souvenir de celle faute qui t'ouvre nuit espéritlelle, où esteras pareil ès brutes sauvagines, huans, couleuvres, fouins et bottereaux, qui font habitacle des sépulcres ! Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poésie !... »

Et poursuivit Amycus : « Car n'est-ce bête caballine qu'occise as en moi-même par chétiveté de cœur, ains figure formelle d'humaine Poésie, engendré que fus de Désir et fantastique Apparence, quand Ixion, goûtant le Nectar à la table des Dieux, étreignit une illusoire Juno dans les fumées d'ivresse. C'est pourquoi me virent les Grès attaché au Triomphe bachique, le Naxien ramenant la Vigne des bords gangétiques, et pourquoi j'ai premier icelle célébrée, par avant tous gentils harpeurs. Connais enfin qu'est mon corps ambigu l'Homme qui soi dégage des instincts animaux par superlative appétence. Meshui qu'un trait m'époint et renverse, adieu dis à toutes riens qu'incantais de ma lyre, aornais et solemnisais, lesquelles te vont apparaître dépouillées de leurs vestures, tel vilain du paile de son maître, ou femme atteintée de ses fards artificieux et sophistiques. Arrière, ô chétif malheure ! cours donc te lâchement gaudir et soulacier à quoi m'immolas de légier, et qui n'est rien fors que certitudes odieuses, fruits pleins de cendre et séniles dégoûts. Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poésie !... »

Proférant ces darrenières paroles à voix casse et trémulente, Amycus fléchit sur son coute et s'avala de son long. Je me levai et me trouvai homme tout autre, m'étonnant avoir écouté tel langaige, qui résulter ne pouvait que de l'intempérance coutumière ès Centaures, et dont il me remaint foiblement qu'Ovides avait parlé, à l'endroit du banquet nopcier d'Hippodamie et Pirithois. J'en conceus quelque gaieté d'esprit, mais ne me pus tenir de rire, à l'imaige de mes compagnons, quand examinai ce corps étendu, qui de loin m'avait semble d'émerveillable formosité, et d'auprès n'était mais plus que contraire assemblage, erreur de Nature, fruit de monstrueuse conjonction. Me reprouchant avoir mon loisir dissipé par contemplation de Centaure en place de jouir de Corinne, je ramassai le luth écailleux dans l'herbe touillée de sang, et m'essayai tirer quelque harmonie

des cordes non dérompues ; mais celui luth était de si goffe industrie qu'à peu répondit à mon attouchement, et que le plus dépourveu des bélistrandiers en eût fait abandon. Je le quittai donc en son lieu, et sa table effondrai du pied.

J'eus hâte de retourner vers mes amis et ma maîtresse, afin de leur rendre compte et recueillir leurs los, ores que fusse un petit surprins de leur tardité à me venir eux-mêmes festier. Le pou de chemin que deus accomplir, la nuit déjà tombante, me fit concevoir impatience de celle forêt et désirer salle bien garnie de flambeaux, chaires, bancelles, flacons et jeux de flus, où finer la journée en compagnie de ceux qu'avais méjugés. Finablement, comme arrivai, bienveigné fus-je d'une pource bachelote qui fit mine de me vouloir baiser, et laquelle, mi-déchevelée, portait un chapelet de fleurs fanies, à tout un chétif rochet de camelin que c'était pitié. Je la repoussai et la vis fondre en larmes, à jointes mains contre son visaige, crainte qu'il n'apparût sans doute de plus laid qu'à l'ordinaire.

« O Vous, dit-elle, qu'ai-je fait que me déprisiez ? Demeurée ne suis-je o mes amies Macé, Guillemette, Alix et Robine, et tous autres que véci (qui le peuvent approuver), sans rien attenter qui vous dût meschoir ou laidangier ?... Ne trouvé-je de mon hait tout cela qu'entreprenez, et n'êtes-vous plus le mien ami ?... Oh ! dites à votre Corinne ce qui vous put ainsi fantasier ?... »

Au sonner du nom de Corinne, ses mains abaissai, et contemplai plus songneusement la care de cette fille, qui me parut l'ombre stigieux de celle qu'elle nommait, et n'était jusques à sa voix qui ne fût altérée. Comment, me pourpensai-je, comment faire se peut que fusse à ce point aveuglé, et que la vue me dessille si soudain ? Quoi ! sont-ce là ces cheveux qui retenaient en leurs rets mon cœur achétivé, et qui, nepourquant, ressemblent le chanvre rouissant en rivière ; et ces lèvres, que tant ai mignotées, mais d'où s'est retraite la belle einte couraline, et qui ne soufflent que billevesées ; et ces yeux vairs qui m'alangourissaient d'amour ou me versaient doux réconforts, et qui ne reflètent que petit engin, vouloir de

feurre au vent, et riotteuse vanité ?... Et m'adressant à Corinne : « Ne sais si plus ne suis votre ami, ains, ces fleurs fanies, ensemble vos pleurs et caimanderies, vous font mine de roupieuse et misérable harperesse d'Irlande, à l'entrée du Pertuis Saint-Patrice... » Et la repoussai derechef.

« Agardez, cria Thénot, cettui-ci qui s'en revient d'occire un roussin sauvaige ! Sa femme a déjà répudiée et relenquie : Dieu nous gard, faisant qu'il nous lairre quartier, tant est saoulé de charnage et orgueilleux contempnement ! »

Tel outrageux impropère souffla si très grand felleté en mon fors, comme de jamais n'en avais connu, à peu qu'aigrement ne frappeasse le ribaud : mais en fus retiré par une crainte non moins vive, tout accouardi à la vue de celui Thénot qui ores ne portait visaige d'homme dessus le col, ainçois la hure d'un loup à babeines troussées, et tous autres pareillement, qui d'un lynce, qui d'un lyépard, d'une chouë, d'un ours, d'un vulpin, d'une loucervere, d'un tigre, d'un sangler, d'une lice, ou d'un mâtin, chacun selon sa férocité ou particulière inclination. Et comme prenais siège sur une chouque pour interroger mes esprits et me remettre en raison, si partirent ensément et d'un tacite accord, abandonnant à mépris et dédain cil qu'ils tenaient pour hors de sens. Corinne les suivait, qui détournait d'un temps à l'autre la seule chère humaine qui fut entre eux tous, encore qu'elle changeât à chacune fois, si que ne put finalement se confronter à mon souvenir. Et disparurent, les aucuns pinçant le luth et la guiterne, ou toquant le tabourinet ; les autres faisant bondir cors et trompes, pour baudement s'annoncer au loin.

J'oyais, les yeux clos, décroître ce merveilleux hourvari, méditant ce qui me semblait révélation des hommes, lesquels soulais naguère considérer d'un œil abusé ; ains ne me trouvais-je si dessemblable et non pareil en mon cœur que ne leur peusse tenir tête et disputer ma part au soleil. Je saillis donc sus pieds, dans le parti de rejoindre mes compagnons (à tout le moins de les suivre), et pris ma course, résolu d'échapper à plus grandes ténèbres, tant la nuit, adombrant toutes choses, devenait soudainement époisse. Cuidant du temps gagner, je pris une sente sous le couvert, du côté que

m'arrivait par intervalles la gaie résonance des cors ; mais, en après, je l'entendis à l'opposite, et me laissai derechef guider par l'oreille. Je connus bientôt que le vent se jouait de moi, portant ce bruit de part et d'autre, bruit qui ne fut plus qu'un ris étouffé sous la ramée, si comme de luitons s'amusans me dresser embûches. Alors, bronchant encontre des racines, tout graffigné de bril et de ronces poignantes, j'allais vers des clairtés où croyais être quelque lieu défriché, et si connoissais-je encore la fallace et barat dudit vent, qui laissait espace à la lumière du ciel, et les branches refermait devant que je fusse arrivé. Assemblant mes mains jouxte ma bouche, je criai à toute force de voix, semblable un varlet à chiens : Ho ! ho ! bo ! bo ! bo ! Taïaut, taïaut !... et demeurai un long temps angoisseux, prêtant une oreille ententive. Mais Echo même ne répondit mie. Et m'advisant que cil qui m'entendrait n'aurait cure d'aide et secours, cuidant en l'air la Mesgnie Hennequin o sa meute infernale, je me représentai pareille image, et sentis l'eau me dévaler au long de l'échiné. Et la brise emmi les feuilles, et le sang de mes temples, et maints mystérieux murmures de la forêt répétaient d'un même accent, qu'il me semblait déjà connaître : Ainsi meurt à Lumière et Félicité... Ainsi meurt à Lumière et Félicité !...

Tout érenné, je reprenais ma marche fuitive, pareil au lâche soudoyer qui desserre sa bataille endormie, souhaitant haches et coutelasses à ces arbres que tant avais amés, et chacune essence reconnaissant, ores au toucher, ores au flairer, en l'odeur même de la forêt, qu'accomparais à celle des caveaux et cémétaires. Et puis, tantôt assailli me trouvais d'ailes de chevèches ou autres bêtes volantes, et tantôt sentais couler en mes jambes celles des repaires, terriers ou raboulières, drillantes, chiffantes, soufflantes et grunnissantes. Ou bien encore, semée de follets, moisserons et vieil bois noctiluques, la terre sonnait cave et viduité : je m'arrêtais, crainte d'éveiller Merlin le Démoniacle, ou quelque vieil Druide gisant sous la lame. Ains n'oyais-je mais rien que le battement de mon cœur, lequel me feignait la solitude plus grande, et si me pensais-je le derrain qui fût vivant au monde !

A chef de pièce, j'entrevis une clairté transluire, qui d'en haut se reflétait contrebas, et connus au bruit des eaux qu'étaient la fontaine et l'essart de

mes amours, sans qu'il me vînt de les ainsi nommer. Avironné desdits follets paraissans souvenirs abandonnés et quérans la mémoire de leur maître, je marchai encontre celle fontaine, en dessein de m'y refreschir, devant qu'y prendre haleine et repos. Illec, tâchai baigner mon front et ma soif ardente étancher, recueilli à savourer telle satisfaction, mais l'onde, défuyante à toutes fois d'entre mes jointes mains (combien que les serrasse à force), n'y laissait que bourbe et fondrilles très ordes et très amères. Adonc, penché dessus la nappe, je m'essayais boire à lèvres glouttes, sans que peusse jamais mon désir satisfaire, ressemblant le martyr Tantalus, et tout gâté de limon si comme un vautre. Néanmoins, je n'aurais su la place quitter (non plus que les hommes ne se déprennent impatiemment d'un bonheur qui ne se laisse atteindre), si les mille et cent petites voix des eaux, les unes raillardes, les autres pleurantes et chagrines, n'eussent entonné celui chœur itératif : Ainsi meurt à Lumière et Félicité... Ainsi meurt à Lumière et Félicité !...

Sentant que tout en celle forêt déceptive tournait à mon grief dommage (encore que n'en connusse les raisons, et plus enclin les imputer aux phantasmes de la fièvre), je n'eus cesse que d'en issir par la voie qu'avaient élue mes compagnons, et de laquelle n'aurais deu m'écarter. Les lieux ne m'étant plus ignorés, je m'y rendis du mieux qu'il me fut possible, d'autant que ladite voie passait là près, et que me trouvais derechef guidé par la lumière du ciel, blanchissante entre les fûts. A peu le pied l'eût-il touchée, qu'affolé de franchise et aspirant bouche baée la fraîcheur et humidité nocturne, je me pris à courir dessus la mousse pareil au faon délivre et desserré. Acertainé de mon chemin et bonne direction, je tenais les yeux levés vers le Chariot qui tréluisait foiblement, et voyais avec liesse et soulas s'accroître les cimes qui cuidais être à l'orée. Mais je n'avais outré un jet d'arbalète qu'achoppai encontre une chose qui me fit adenter le chef en terre à grand choc et douleur, si que demeurai un long temps étendu et ne repris sentement que pour l'estimer devoir perdre à toujours. J'eus de forces assez, néanmoins, pour traire à moi le sujet de mon malencontre, en quoi reconnus la Lyre qu'avais déjà si méchamment deffoulée, et par quoi connus la méprise qui m'avait fait prendre la voie contremont.

« O Amycus, soupirai-je lors, me ramentant le mien méfait, et découvrant d'icelui les funestes conséquences, ô Amycus, faut-il que je vienne mourir près de toi qu'ai meurdri et diffamé ! Qu'ai-je voulu mon destin contraindre, si que n'ayant de rien joui ne proufité à l'appât de quoi je sacrifiai ta vie et ma bienheureté, je me retrouve tenant un luth à mes darreniers moments ; mais quoi ! un luth tout dérompu, où ne puis même ma repentance et mon malheur exhaler ! »

Tant d'enchantements et sortilèges en celle journée me firent imaginer qu'Amycus allait soi manifester par aucun signe ou entremise. Ce fut vainement qu'attendis, et la main d'Amycus, que cherchais à tâtons dans l'herbe, était froide comme la rousée. Et, retombant accravanté, éprins de transes mortelles, j'entendis confusément les premiers ménétriers ailés saluans la poignante Aurore, et si me sembla qu'ils chantaient avec force, en buccines, clairins et claronceaux de victoire : « Ainsi meurt à Lumière et Félicité cil qui tue la Poésie !... »

Je m'éveillai, le front dessus l'*Hypnerotomachia* du Divin Francesco, où m'étais laissé faillir en mon sommeil, et regardai entour de moi d'un œil effrayé, me tenant d'une main l'autre, toute glaceuse et engourdie. Mais rien qui rappelât la ténébreuse Forêt : précédé des galloises calandres, Phœbus aux crins épars gravissait au Zénith ; la pâle Lune reculée fondait pareille à la terreur d'un songe ; le fleuve épanchait au loin son cours tranquille, et semblaient chalands et fustes être traînés des Naïades aux cheveux azurés ; Echo resonnait le cri des bateliers, et volaient les grues, flambants, hérons et malarts aux tant belles couleurs. Le mûnier gringotait sur son âne, le fèvre à ses étaux, la meschine à sa quenouille, chacun, de brief, à son labeur, et mille oisillons jergonnaient en leur latin, n'ayant faire en ce monde que Nature remercier, pour ce qu'il est métier que petites et grandes bêtes complissent de bon gré leurs charges et obligations.

Telle unanime allégresse, combien que la goutâsse à son inestimable cherté, et d'autant que la confrontais à mon rêve, ne pouvait, encependant, d'icelui me détacher. J'en avais de primesaut l'Allégorie dévoilée ; ains,

revenant à quoi n'avais marqué que petit entendement, je le trouvis si riche et alimenteux de sens anagogique que redoute encore ne l'avoir tout amassé, et qu'ainsi, ressemblant la manne des Hébreux, tôt il ne s'en gâte ou évapore quelque portion proufitable. Adonc, mon Féret, te convient me dire si bien ai-je entendu (encore que tout ne décèle) non seulement que celle Forêt le siècle figure et signifie, à tout ses faux-semblants, faux-cuiders, décevantes délices, folles plaisances, et autres amorces, mais aussi que dégoûts et natureuses défaillances à la parfin nous en retirent, et que lors se rencontrent aucuns homme pour en appeler ès Muses et renouer si doux commerce, en dessein de soi revigorer et guarir, à tout le moins ses peines alléger, celles-ci récitant au monde. N'est-ce là vaine et trop tarde entreprise ? à cause que mauvais entretinement fait que toutes choses, tant humaines qu'usagières, répugnent au service, devenues mousses ou enrouillées, et que, d'ailleurs, Poésie requiert naïf couraige et perdurable affection, si comme Honneur, lequel nous défruit étant poilu, sans jamais plus repérier. Et terminent leurs jours, ceux-là que je dis, s'essayant échauffer leur veine au cadavre Amycus et tirer résonance d'un luth qui ne se peut mais émouvoir, et n'ayant de remain que les très aigres records d'une vie stérile et bestournée !

Quand est de moi, je mercie Phantase, bienamé des Camènes, m'avoir celui Songe fait sourdre d'un livre où sont lesdites Muses révérees d'un nouvel Amphion, car, regardant en moi-même, j'ai veu qu'y avait place, hélas ! pour quelques feintes raisons de sacrifier Amycus, tant le plus assujetti de son bon gré au service des Dieux, ressent aucunes fois oppression du Ciel. Ains, mon Féret, je comble, orendroit, ce vuide de mon cœur des fruits d'icelle méditation, afin que là ne s'amasse un arsenac de déconfortants brocards, desquels on use par jactance, et le plus souvent sans autre dessein, mais dont suffit un seul à nâvrer la bellesse et plaisir de notre vie. Outre plus, n'es-tu frappé de telle parité entre celui castoient que fus censé mérir en mon Songe, et cil que receut Herculès, ayant Nessus trucidé ? Et n'est mystagogue pour ne rapprocher le fils Alcmène du

Soleil, lequel nous luit souventefois trop à cru, telle l'offensante Réalité. Il se voit finalement obombrer à son déclin de ces nuées erratiques qu'il sajetait de ses dards, tant noblement chevauchantes au coupeau des collines, et que nos pères vieux ont figurées par les Centaures. Adieu.

L'HOMME A L'ÉPÉE

COMME des je m'ennuyais fort à Paris, l'été dernier, je pris le parti d'abandonner des travaux maussades pour aller tenir compagnie à mon vieil ami L..., en son manoir du fond de la Manche. Huit mortelles heures de chemin de fer, plusieurs changements de lignes, et je descendis enfin à l'une de ces petites gares si semblables à des hôtelleries de chef-lieu de canton que l'on s'attend à lire sur leurs façades : *Ici, on loge à pied et à cheval*. Je montai aussitôt dans un char à bancs conduit par un voiturier mi-paysan, mi-marin ; bref, après un assez long trajet par des routes mélancoliques, j'arrivai aux barrières d'un ancien logis, lequel, bien qu'orné d'une « chasse » et entouré de luzernes, me rappela la maison de M. de Buffon.

Les poignées de main, les questions, les compliments échangés et l'inévitable tour du propriétaire accompli, mon hôte et moi nous mîmes à table. Mon ami retrouva, au cours du dîner, cette conversation pleine de traits, nourrie de lectures et d'expérience, qui fait de lui un anecdotier chaleureux. Puis, ce feu tombant vers la fin du repas, je me mis à rêvasser, un cigare aux doigts, devant le style *coco* d'un de ces ameubements où la Restauration a perpétué son air bonasse. Il y avait là un baromètre d'acajou, des fauteuils importants, une glace couronnée d'un ruban follet, et, sur la cheminée, à côté de deux conques tropicales couleur de flamants roses, des flambeaux de bronze parfaitement ridicules.

– Eh bien, mon garçon, dit soudain mon ami L..., à quoi pensez-vous ? A la mort de Louis XVIII ?... Laissez ces objets : je les crois incapables d'alimenter votre contemplation poétique... Ah ! si mes stupides prédécesseurs n'avaient dispersé l'adorable mobilier qu'il devait y avoir ici,

je ne dis pas... quoique, au fait, il ne vous apprendrait rien de ce qui s'est passé...

Allons, reprit L..., je vois à votre air que vous voulez me soustraire une histoire. Si je ne parlais pas, vous m'en prierez : la voici... Je prendrai seulement la précaution oratoire de vous dire que je l'ai rencontrée dans un ancien chroniqueur de la région, un de ces scribes obscurs qu'au fond des bibliothèques les savants déterrent avec plus de profit qu'on ne croit. En outre, l'anecdote est suffisamment connue dans le pays pour que mon jardinier me l'ait répétée, entée d'extraordinaires exagérations : la bouche du conteur déforme, comme celle du poète. Vous voilà donc averti, mon cher, au cas où vous songeriez que parfois j'invente à mon tour... Ah ! que je voudrais vous narrer cela en patois, cette langue rapide et tragique ! Mais vous ne l'entendez guère...

Resté seul à la mort de son père, survenue en 1745, le comte de la Chesnaye sentit l'isolement lui peser. Timide et taciturne, il ne possédait ni l'énergie, ni l'attention nécessaires à la gérance de ses biens et de sa maison. Des cousins de Saint-Lô, qu'il voyait une fois par an, aux beaux jours, s'offrirent à faire valoir son nom, ses biens et ses trente ans auprès de la Supérieure d'un couvent de l'Assomption, qu'une amie en s'éteignant avait chargée de sa fille, Mlle de Chanteloup. Sur les remontrances de l'abbesse, la jeune personne, assez belle, mais de fortune presque nulle, refoula ses ambitions romanesques, et accepta le parti qu'on lui représentait comme inespéré. Quand elle vit de loin la gentilhommière, avec sa campagne sylvestre et ses paysans hébétés, qui, le bonnet à la main, la regardaient passer, elle eut l'impression que son malheur était irréparable, et elle fondit en larmes dans le carrosse.

– Je vous aimerai bien, fit La Chesnaye.

Il l'aima, en effet, et passionnément, mais en balourd que les quelques servantes troussées dans les moissons n'avaient pas préparé au cœur de cette fille bien née, qui lisait au couvent des romans en cachette, et s'était, au parloir, laissée courtoiser par les frères de ses compagnes. Elle détesta bientôt cet homme qui n'avait su lui inspirer de sentiment, qu'elle devinait sournois et vindicatif, et dont la faiblesse seule enchaînait la sourde

irritabilité. Bien qu'elle mît tous ses efforts à lui montrer bonne mine, il comprit qu'elle s'en nuyait. Elle eut alors des meubles à son goût, qu'il fit venir de Paris, avec des robes, des bijoux, des livres et mille colifichets. Il songea même à fréquenter les châtelains voisins ; et lorsqu'il sut sa femme grosse, il pensa que plus tard les soins maternels lui occuperaient l'esprit. Il se crut, du coup, un grand finassier.

Ce fut après ce brusque changement de ses habitudes, que La Chesnaye se lia avec le chevalier de Belleval, jeune homme bien fait et spirituel, qui servait en qualité de cornette dans un régiment de dragons, et jouissait dans ses terres, à la suite de la campagne de Flandre, d'un congé de convalescence illimité. L'officier, trouvant des promesses aux airs languissants de la belle provinciale, lui fit habilement une cour indirecte. Il s'ingénia à paraître différent du mari, qui ne savait que parler de chiens, de chevaux, de rendements ou de culture. Il ne parut plus qu'ajusté avec le dernier soin ; sa conversation, pleine d'allusions à la fable, enchanta la pauvre comtesse ; il touchait du luth à merveille, tournait agréablement le vers, laissait deviner des intrigues galantes qui lui faisaient honneur ; et, quand il raconta la reddition de Berg-Op-Zoom en découvrant avec fatuité une poitrine d'Adonis qu'un mousquet avait entamée, Mme de La Chesnaye sentit bien que son faible cœur capitulerait au premier assaut.

Je vous passerai la fatale déclaration, ainsi que l'histoire de leurs premières amours.

La Chesnaye, comprenant qu'on ne pût voir sa femme sans l'aimer, ne songea pas encore à éloigner cet honnête homme ; mais lorsque trop tard il surprit de ses yeux biaux leur manège, il signifia au compère d'espacer ses visites. Cette fermeté lui coûta quelque effort : il eût bien voulu accorder son honneur avec son irrésolution.

M. de Belleval ne vint plus qu'en cachette. Il écrivit, en outre, de ces billets brûlants auxquels oblige la passion, et où l'on marque ce qu'à chaque rencontre l'on croit avoir oublié de dire. Le mari le gênant, il persuada à sa maîtresse qu'un accident de chasse ne paraîtrait au monde que fort naturel... Cet être lui semblait si effacé qu'il ne lui en coûterait pas davantage que de souffler sur une vapeur.

Cependant la valetaille, qui ne pouvait pardonner à Madame son luxe, sa hauteur, son inconduite et son étrangeté au pays, la valetaille, gagnée à la cause du maître dont elle avait servi le père, détournait les lettres de leur destination. La Chesnaye en enlevait adroitement la cire et en prenait le premier connaissance. Se savoir ainsi joué, et sentir sa vie en péril, méritait bien qu'il sortît de son apathie : il décida de frapper un grand coup. A cet effet, prétextant un voyage, il laissa aux amants la place libre. Sa femme le regarda s'éloigner au petit trot avec toute la livrée mâle. A le voir enfoncer du poing son chapeau, elle pensa qu'une brise violente se levait sur la route...

Prévenu par un enfant qui tenait ses sabots à la main pour mieux courir, Belleval arriva vers le milieu de l'après-midi sur une monture ruisselante. Ni le bruit du clavecin, ni celui de sa belle voix, qu'elle déployait alors avec toute l'ampleur de la passion, n'empêchèrent Mme de La Chesnaye de percevoir le piétinement et le souffle de la bête, qui « saluait » dans un crissement de cuir et des tintements de gourmette. Elle plaisanta ce cavalier singulier, qui avait couru quatre milles, un luth sur le dos et des bouquets dans ses fontes. Il lui parut si beau, si bouillant de jeunesse, et, bien qu'elle n'eût rien à redouter pour lui, si audacieux ! Quoi ! il daignait s'énamourer d'une petite comtesse de campagne ? Elle vivrait avec lui ? Elle appartiendrait à cette société brillante qu'elle ne connaissait que par les romans libertins ? Elle franchirait donc cet horizon sévère de futaies et de labours ? Ah ! comme il était aisé que La Chesnaye mourût à la chasse !... Mais l'image de son mari ramené sur une civière lui fit interrompre sa rêverie. Elle laissa aller sa tête sur l'épaule de Belleval en s'abandonnant à ses caresses.

Lorsqu'ils eurent satisfait aux premiers jeux de l'amour, ils décidèrent d'entretenir jusqu'au soir leur désir, puisque la nuit tout entière s'offrait à eux. Ce ne fut que causeries, badinages, chansons. Ils s'assirent, enfin, pour un goûter, à une table fleurie chargée d'argenterie et de cristaux. Belleval contemplait avec amour cette femme embellie par trois mois de grossesse :

non, jamais ses yeux n'avaient tant eu d'éclat ! Il admirait encore ces épaules et ce cou, si hardiment développés, qui faisaient ressembler sa maîtresse aux Patriciennes du Titien.

– Cher objet ! soupirait-il, ah ! cher objet !...

Feignant de ne rien voir, la servante allait et venait Mme de La Chesnaye porta une cerise à sa bouche, l'y retint, et sourit à son amant qui se leva pour la cueillir des lèvres. Comme il se penchait, la rieuse, subitement attentive, lui étreignit le poignet :

– Chut !...

– C'est la servante qui remonte le perron, fit Belleval.

Bien qu'on le repoussât, il happa le fruit qui pendait d'entre les dents serrées. A ce moment, ils entendirent un grand vacarme de bottes, la porte s'ouvrit, et La Chesnaye, suivi de ses gens, parut l'épée à la main. Sa femme poussa un cri bref et défaillit en arrière. Le galant, qui était brave, bondit vers l'espagnolette où pendait son arme sous son chapeau, mais deux goujats de ferme lui saisirent les bras et le maîtrisèrent. Un troisième, sorte d'hercule roux, l'agrippa aux épaules et le maintint contre son genou plié. Cette brute haletante, qui puait l'étable, la sueur et le cidre, imposait la violence à La Chesnaye redevenu hésitant :

– Je l'tenons, je l'tenons ! Foutez-i-en, not' maître, mais foutez-i-en donc !...

Alors le mari marcha sur Belleval et lui perça la poitrine, là où le biscaïen de Berg-Op-Zoom avait laissé un stigmat rose. Le malheureux poussa un mugissement si terrible que les trois valets le lâchèrent et que La Chesnaye recula jusqu'à la porte. Puis, Belleval fit un pas en avant la bouche ouverte, les yeux arrêtés sur son meurtrier ; enfin, après deux tours sur lui-même, il s'abattit, les bras en croix, la face contre terre.

Mme de La Chesnaye ne revint à elle que pour voir son époux hagard qui la fixait sans mot dire, la pointe de l'épée fichée au parquet, au centre d'une petite tache brune qui s'élargissait comme de l'huile. Elle le conjura de l'épargner, lui embrassant étroitement les genoux. Peu à peu, elle sentit la volonté de son mari fléchir, et devina que sa faiblesse était plus grande

encore que sa lâcheté. Ce fut ce moment d'indécision qu'elle choisit pour sa défense suprême.

– Ah ! Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez tant aimée !... Laissez-moi la vie, que je vous lègue au moins le gage de notre amour !

L'incertain La Chesnaye, subjugué par la beauté émouvante des larmes et cet accent maternel, l'assura qu'il ne lui ferait aucun mal, et lui offrit de la conduire à sa chambre.

Il fallut enjamber le cadavre que les valets avaient traîné jusqu'à la porte. Mme de La Chesnaye, qui fermait les yeux, s'évanouit à nouveau sitôt qu'elle l'eût franchi : les éperons de son amant l'avaient retenue par sa robe.

Quand les parents du mort virent les lettres, ils ne voulurent pas exercer de poursuites, non que l'acte du mari leur parût légitime, mais ils craignirent que le projet criminel de Belleval ne couvrît leur maison d'infamie. Courbés sous la peur du *qu'en-dira-t-on*, ces gens se résignèrent à rentrer chez eux. Là, ils inventèrent, timidement d'abord, quelque affaire d'honneur.

Le bruit s'en répandit dans la société de Valognes, et ce nouveau lustre au renom de leur famille leur fit bientôt redresser la tête.

Mme de La Chesnaye tomba dans une sorte de stupeur. Elle passa son temps dans sa chambre, où ses repas lui étaient servis. Elle ne ressentait, ni n'entendait plus rien. Assise sur une chaise, le dos de ses mains contre ses genoux et les paumes ouvertes, elle regardait, indifférente, par les vitres verdâtres, les saisons champêtres naître et mourir, et le vol des éperviers rouer dans leurs ciels. Elle se levait pour vaincre l'engourdissement, et s'arrêtait invariablement devant le mur, dans le plâtre duquel elle creusait de petits trous avec ses ongles négligés. Bref, il semblait que son esprit fût demeuré « évanoui » depuis la scène tragique, et qu'elle n'eût recouvré que ses sens. De temps à autre, pourtant, une image remontait à sa mémoire : *celle d'un homme, l'épée à la main, dans l'encadrement d'une porte...* Son mari passait des heures à ses pieds, lui baisait les mains en pleurant, et la suppliait de tourner au moins ses yeux vers lui, mais elle restait impassible. Il eut même l'extraordinaire faiblesse d'implorer son pardon : elle fut de

glace. Enfin, elle accoucha d'une fille et mourut sans un mot, le nez dans la ruelle.

Le veuf congédia tout son monde. Il ne voulut prendre avec lui qu'une espèce de factotum de campagne et une nourrice. Ces deux fripons s'entendirent à merveille pour n'en faire qu'à leur tête et rudoyer notre homme au besoin. On vit bientôt ce spectacle, odieux et ridicule, de la nourrice, parée des vêtements de l'épouse défunte, jouer de l'éventail devant les faneurs ou les gens de corvée.

Chétive, nerveuse et chagrine, Mlle Louise de La Chesnaye atteignit péniblement sa douzième année. Son visage, un peu vague, évoquait une sanguine inachevée, où l'on aurait voulu reproduire de mémoire la beauté de la morte, et qu'un distrait eût brouillée d'un revers de manche. Elle croissait dans le silence du parc et la musique des fontaines, plus douce, dit un poète, que la voix des nourrices. Une sorte de terreur bizarre l'éloignant du salon, et surtout de son père qu'elle n'avait jamais consenti de regarder, elle passait la plupart des journées dans sa solitude rustique. Quand les heures des repas les mettaient en présence, il la contemplait longuement à la dérobée, et songeait que peut-être le temps, tel un peintre patient qui amende son ouvrage, accuserait la ressemblance. Que n'eût-il pas donné pour qu'elle lui sourît ! Mais ce regard qui s'obstinait sur elle la faisait fuir. Il fallait que son père partît pour qu'elle revînt.

Un jour que, par extraordinaire, elle goûtait au salon en compagnie de la servante, les pas de La Chesnaye, que l'on croyait absent, retentirent sur les carreaux du vestibule. Mlle Louise verdit soudain, et, quand la porte s'ouvrit, se pâma sur sa chaise. Puis, comme la paysanne alarmée lui frappait dans les mains en s'inquiétant de son malaise :

– Sauvez-moi, cria-t-elle, en désignant son père, alors debout dans l'encadrement de la porte, sauvez-moi ! Sauvez-moi ! *Voilà un homme avec une épée*, qui me veut tuer !

On eut beau lui montrer que son père n'avait point d'épée, elle s'entêta dans sa frayeur et fut saisie de convulsions.

– Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! voilà un homme avec une épée !...

La Chesnaye, chancelant, et plus pâle que sa fille, s'appuyait contre une table...

– All'ous-en, maôdit ! fit la nourrice, avec cette brusquerie qu'ont les gens de la terre pour ceux qu'ils savent faibles, fussent-ils leurs maîtres. All'ous-en, vous li faites pou !...

– Vous li faites pou ! reprenait à mi-voix le valet, en le tirant gauchement par ses basques. Vous li faites pou, qu'nô vous dit !...

Il fallut coucher l'enfant, qui, prise de délire, ressassait sa phrase invariable. Dès lors, cette vision de Mlle Louise se renouvela tous les après-midi. On ne pouvait ouvrir une porte ni vaquer aux soins ménagers qu'elle ne criât :

– Un homme avec une épée, qui me veut tuer !... Un homme avec une épée !...

La Chesnaye n'osait plus paraître. S'il ne rôdait pas à pied de laine par la maison, il se glissait dans le parc, et marchant sur la pointe du pied pour éviter le bruit des graviers il se haussait jusqu'à la baie du salon, d'où sa fille, trop débile, ne sortait plus. De là il épiait comme un voleur : il voulait *la voir*. Il sentit la folie l'envahir tout entier lorsqu'il constata que ce visage enfantin ressemblait identiquement à *l'autre*, à celui de Belleval blêmi et tiré par la terreur. Ce fut lui qui, à son tour, bégaya dans les allées écartées, où il errait les mains derrière le dos et poussant du pied une petite pierre : « Avec une épée, avec une épée !... » Quelquefois, adaptant un air guilleret à ces paroles, il les fredonnait stupidement.

Au bout de quelques semaines, Mlle Louise mourut dans un transport.

La Chesnaye, devenu de plus en plus sombre, renvoya la bonne femme pour ne garder que le valet. Il finit par boire avec ce butor. Ivres, ils se battaient. Le gentilhomme roulait sous le manant, qui le serrait à la gorge et le frappait du poing :

– Tiens, jean-foutre !... J'n'ons point d'épée, mais, morbieu ! j'te tuerons quant'même !

– Quartier, Belleval ! hurlait La Chesnaye, fais-moi quartier !...

Quand vint l'été, la chaleur amena l'insomnie, et l'insomnie le remords avec ses fantômes. Alors, le dément se levait, et, jusqu'à l'aube, sonnait de la trompe pour s'étourdir, pendant que le rustre fouaillait les chiens. Cela dura bien deux ans.

La famille avertie, prit le parti de faire enfermer ce misérable qui laissait son bien en jachère et le pouvait détruire par fantaisie. Ils vinrent de Saint-Lô, traînés par des chevaux de labour, dans un carosse contemporain du roi Henri. Ce ne fut qu'en promettant au fou qu'il allait retrouver sa femme qu'on parvint à l'emmener. On menaça le valet de la corde s'il parlait, et de lui couper les oreilles s'il ne quittait pas le pays ; le fesse-pinte ramassa la maigre bourse qu'on lui jetait avec emphase, promit ce que l'on voulut, et raconta tout en compagnie d'ivrognes.

Quant à La Chesnaye, on ne le revit plus.

Le peuple des campagnes ajoute que l'enfant *revient*. Elle volette sous les bouleaux, parcée à la mode du temps passé, une couronne de roses sur les cheveux, et elle chante une ronde de vieille France, que les petites filles d'alentour bannissent de leurs jeux :

*Dans mon beau château,
Ma tant' tire lire lire...*

C'est tout, fit mon hôte. »

A ce moment, la servante entra pour ranger des assiettes dans un de ces touchants buffets à étagère, tels qu'en peignit amoureusement Cézanne. La belle fille, que je soupçonnais d'être la servante-maîtresse, tourna vers mon ami ses yeux familiers, et me désignant du doigt dans un éclat de rire :

– *Vous li faites pou itou !...*

CINÉMA

Dix minutes plus tôt, et nous avions une loge ! soupira ma mère. Enfin, ma bonne Victoire, à la guerre comme à la guerre !...

– La guerre du Maroc, parbleu ! fit mon père. Car vous ne savez pas, Victorine, que vous allez voir la campagne du Maroc ? C'est au programme, tenez : *Sans précédent !! Films des plus récents engagements..., provenant du théâtre même des opérations..., par faveur extraordinaire du Ministre de la Guerre..., Envoyé spécial, etc...* Hein ? comme ça, vous connaîtrez le pays où sert votre fils. Ça vous tiendra lieu de cartes postales.

– Hélas oui ! repartit Victorine, avec ce ton élevé des provinciaux. J'aurais-t-eu ben du plaisi à n'navai !... En bout de compte, comme c'est qu'on dit : Pas d'nouvelles, bonnes nouvelles. C'est-y pas vrai ?

Et réveillant ses mains inertes, qui pesaient au creux de sa robe comme deux oiseaux plumés, elle lissa ses genoux, en manière de contenance. Le son aigu de sa voix lui restait dans l'oreille ; elle résolut de se contraindre à parler plus bas.

– Ça, c'est des pétrousquins ! dit, devant nous, une sorte de contremaître à foulard rouge. On va rigoler... Vise-moi ça, Ernest !

Brave Victorine ! elle était cause que, ce dimanche soir, nous nous trouvions assis, mes parents et moi, en compagnie de gens du peuple, dans un cinéma du Boulevard Clichy ! Nous l'avions amenée de force, des environs de Coutances à Paris, pour lui faire consulter à nos frais un spécialiste. Dame ! Elle nous servait depuis vingt ans ; et, avant qu'elle

repartît, opérée, à moitié guérie, ma mère avait voulu lui donner ce plaisir banal pour tout autre, mais nouveau, miraculeux pour elle.

Assise entre sa maîtresse et moi, confite en reconnaissance et satisfaction, Victorine écoutait l'orchestre préluder au spectacle par des bamboulas et des patrouilles turques. Bien qu'elle en eût grande envie, elle n'osait satisfaire sa curiosité en regardant autour d'elle. A se tenir humblement immobile, elle pensait sans doute n'attirer point les regards de tous ces gens narquois et si différents d'elle. Le Foulard rouge l'inquiétait surtout, qui se retournait de temps à autre, avec cet air à la fois ahuri et gouailleur des loustics parisiens. Dans une loge à côté, deux filles emplumées, solennelles et glaciales, lui en imposaient, telles des sous-préfètes.

– Comme c'est long ! soupirait ma mère. Qu'attendent-ils maintenant que la salle est pleine ? Nous nous coucherons encore à minuit.

Quant à moi, les souvenirs d'enfance, revigorés à l'odeur de pomme sure et de suint de mouton qu'exhalait vertueusement le corsage de ma voisine, m'e ravissaient à ce lieu pour me rejeter à dix ans en arrière. Je revoyais Victorine nous conduire au *Salut*, son fils et moi. Elle avait à l'église le même corsage noir agrémenté de nœuds vert-perruche, et, sur ses cheveux lissés d'une affreuse pommade à la moëlle de bœuf, la même petite capote à giroflées, d'un effet si comique. Et puis, je me regardais grandir aux côtés de Jean-Marie, son fils, mon unique camarade de jeux... Elle mettait une touchante insistance à lui envoyer des pots de raisiné et des flacons de cassis qui ne parvenaient pas.

Victorine, probablement abîmée dans les mêmes rêveries, se pencha vers mon oreille : « Aveuc toutes ces leumières, c'te musique, et tout c' monde ici, c'est quasiment comme à l'église, chez nous, ès jours d'enterrement. C'est-y pas vrai ? »

– Ah, mince ! fit au Foulard rouge l'Ernest de tout à l'heure. Ah, mince ! fais taire c'te musique !... c'est pas l'cafconce, ici, quoi ? Quand c'est qu'ça va commencer, c'truc-là ? Y es-tu, toi ?... Allez, une, deusse : *Re-Re-refais-le-moi-le...* Et en manière de protestation, ils entonnèrent la chanson canaille. La moitié de la salle en fit autant ; l'autre frappait du pied en

cadence. Les deux filles de la loge se départirent un peu de leur froideur – on ne bronche pas sous les armes – pour murmurer le refrain, du coin de leurs lèvres peintes ; leurs plumes oscillaient en mesure. Ma mère souriait, contrainte ; mon père se croyait obligé de taper doucement le plancher du bout de sa canne. L'orchestre, bon politique, avait pris le parti de soutenir les voix ; mais, quand l'écran s'illumina, que le silence fut rétabli, il attaqua le *Père Bugeaud*. Un transparent annonça je ne sais quel défilé, où l'on remarquait, au premier plan, à côté d'une touffe d'agaves qui semblait un bouquet de morues sèches, le général Lyautey conversant avec son état-major.

Autour de nous s'élevaient des voix raillardes.

– Tout à l'heure, ça va barder ! Heureusement qu'ça n'f'ra pas d'foin, sans quoi, t'entendrais les giries des mômes : « Ah ! je meurs ! Ah ! maman !... »

– Re-re-re-fais-le-moi-le !

– Tu parles du culot d'l'opérateur ! Faut être Américain... C'est vrai qu'il doit palper gros : ça guérit des foies blancs...

– Et les troufions n'touchent qu'un sou par jour à s'fair' casser la gueule. Faut-y qui soyent lâches ! Non, mais faut-y !...

– Toi, fainiant, si tu la fermes pas, j'te vas sortir. Et t'en prendras pour tes dix ronds !

Jusqu'ici, Victorine ne démêlait pas bien si elle assistait à la réalité ou à son simulacre : « Sont-i pas vivants ?... I' sont vivants, c'est-y pas vrai ? » Un autre transparent annonça une escarmouche sous les murs de Fez. On voyait, au loin, à l'est d'une plaine de sable bossuée, et semée de cactus pareils à des îlots de récifs, des remparts crénelés, des tours, des coupoles, des minarets, et, comme chu d'un ballot de sucre, un éboulis de petits cubes blancs, qui étaient des maisons. Sur le sable, espacées les unes des autres, se mouvaient des taches foncées. Elles venaient vers nous et grossissaient rapidement. On distingua bientôt un détachement battant en retraite et tiraillant contre un ennemi invisible. Les hommes bondissaient en arrière, se jetaient à plat ventre, se relevaient pour bondir encore. Du sol frappé par les balles perdues s'élevaient de légers flocons de poussière. A l'orchestre, le

tambour imitait avec art, sur le bois de sa caisse, le crépitement de la fusillade. « J'ons pou ! » me soufflait Victorine. Puis, toute la masse fut sur nous. Un officier, ganté comme aux manœuvres, laissant baller à sa hanche une épée inutile portait des jumelles à ses yeux, et faisait rectifier le tir. Ils se rapprochèrent si près, si près de l'objectif, qu'on n'en vit plus qu'une vingtaine que sa capacité pouvait enclore. Tout à coup, Victorine se mit debout, et cria de sa voix de matelot :

– C'est li !

– Assis ! Assis ! hurlait-on derrière.

Mais Victorine, bien que tirée aux jupes par sa maîtresse et morigénée par mon père, se cramponnait au fauteuil.

– C'est li, que j'veus dis ! C'est li !...

– Et ta sœur ? lui jeta au nez le Foulard rouge. Non, des fois, faudrait pas *qu'ça* nous emmielle parc' que *c'est* poivre, hein ?

Victorine se rassit à regret.

– C'est li, c'est Jean-Marie ! continuait-elle tout bas.

De son cou de lézard, sa tête dominait les chapeaux melons. Nous lui fîmes doucement observer qu'elle se trompait, que tous les soldats se ressemblaient, et mon père eut le geste de se lever pour nous inviter à sortir. Il n'y fallut pas songer, tant nos voisins s'opposèrent véhémentement à ce que nous les dérangeassions.

– Jèsùs-Marie, c'est-y Dieu possib' ! reprenait Victorine.

J'entendais battre son cœur sous les vieilles mains qui le contenaient. Je la crus folle, car il était impossible, vraiment, de reconnaître qui que ce fût parmi tous ces hommes couchés, d'ailleurs uniformément pareils. Ils continuaient de tirer avec une précision et des mouvements automatiques. On voyait sauter les douilles vides. Des fusils sortait un trait nacré, court, rapide et net, qui perçait une légère vapeur.

– Ça s'rait plus chouette avec l'ancienne poudre. Au cinéma, faut d'la fumée...

– T'y verrais plus rien, eh, bouffi !

L'officier, resté debout, étendit la main d'un geste circulaire, et nous montra, l'espace d'une seconde, une bouche au trou noir, impérieuse, aux

moustaches ébouriffées. Les hommes se relevèrent et mirent baïonnette au canon. L'un d'eux se retourna : Jean-Marie !

– Oui, c'est li ! oui, c'est li ! Man Dieu, man Dieu ! qui qui va d'veni !

– Ta gueule, vieille louftingue ! grondait le Foulard rouge.

– Man pauv' Monsieur !... Et elle m'avait pris une main qu'elle serrait à faire mal et baisait tour à tour en la mouillant de larmes. J'entendais mon père souffler bruyamment et ma mère étouffer dans son mouchoir.

– Des manœuvres, Victorine, risquai-je. Il n'y a pas de danger, voyons ! Et puis ce ne sont que des images... Mais la sueur m'e coulait dans le dos. Sur la crête d'une vague de sable, apparurent des cavaliers vertigineux. Ils essuyèrent un feu serré et laissèrent des morts sur la dune. Leurs chevaux roulaient sur eux en battant l'air des quatre pieds. Les fantassins opérèrent un mouvement subit et disparurent du carré lumineux. On ne vit plus que quelques baïonnettes agitées de saccades. Cependant, Jean-Marie et deux autres demeurèrent. Lui, je le voyais de profil, ramassé, prêt au bond de l'attaque ou de la défense, prudent, rusé... Ah ! mon Dieu ! Jean-Marie, attention !... Il fonce sur toi !... Enfile-le !... Feu ! feu, donc !...

– Sacrédié ! Hardi-là ! hardi ! vociférait Victorine, blême, droite, sa capote sur la nuque, tirillée de toutes parts et couverte d'injures.

Mon père levait la main sur un braillard...

Un cheval fou se cabrait sous son cavalier blanc et riait de ses dents éclatantes. Contre son encolure, un autre rire éclatait dans une barbe noire. Soudain, du burnous immaculé... baisse-toi, Jean-Marie !... un maigre bras allongea une carabine, et Jean-Marie s'écroula, le nez dans le sable. Nous crûmes entendre la détonation.

– Assassins ! Assassins ! hurlait la vieille femme. Man fi ! Man pétiot ! Man p'tit éfant !...

Toute ma vie, j'aurai dans l'oreille ces trois derniers appels, qui finirent en pépiement d'oiseau. J'attrapai Victorine à bras-le-corps, pour l'entraîner de force, mais je ne saisis qu'un poids vacillant, une marionnette de massacre, que j'enlevai de terre et portai. Une galoche tomba de ses pieds de petite fille. La salle, stupéfaite, se leva pour nous voir sortir. L'une des empanachées de la loge remit d'aplomb la capote de Victorine, en disant :

« Pauv' femme ! » Des larmes coulaient le long de son nez poudré. Peut-être songeait-elle au visage fané de sa *daronne*.

Après, je ne sais plus... Je me souviens d'une pharmacie et d'un taxi dans lequel ma mère sanglotait sur un cadavre ; mon père ne cessait de dire : « Saprìsti ! Ah, saprìsti !... »

Je veillai toute la nuit la vieille servante. Au matin, comme je m'étais un peu assoupi dans un fauteuil, je fus tiré de mon somme par la femme de chambre. Elle apportait une lettre, tout interdite : C'est pour Victorine... La niquedouille ne pouvait comprendre qu'une lettre pût être adressée à une trépassée de la veille. Je vis qu'elle avait été envoyée de Fez à Lingreville et de Lingreville à Paris... C'est ce pauvre Jean-Marie, fis-je, quel retard ! elle l'aurait pu lire.

Je m'étonnai d'en voir s'échapper un mandat, car Jean-Marie en eût plutôt reçu qu'envoyé. Puis, je m'étonnai encore qu'aucun de nous n'eût songé qu'il pût n'être que blessé. Ma foi ?... Mais voici :

Cé mé, Dsiré, de la forge de la Maréchallerie, à Hyenville, que j'ai lavantaje de vous dire que votre garson qui servet même temps que moi a subit un grant malheure. J'ai donque résoud de vous écrire rapport à ça, premié que l'Intandense, qu'est si trop brutal ès familles. I fut tuée raide mort à matin, comme qui dirait qui na quasiment pas souffert. J'ons prit sa montre pour vous la remette propre main quanque je reviendré au pays. Je vous envoie avec la présente un bon de vote écu de Cinque francs qu'était noué dans son mouchoère. A revoir, madame Victorine. Je vous embrasse à cause qu'il éteit vote fi et que vous allé prendre du chagrin. Faut que je vous barre le bouquet de mon papié, rapport à ce deuile, et je signe ben tristement vote : Aupinel (Désiré), Caporale.

LA NUIT DE NOËL

APPRENEZ, garçons, dit la vieille Milia Herpin, la conteuse, que la Béchardière, où vous cherchez des nids de chardonnerets au printemps et des aires en été, est un hameau abandonné depuis plus d'un siècle. C'est au printemps aussi que vous y mènerez les filles, quand le duvet vous sera poussé. Comme l'oiseau médite sa fourche ou sa muraille, peut-être avez-vous déjà choisi vos cachettes. A votre tour, vous serez dénichés, par les petits gars qui publieront vos mystères et vous serez contraints d'épouser les belles, sinon vous auriez affaire aux pères, aux mères, aux frères, et aux vieilles comme moi, qui savent encore manier une trique. Ah ! si vous connaissiez l'histoire de la femme Toupinel et du petit Toupinel, vous n'iriez jamais plus gâcher vos heures d'étude en ce lieu ! Ce serait tant mieux pour le présent et pour l'avenir.

Vous savez donc que les masures de torchis de la Béchardière n'ont plus que les quatre murs, quand ils ne sont pas trois, et que la fougère et l'ortie poussent où dormaient les bonnes gens. Les crapauds, les couleuvres font leurs repaires des fours à pain, où croît aussi le *bois-puant*, que vos maîtres appellent la bourdaine. De place en place, un grand arbre s'élève entre les murs. Il semble faire le guet pour les brigands. Il regarde du côté de la Manche et sur la route si les vieux ne reviennent pas vers leurs foyers, une pioche sur l'épaule et courbés sous leurs sacs de marins. Mais, depuis bientôt cent ans, il murmure aux herbes empoisonnées, aux bêtes sauvages, à la vermine, à tous ces *horzains* repus et acagnardés : « Vivez en paix, vivez en paix, maudits et sacrilèges, je ne vois rien venir !... »

Les pauvres maisons, si l'on peut dire, sont douze, ou plutôt treize, autour d'un puits desséché que vous prenez pour l'issue d'un souterrain du temps des seigneurs. Pourtant, ce fut un vrai puits : ma mère l'a connu avec sa chaîne et son palan de navire. Car, en ce temps-là, il restait encore une chaumière avec son chaume, des carreaux à ses fenêtres, des rideaux à ses carreaux, une porte entre ses chambranles, de la fumée et des ravenelles à son toit. C'était précisément la treizième, si vous prenez par la chasse du château et que vous laissez le gros frêne à votre droite. Là, vivaient la femme Toupinel et le petit Toupinel, qui n'avait pas ses douze mois. Il tétait tantôt sa mère, et tantôt une bique efflanquée, la femme Toupinel ne mangeant pas assez pour le nourrir à sa faim. Toupinel, lui, était sur la mer d'Islande. Il revenait à Pâques pour boire et sacrer, battre et caresser sa moitié, comme les marins en ont coutume.

On n'a jamais su pourquoi ce hameau de la Béchardière envoyait tous ses hommes en Islande, de temps immémorial, ni pourquoi les uns après les autres préféraient s'établir dans l'île de glace, plutôt que de prendre une heureuse retraite en cultivant leur enclos ou en se louant alentour. Que voulez-vous ? les marins ont des idées mystérieuses que leur soufflent la tempête et la mauvaise eau-de-vie. Ainsi, les familles s'épuisèrent, les femmes et les filles entrèrent en service, les meubles passèrent en *vendue*, les maisons se ruinèrent peu à peu, et chacun dans le pays, qui avait quelque chose à bâtir ou réparer, venait arracher ce qui lui convenait. Il fallait être aussi démuné que la femme Toupinel pour vivre en lieu si désert, à côté des choucas, des renards, des putois, des blaireaux et des hulottes qui font « hou-hou ! hou-hou ! » toute la nuit, tandis que les feux follets, gros comme des carottes, sortent les uns après les autres des chaumes effondrés et mènent une ronde diabolique autour de la place où est le puits ! On dira ce qu'on voudra de la Lande de Lessay, mais qui a dû passer par là, après la neuvième heure, se souvient de s'être signé en priant Dieu pour ses parents défunts et les âmes du Purgatoire.

Il y a aussi une telle rosée dans les herbes qui recouvrent tout, un si mauvais air qui monte d'une mare toute noire, où les arbres se penchent sans pouvoir se mirer, que la Béchardière est un lieu mortel.

Le petit Toupinel y gagna une mauvaise toux à la fin de novembre. Sa mère ne valait guère mieux, mais elle n'avait pas sa tendreté. Ils tâchaient à se tenir chaud l'un contre l'autre, devant les tisons si pleins d'humidité que le feu s'épuisait à la faire sortir. Et cette humidité, cette eau de la terre maudite grommelait tout le jour une chanson misérable que la femme Toupinel écoutait en pleurant, comme si elle eût entendu le bruit de sa propre vie. A vrai dire, ce n'était qu'un murmure chétif, l'haleine des gens essouffés qui peinent à recueillir le bois mort et qui ont le poumon crevé. Cela faisait aussi le bruit de la mer, et la femme Toupinel se voyait ramassant le varech sur la grève. Ou bien, elle pensait à Toupinel sur sa doris, à des cinq cents lieues de la Béchardière. Pour tirer les lignes de fond, il plongeait ses bras jusqu'aux coudes dans l'eau grise et glacée. Il ramenait des morues et des caplans. Le soir, il regagnait le brick à force d'aviron, en chantant tristement avec les autres. Elle voyait aussi son navire voguer tout seul sur l'étendue, entre le ciel et l'eau, les basses vergues écorchant l'écume. Et le ciel et cette eau se fondaient en une teinte si pareille que l'horizon ne se distinguait pas. Elle entendait le ressac contre le flanc émergé de la carène, et le vent dans les filins de hune, semblable aux cris des nouveau-nés. Alors, elle prenait sur la cheminée, au-dessous de la canardière à piston, le bateau que Toupinel avait façonné à l'image du sien et qu'il avait forcé dans une bouteille. Elle le faisait admirer au petit Toupinel. Ne pouvant encore comprendre, il ne s'émerveillait que de l'éclat du verre devant le foyer. Quand il riait, il toussait. Quand il toussait, il pleurait. La femme Toupinel lui donnait son maigre sein pour l'apaiser, mais il refusait de le prendre. Elle le faisait sauter tout debout sur ses genoux en lui claquant son pauvre petit ; cul et en chantant un vieil air qui semblait fait pour lui, puisque son nom s'y retrouve tel qu'on le prononce dans notre Avranchin :

- « *Toupinet, veux-tu du lait ?*
- *Non, ma mé, il est trop frais.*
- *Toupinet, veux-tu d'la soupe ?*

- *Non, ma mé, elle est trop douce.*
- *Toupinet, veux-tu du lard ?*
- *Non, ma mé, il est trop tard.*
- *Toupinet, veux-tu des pommes ?*
- *Oui, ma mé, si o sont bonnes ! »*

Cependant, Toupinet criait et toussait de plus belle. Sa mère le couchait dans son berceau et le couvrait de toutes les hardes de la maison. Toupinet s’endormait si rouge qu’on eût dit qu’il dût peler. Sa mère se couchait à son tour, avec ses bas et ses jupons, et elle toussait sous les draps pour ne pas réveiller Toupinet.

Ainsi, ou presque, de chaque jour.

Quand on fut à la Noël, Toupinet n’en pouvait plus. La femme Toupinel avait amassé le plus possible de bruyère et de bois mort et placé le berceau de Toupinet à distance convenable de la flamme. Les rouges-gorges, que le froid rend familiers, frappaient de temps à autre aux carreaux, d’où ils contemplaient le bon feu des hommes. Et la femme Toupinel tressaillait à chaque coup, de même quand la neige et les glaçons glissaient du toit et s’écroulaient devant la porte. Elle aurait souhaité que les autres femmes vinssent la voir quand elles se rendraient à la messe de minuit. Mais qui aurait osé passer par la Béchardière et qui se souciait de la femme Toupinel ? Elles ne songeaient qu’à l’heure où l’on boirait du *phlippe* en mangeant du boudin noir et des châtaignes, et chacune aurait voulu entendre l’*Ité* missa est pour être quitte de ses devoirs. Jésus et Marie étaient moins méprisés dans la crèche de Nazareth. Les bergers les avaient visités. Ils portaient des poulets rôtis à pleins paniers, des œufs, du fromage et du *bon beire*. C’est qu’un Dieu pauvre est encore un Dieu. Les pauvres, eux, ne sont que des pauvres ! Aussi, la femme Toupinel négligea de dire sa prière quand elle entendit les cloches des villages se répondre joyeusement. Elle se leva pour contempler Toupinet qui dormait à poings fermés et plus

rouge que d'habitude. Puis elle remit du bois sur le feu et se recoucha, songeant à Toupinel au péril de la mer. Elle ne put trop longtemps s'efforcer à se le représenter dans une région qu'elle ne connaissait pas. Il lui était plus facile d'aller en imagination à la rencontre des femmes du pays, de les suivre comme une servante, ou plutôt comme une bête affamée. Elle s'endormit sur ce penser et se trouva plongée dans un rêve. Il est des fois, garçons, où l'on voit dans le sommeil ce qui se passe à distance. Quand l'on dit que l'esprit voyage, c'est peut-être qu'il voyage réellement. Mais ce sont des choses qu'il vaut mieux ne pas chercher à pénétrer...

Le cimetière est tout blanc sous la lune de Noël, autour de la vieille église. Les croix chargées de neige ont un aspect plus rigide, pareil à celui des corps dans leur suaire. Le custod vient d'éteindre les cierges. Il n'a laissé que la lampe perpétuelle. Il se rend à la cure pour festoyer avec M. le curé, le vicaire et la servante. On entend décroître le bruit du trousseau de clefs qu'il balance, et, très loin déjà, l'accordéon de Jean-Louis, le petit goujar, qui joue le *Divin Enfant*...

C'est bien maintenant le silence des Morts. Mais voici qu'une croix se soulève doucement. La neige glisse de ses bras et de son sommet. La croix se renverse. Elle se couche tout au long. De la tombe qu'elle recouvrait bondit une forme coquette et légère. Elle porte un petit tricorne avec une queue de rat nouée d'un papillon de ruban. Un mantelet voltige sur ses épaules. Ses jambes de squelette s'agitent hors de leurs culottes à boucles. C'est le violoneux de la Danse des Morts. Il pirouette sur les pointes, d'une tombe à l'autre, en raclant son crinclin d'une saccade impérieuse. Alors, tous les morts du pays qui ne sont pas assis pour l'éternité à la droite du Père, et seulement ceux-là qui expient leurs fautes dans les flammes du Purgatoire sortent de terre en arrondissant bras et jambes. Du moins ils le pensent faire, car ce ne sont, en vérité, que gestes anguleux et précipités. Ils sont de tous les temps, depuis celui de la Première Croisade. Voici les Dames avec des chaperons, des bonnets cornus et bicornus, des robes à traîne, des souliers à la poulaine, des vertugadins, des fraises, des fanchons,

des chapeaux à la bergère et des cheveux poudrés, des cabriolets et des aigrettes. Voici leurs Seigneurs, avec leurs armures, leurs justaucorps, leurs habits de cour, leurs plumets, leurs perruques, leur petite épée, leurs jabots de point d'Alençon, leurs queue-de-pie et leur gibus. Tout cela est bien gâté par les vers et l'humidité du caveau. Il en est qui vont tout nus, c'est-à-dire qu'ils n'ont que les os. L'on voit, au travers de leur charpente, le ciel, la lune et les étoiles, la Grande et la Petite-Ourse. Il y a aussi les pauvres gens. Ce ne sont pas les plus mal vêtus. Mais tout le monde se confond : la grande égalité de la Mort fait que le manant danse avec la Dame, le Seigneur avec la servante. Les « chicanoux » eux-mêmes sont réconciliés. Comme de juste, c'est au contraire de la Vie, sauf que les amoureux qui se retrouvent s'enfoncent en gambillant derrière les sapins et que les gens mariés font leur possible pour ne pas demeurer ensemble. L'Amour est plus fort que la Mort, comme on dit, et rien ne renflamme l'indifférence.

A la fin, chacun manifeste le désir de reconnaître le pays, et tous ces morts prennent route diversement en se donnant rendez-vous avant l'aube. Cependant, n'allez pas croire que les pauvres morts s'amusent et gambadent jusqu'au point du jour. Quand le charme de la musique a cessé, ils tombent dans une profonde tristesse. Quelques-uns, qui n'ont pas la force d'aller plus loin, s'asseoient sur une borne ou sur la margelle d'un puits et lamentent l'humaine destinée. Quelques autres vont revoir ce qu'ils ont laissé. Celui-ci retrouve sa veuve entre les bras d'un ami ; celui-là ne voit plus son image dans la maison de son petit-fils, mais son vieux chien gémit sur ses pas. Dans les chemins creux, des couples d'amants pleurent une vie qui n'a pu les réunir et une rencontre que la mort rend inutile. Ils échangent alors de vains et froids souvenirs : c'est comme un chapelet que l'on égrène sans prier. « Ici, je vous ai cueilli une violette de mai. Nous étions assis sur la mousse... – Et moi, je vous ai donné un baiser sous ce qui reste d'un églantier qui n'est plus qu'une souche noire. C'était au temps de Louis le Bien-Aimé. Souvenez-vous-en !... »

Or donc, le Violoneux, un Cheval-léger et un petite Bossue, que l'on appelait jadis Marion l'Araignée, projettent d'aller de conserve jusqu'à la

Béchardière, dont ils ont gardé bonne mémoire, sans s'y être jamais trouvés ensemble : ils ne sont pas du même temps.

– Allons voir, dit le Cheveau-léger, ce qui est advenu d'une maison où je fus aimé durant que le mari voguait sur la mer. Là, j'ai laissé de la graine... Oust, galant ! joue-nous vite une marche qui nous dégourdisse les jambes et nous ramène la gaieté de ce bas-monde !

– Et moi, fait le Violoneux en assurant le ruban de sa queue de rat j'ai fait danser tout le hameau. L'on s'y mariait le même jour, avant le départ pour l'Islande. Ah ! l'on ne me payait pas toujours en monnaie... C'était le bon temps, Cheveau-léger !

– Oh, oui ! dit la Bossue en arrangeant sa collerette Louis XIII. Moi, je veux revoir la maison où demeurerait un bel homme que j'ai tant désiré. Il ne me méprisait pas comme faisaient les autres. Pourquoi faut-il que je n'aie pas connu l'amour !

– Retournons, reprend le Violoneux, à l'endroit de nos fautes. Elles le valent bien : ce sont elles que nous expions par le souvenir et par les flammes.

Il se met entre les deux et joue comme on le lui demande. Marion l'Araignée serre sa jupe de futaine afin de réduire l'entreprise du vent de mer qui menace de séparer le tronc du bassin. Le Cheveau-léger met son briquet sous le bras. Ils vont plutôt par entrechats qu'il ne marchent, tant le violon précipite la mesure. Marion l'Araignée chante en fausset avec la voix du vent sous les portes. Le cheveau-léger perd son haleine comme un soufflet troué :

*« Je voudrais que la Rose
Fût encore au rosier,
Et que mon ami Pierre
Fût encore à m'aimer !*

*Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que j'aime, que mon cœur aime,
Ah ! j'l'attends, j'l'attends, j'l'attends,
Celui que mon cœur aime tant ! »*

Bien qu'ils pensent faire autant de bruit que les vivants, ils ne rendent guère plus de son que la bise dans la haie. Pourtant, les chiens hurlent sur leur passage, les hulottes geignent dans les vieux murs et les troncs d'arbres. Les feuilles mortes qui ont échappé à la neige sortent des taillis et tourbillonnent dans leur sillage avec un long frémissement. Comme ils touchent au but de leur voyage, les feux-follets, qui ne se montrent pas l'hiver, se réveillent pour leur faire escorte en sautillant au son du violon. Quelques-uns, pareils à des salamandres, se faufilent entre leurs côtes, ou folâtent dans leurs orbites. Les renards, les putois, les blaireaux glapissent dans les tanières. Les choucas jacassent doucement sur les ruines une sorte de prière impie, le *Benedicite* qu'ils récitent devant les charognes.

– Jour de Dieu ! Je ne m'y reconnais plus, dit le Violoneux. Ce ne sont que décombres !... Comme tout passe, après nous !

– Ni moi, je ne m'y reconnais plus ! fait le Cheveau-léger. C'était la troisième. Un sureau pousse au milieu. Ah ! mort de ma vie !...

– C'était la cinquième ! soupire Marion l'Araignée. Si je n'étais morte, je voudrais mourir !

– C'est le feu ou la guerre ! fait le Cheveau-léger. J'ai déjà vu ça... Ainsi va le monde !

– Mais en voici une, dit le Violoneux, où l'on voit de la lumière et qui paraît bien conservée...

– C'était celle de Gillette Follein, reprend la Bossue. Je voudrais entrer là ! Jadis, je le regardais de la fenêtre, sans oser soulever le rideau...

Les trois morts se dirigent vers la maison de la femme Toupinel. La porte, qui n'a qu'un loquet de bois, ne leur résiste pas. D'ailleurs, ceux

d'outre-tombe entrent où ils veulent. Les feuilles mortes s'engouffrent derrière eux. Elles les suivent pas à pas, comme des bêtes privées. Les feux-follets se réfugient dans leurs poitrines. Rangés sur les côtes, on dirait des oiseaux des Iles sur les barreaux d'une cage.

– Ces follets, dit le Cheveau-léger en posant son sabre sur la table sont les bons amis des morts. Sans eux, nous n'y verrions goutte, car le foyer s'éteint. J'en eus un dans ma tombe, autrefois. Un mouron l'a dévoré.

– Ce n'est pas riche, ici, dit le Violoneux. Il n'y a que les chaises où nous sommes assis, la table et des oignons qui pendent aux poutres. De mon temps, c'était mieux, et la femme... Dis donc, Cheveau-léger, ta belle devait être mieux que celle-ci ? Aurais-tu compromis ton salut pour un pareil tendron ? Conte-nous donc tes amours.

A son tour, il pose son violon.

– Laissons les souvenirs, Violoneux, et ne blasphème pas. Nous sommes bien ici, dans la Vie. Ecoute-la dormir... Oh ! non, le sommeil n'est pas le frère de la mort !... Son bras n'a rien de pur, mais il est de chair. Tel que tu le vois, et déjà grivelé, c'est un beau bras pour des morts ! Si je n'étais empoisonné par l'air du tombeau, si je n'avais le nez rempli de terre, comme j'irais la respirer, car elle sent la Vie ! Et si j'avais des lèvres, Violoneux ! ... Ah ! elle voit son homme en songe... Les morts, eux, ne rêvent pas !

Marion l'Araignée, penchée sur le berceau, contemple ardemment Toupinet qui dort, mais tousse et se débat en dormant. Elle n'a jamais eu que des désirs coupables, elle n'a pas connu l'Amour. Si elle avait eu un enfant, comme elle l'aurait aimé ! Tous les fils de bossues ne sont pas bossus. Le sien eût été si beau !

Marion l'Araignée ne peut résister à l'envie de serrer Toupinet dans ses bras, contre sa gorge absente. Jamais elle n'a tenu un petit enfant dans ses bras, Marion l'Araignée ! Les petits enfants prenaient peur et leurs mères l'auraient chassée. Elle tire doucement Toupinet de son berceau et sa longue main desséchée lui caresse le visage. Elle s'assied. Elle chantonne : « Dodo, l'enfant do ! » et elle se dandine de gauche à droite pour le bercer. Elle le baise sur son petit front qui devient de moins en moins rouge.

Le Violoneux et le Cheveau-léger, sans prendre garde à la chanterelle qui vient de casser, s'accourent contre la table et contemplent la Mort qui berce la Vie. Il ne leur manque que des pipes, tant ils sont sérieux et méditatifs.

– Il s'est tout défait en dormant, dit Marion l'Araignée. Je vais resserrer ses langes.

Elle a trop regardé les jeunes mères, autrefois, pour ne pas savoir s'y prendre. Libérées de leurs bandelettes, les petites jambes de Toupinet retombent mollement. Sa tête renversée ouvre une bouche sans haleine. Pourtant, Marion l'Araignée achève sa besogne. Puis elle fait sauter Toupinet sur son fémur.

*« Toupinet, veux-tu du lait ?
– Non, ma mé, il est trop frais. »*

Toupinet ne rit, ne tousse ni ne pleure. Il ne toussera plus jamais, le petit Toupinet ! Il est mort sous les baisers de Marion l'Araignée !

– Il est mort ! il est mort ! il est mort ! ricanent le Violoneux et le Cheveau-léger. Et ils frappent la table en cadence, qui avec son violon, qui avec son épée.

Alors, de l'étable à côté, s'élève une voix grelottante. Elle sanglote en faisant : bê-ê !... bê-ê-ê ! bê-ê-ê !... C'est la chèvre qui allaitait Toupinet. Elle tire sur sa longe au point qu'elle va la rompre, ou arracher l'anneau du torchis.

– Allons, compagnons, il est temps ! fait le Violoneux en reprenant sa pochette. Il passe devant. Sa queue de rat se redresse comme un aspic. Son manteau volette comme une chauve-souris. Le Cheveau-léger laisse traîner son sabre qui brimbale contre les chaises, et Marion l'Araignée les suit en trébuchant. Elle serre bien fort Toupinet contre ses côtes pour le coucher avec elle dans le tombeau. Et puis, on entend le violon qui grince dans la nuit :

*« Toupinet, veux-tu du lait ?
– Non, ma mé, il est trop frais. »*

La femme Toupinel s'éveilla de son cauchemar. Elle entendit le chant du coq et la bique chevroter d'une façon inaccoutumée. Le long soupir de la mer lui donna connaissance que la porte était ouverte, avant même qu'elle se ressentît du froid. Je ne dirai pas qu'elle eût pu voir le clair de lune s'épandre sur l'aire de terre battue, car le ciel s'était soudainement couvert. Elle sauta du lit, tâta le berceau de Toupinet, et ses craintes s'évanouirent. Toutefois, elle ne put s'empêcher de battre le briquet et d'allumer une lampe de fer où la mèche trempait dans l'huile de poisson. Alors, elle vit bien que Toupinet devait être mort, étouffé par des glaires qui lui coulaient de la bouche. Elle prit son enfant dans ses bras et tenta de le ranimer contre sa pauvre chair. Mais elle était presque aussi froide que le petit corps. Elle le tint devant l'âtre que le courant d'air renflammait. Au lieu de la respiration de Toupinet, elle n'entendit que la triste chanson du feu marié à l'essoufflement de sa poitrine. La femme Toupinel jeta les yeux autour d'elle. Elle vit que les chaises n'étaient pas dans l'ordre de la soirée. Elle sentit une odeur de charnier. Elle vit de la neige par terre et des feuilles mortes qui dansaient encore, pareilles à des lutins...

Eh bien, garçons, le lendemain matin, ma mère prit par la Béchardière pour porter une tête de porc à M. le Curé. Elle s'arrêta devant le logis de la femme Toupinel, dont la porte était entr'ouverte. C'est, dit-elle, à part soi, que la maladie n'est plus là-dedans, à preuve qu'ils n'ont point froid !

– Y a-t-il du monde ? qu'elle fit, en poussant la porte.

Comme personne ne répondait, que la chèvre qui lamentait à côté, elle entra en passant son panier le premier. Alors, elle vit la femme Toupinel étendue devant l'âtre en chemise et en jupons. Elle tenait contre elle le petit Toupinet, et ni la femme ni le petit ne remuaient.

Ma mère mit Toupinet dans son berceau. Ce ne fut pas chose facile. Il était si bien embrassé qu'elle dut le faire glisser en le halant par le haut. Elle

avait assez vu d'enfants morts pour savoir que celui-là ne reviendrait point. Mais la femme Toupinel était encore en vie. Ma mère la traîna devant l'âtre qu'elle fit flamber. Puis elle couvrit la malheureuse avec les draps et la couverture. Enfin, furetant de toutes parts elle trouva la moitié d'une pinte d'eau-de-vie, naguère soustraite à l'ivrognerie de Toupinel. Elle en versa un bon quart entre les dents de la femme, et elle lui frotta le corps par endroits avec le reste.

Quand la femme Toupinel revint à elle et qu'elle fut couchée dans son lit, elle raconta à ma mère tout ce que je viens de vous dire, ravalant ses larmes et toussant si fort qu'elle en avait l'âme sur les lèvres. Plus tard, elle reprit de la santé, mais il fallut la mettre chez les faibles d'esprit, car elle ne pouvait se tenir en paix raisonnablement. Elle faisait mine de jouer du violon, avec des manières et des grimaces épouvantables et en nasillant toujours la même chose :

*« Toupinet, veux-tu du lait ?
– Non, ma mé, il est trop frais. »*

Telle est, garçons, conclut Milia Herpin, la conteuse, l'histoire de la femme Toupinel et du petit Toupinet. Quant à Toupinel le père, il est resté en Islande, au dire des marins. Jamais il n'a donné de ses nouvelles. »

Bien que nous fussions déjà grands, le récit de la conteuse nous causa une vive impression. Mes amis cessèrent de fréquenter la Béchardière. J'en devins pourtant l'hôte assidu, quand l'été desséchait les marécages et que la fougère contournait sa petite crosse d'évêque.

Etendu parmi les ruines, je regardais onduler la couleuvre dans les herbes folles, la mésange se suspendre à la ronce, les carabes mordorés se hisser sur les tristes fleurs. J'étais seul avec ma peine, en ce lieu qui ressemblait à mon cœur prématuré. Je n'ai pas entendu le fatal Ménétrier, dont l'odeur de terreau flottait autour de moi, mais j'apprenais à te savourer en secret, harmonieuse enchanteresse de mes jours, MÉLANCOLIE !...

LA FLEUR MERVEILLEUSE

JE connaissais fort peu le vieux Comte de Saint-Planchers, quand la comtesse, sa jeune femme me fit inviter à la chasse, dans son domaine. J'arrivai la veille au soir, par des chemins à peine praticables, et après avoir tourné dans tous les sens avant d'apercevoir, dans un creux, une gentilhommière, qui aurait paru une maison bourgeoise sans quatre allées de haute futaie, à l'intersection desquelles elle était sise comme au centre d'une rose des vents.

Je trouvai le comte en débraillé, qui contemplait deux goujats de ferme en train de faire reluire ses fusils. De chaque côté de la porte, où il était assis à califourchon sur une chaise de paille, s'élevaient deux grandes bottes toutes fraîchement graissées. Ce fut à peine s'il me tendit la main, tant son attention était partagée entre les deux hommes et le soin qu'il paraissait prendre d'achever une courte pipe de plâtre. Enfin, il donna l'ordre de s'occuper de ma monture et de me conduire jusqu'à la véritable porte – la porte de civilité – en m'assurant qu'il aurait le plus grand plaisir de me retrouver à table, et, qu'au demeurant, la comtesse me ferait les honneurs de son manoir. Je ne me le fis pas dire deux fois, car je brûlais depuis longtemps pour elle, sans avoir pu lui faire partager mes feux, encore que je savais ne lui être pas indifférent. Je pensai même qu'en me faisant inviter, moi que la passion de la chasse ne tourmente pas et qui ne suis qu'un médiocre fusil, elle voulait me ménager un tête-à-tête que je saurais utiliser en prétextant la fatigue du voyage ou quelque indisposition soudaine.

Je trouvai cette femme charmante et enjouée au milieu des soins que l'on donnait à la table. Puis elle me prit la main et me conduisit, tout botté, dans

un salon voisin en s'excusant qu'il fût un salon de campagne. Là, elle s'assit sur un sofa et me pria de prendre place à côté d'elle en me disant mille choses aimables qui rebondissaient comme un jeu de billes, pour lesquelles je n'aurais pas eu assez de mains. Ou plutôt je n'avais pas assez d'oreilles pour entendre ses propos, de cases dans la tête pour les fixer et de bouches pour y répondre. Aussi, je ne fus pas long à conclure qu'elle n'attendait que cette minute pour rompre un silence étouffant, celui où la tenait un vieil époux journellement occupé de chiens, de bottes, de fusils et de valets. En lui parlant des amies qu'elle avait quittées depuis longtemps déjà, en lui donnant des nouvelles de la ville et de la cour, je mis le comble à son plaisir et je fus traité comme le courrier qui apporte l'annonce d'une victoire. Les flacons, les biscuits se rangèrent devant moi, bien que l'on fût près du souper, et ce n'était que petits cris, exclamations, rires et battements de mains. Bref, pour avoir été le premier à chasser ennui, je pensais pouvoir espérer la plus enviable récompense. C'est dire que je ne cherchai même pas à rompre cet enchantement en demandant qu'elle me fît conduire à ma chambre, afin d'en redescendre plus présentable. Au fait, tel que j'étais, à côté du maître de maison, j'avais encore l'air d'arriver de la ville. Tout ce que j'aurais pu craindre était qu'il n'apparût quelque autre invité plus avantageux, mais j'appris bientôt que les compagnons de chasse n'arriveraient qu'au matin.

mat de Saint-Planchers ne fut guère plus brillant à table qu'il ne s'était montré sur la porte de service, flanqué d'une paire de bottes.

« Je suis allé, dit-il, reconnaître des traces. J'y ai passé la journée par une chaleur extrême, dans ces sous-bois où n'arrive pas un souffle d'air. L'ombre des forêts ne peut être souhaitée que par un homme de cabinet, comme l'était sans doute M. Racine... Quoi qu'il en soit, je peux vous assurer que nous aurons demain beaucoup de venaison. Aussi, je vous prie d'être matinal, d'autant que nos amis entreront en chasse sans débotter. Ils feraient assez de bruit pour vous éveiller si mes valets de ferme ne partageaient votre palier : vous les entendrez secouer votre porte à l'heure convenable, voire y donner du poing et du pied !... »

Voilà, pensai-je, une bonne précaution matrimoniale. Ce lourd rusé a déjà déjoué tout dessein !

Je me trompais, car il quitta bientôt la table et nous souhaita le bonsoir en nous recommandant de ne pas trop nous hâter de prendre nos desserts.

On entendait encore le bruit de ses pas dans les escaliers que je recommençai ma cour. Mais la comtesse n'y répondait qu'avec une extrême réserve et en donnant, de temps à autre, des ordres aux deux valets qui nous avaient servis avec une gaucherie toute campagnarde. Je remarquai pourtant qu'ils ouvraient leurs oreilles et qu'ils me jetaient des regards sournois et malveillants. Alors, je parlai de choses indifférentes. Eux, n'en remplissaient leur service qu'avec une lenteur extrême, comme s'ils eussent voulu me donner le temps de tout dire, afin que je pusse déceimment imiter leur retraite quand ils auraient jugé bon de se retirer. Mais j'avais de quoi lasser leur patience, d'autant que leur maîtresse paraissait me seconder à l'envi. Ils capitulèrent les premiers en bâillant, le dos tourné, par un restant de politesse. La comtesse leur dit de s'aller coucher et redoubla son babil, comme si tout ce que nous avions encore à dire fût intarissable.

Quand ils furent montés, elle fit un grand éclat de rire. Elle avait donc été complice : j'allais être heureux !... Mais elle se reprit à parler et à rire encore plus fort, s'arrêtant de temps à autre pour tendre l'oreille. Sa main posée sur la mienne la pressait doucement. Enfin, elle me dit de prendre deux flambeaux et de passer dans le salon, où elle me viendrait rejoindre.

Mon cœur battait très fort et je dus m'asseoir sur le sofa. Quoi ! Je ne m'étais pas trompé : mes vœux étaient prévenus longtemps à l'avance ! Et que m'importait, maintenant, que les deux butors frappassent ma porte de leurs pieds, ou que les invités sonnassent même de la trompe au lever du soleil ?

La comtesse revint avec un plateau de vins fins. Elle marchait sans bruit et pareille à une somnambule en s'arrêtant, toutefois, pour écouter, l'oreille tendue vers le plafond de l'une ou l'autre pièce. Puis elle posa son plateau, et, avec une lenteur, une prudence extrême, elle tira les volets. J'eus tout le temps d'admirer les hautes silhouettes des arbres sur le fond étoilé de la nuit. Une rumeur de feuillages nous arrivait par les fenêtres ouvertes, et l'on

eût dit le bruit lointain de la mer. Les parfums sylvestres, cependant moelleux, nous parvenaient plus exaltés que durant le jour, et l'on eût pu croire que c'étaient eux qui formaient ce long bruissement des feuilles, de l'herbe et des plantes. Mais, au-dessus de nous, s'éleva un bruit plus réel : les ronflements égaux de trois hommes qui dormaient à poings fermés...

J'attirai la comtesse près de moi et la sentis mollir. Elle se reprit pourtant assez vite et m'échappa sous prétexte de m'offrir une flûte de Champagne. En réalité, c'était pour souffler la plupart des lumières. Elle n'en laissa que deux pour rendre sa faute moins pénible. Quelques instants après, elle éteignait les dernières. Hélas ! Je n'avais rien vu de ce corps charmant que je devinais au toucher. Ni mes prières, ni mes supplications ne purent la résoudre à rallumer une seule bougie.

– Ne parlez pas, mon ami, me dit-elle à l'oreille. Je veux avoir le sentiment que j'agis comme en rêve. Jusqu'ici, j'ai pu feindre de ne pas comprendre ce qui vous animait, mais je ne sais quelle force au-dessus de la mienne m'a fait vous ménager cet entretien et vous céder quand je résistais encore. Mon remords est infini ! Ne dites rien, mais aimez-moi en silence, pendant les derniers instants que la prudence nous mesure. Et puis, vous partirez demain sans avoir revu le comte. Je le veux ! Vous trouverez bien un prétexte.

Je voulus protester, mais elle me ferma la bouche de la sienne. Nous restâmes soudés l'un à l'autre plus longtemps qu'il ne convenait. Nos lèvres, à force de se joindre, avaient tour à tour le goût de la rose et celui du sang. Puis je sentis que des larmes mouillaient ma joue.

– Partons, dit-elle. Je monterai la première. Vous me suivrez de quelques pas en tenant vos bottes à la main, et je vous indiquerai votre chambre, que, d'ailleurs, j'avais laissée ouverte pour aérer.

J'étais à moitié nu. Je me rhabillai à la lumière. La comtesse, un autre flambeau à la main, était allée préparer notre sortie, c'est-à-dire ouvrir la porte de l'escalier avec autant de prudence et d'adresse qu'elle en avait mis à tirer les volets. Mais je la vis réapparaître, pâle comme une ombre et les yeux remplis d'effroi. Elle posa son flambeau et se jeta sur le sofa, la tête dans les coussins de plume, pour étouffer ses sanglots.

Alors, persuadé qu'il se passait quelque chose d'insolite, je pris, à mon tour, le flambeau et me dirigeai dans l'autre pièce. Mais, n'y voyant rien d'anormal je revins sur mes pas, pour m'arrêter devant la comtesse, que je trouvai assise, les poings sous le menton.

– *Ils* ont fermé la porte à clef, me souffla-t-elle. Je suis perdue ! Demain, on me trouvera là sans que j'aie aucune raison, aucune excuse à donner. Mais partez, mon ami, partez ! Je ne veux pas d'éclat entre deux hommes !...

Je me refusai à partir, disant que j'assumerais tout, et qu'il fallait au moins trouver quelque expédient. Mais elle se désolait, et tournait sa colère contre ces infâmes valets, qui nous avaient devinés avant que nous fussions seulement sûrs de nous-mêmes !...

Le temps passait. Le comte ou ces coquins pouvaient se réveiller, et ces derniers jouir enfin de leur vilenie. Cependant, ils ronflaient toujours...

– J'ai trouvé ! fit-elle soudainement. Il arrivera ce qu'il pourra. Ah ! pourvu que la fenêtre de ma chambre soit restée ouverte !... Venez, suivez-moi !...

Alors, elle ouvrit, sur le parc, une porte de plain-pied, avec une adresse infinie ; fit un pas et leva les yeux juste au-dessus d'elle vers un balcon à ferronnerie qui se renflait à l'espagnole.

– Dieu soit loué ! soupira-t-elle, la fenêtre est ouverte !... Un instant !...

Elle enleva ses bas, et les noua autour de son cou. Je ne comprenais toujours pas.

– Prenez un flambeau, dit-elle avec une sorte de joie triomphante, et veuillez éclairer ce tuyau que vous voyez. C'est par lui que je gagnerai le balcon. Une fois dans ma chambre, je pourrai redescendre vous ouvrir, car ils ont laissé la clef dans la serrure, pour le cas où nous en aurions trouvé une autre qui ouvrît.

– Vous avez perdu la raison, répondis-je. Comment voulez-vous faire ce qu'un chat ne ferait peut-être pas, et que moi suis incapable d'accomplir, malgré la force de mes bras d'homme ?

– Eclairez toujours !... Quand j'étais enfant, car ce château est celui de mon père, je me suis souvent amusée à descendre par ce conduit. Il me

semble qu'il sera moins pénible de monter... Et puis, n'ai-je pas le poids d'une feuille ?

J'étais plein de terreur ; mais elle était si riante et résolue que je ne m'opposai pas à son ascension. Le flambeau à bout de bras, je la vis s'élever à la force des poignets et en s'aidant de ses pieds nus, prenants comme des mains et d'une grâce enfantine. Elle ne semblait pas y mettre d'effort. Quand elle fut à dix coudées, qu'elle eut atteint la ferronnerie et se fut mise en point de se rétablir, je vis jusqu'à moitié ce corps admirable qu'elle avait dévêtu de ses dessous pendant les courts instants que j'étais resté seul en écoutant battre mon cœur. Sa robe rose à paniers, illuminée par le flambeau, paraissait être une fleur merveilleuse qui se balançait et s'épanouissait, et dont les pistils étaient des jambes. Je découvris d'autres beautés, celles qu'en vain je l'avais suppliée de me dévoiler. Tout à cette féerie, à cette corolle rose au cœur noir, je n'appréhendais plus qu'elle pût tomber pour se briser à mes pieds sur les dalles de granit, nais je la regardais s'animer d'un doux prandre, comme si elle eût été plus subtile que la flamme elle-même que courbait à peine la prise nocturne. Je crus un instant que j'allais ne jeter à genoux, oubliant de maintenir le flambeau qui lui servait de guide. Mais elle accéléra son balancement et parvint, d'un seul coup, à poser ses pieds sur le rebord du balcon. Puis elle enjamba l'appui, et ce fut comme il la fleur eût été dissoute dans les airs...

La comtesse descendit me délivrer et tourna à clef derrière moi comme elle l'avait trouvée. La nuit, je rêvai que des fuchsias géants s'élevaient le long de la maison et formaient un ballet de corps désirables, au parfum de fard et d'amour... Mais je m'éveillai d'assez matin pour sortir de ma chambre quand les valets hilares quittaient la leur. Ils se figèrent à ma vue, puis me saluèrent en courbant l'échine : j'étais pour eux le prince ténébreux des maléfices et des enchantements... »

DANS UN VIEUX FAUBOURG DE NANTES

CETTE chanson que vous fredonnez, me dit mon ami Bernard Roy en achevant son muscadet, cette chanson me rappelle une circonstance miraculeuse de ma prime jeunesse.

Puis, tendant son verre il reprit avec moi :

Dans un vieux faubourg de Nantes.

– Verse à boire !

Y avait une maison

– Verse à boire et buvons donc !

– Obéissons au refrain, si vous voulez que je vous raconte ça...

Je reversai ce qui restait du vin qui nous avait aidés à déguster l'aloise au beurre blanc.

C'était dans un petit bistro sis sur un boulevard dont je ne sais pas le nom, car, autrefois, ce boulevard parsemé de plates-bandes était la Loire : je ne veux pas apprendre par cœur une ville nouvelle, une ville de mon adolescence, et que l'on m'a changée en détournant le cours du fleuve. Aussi, je donnerai d'abord un souvenir au port de Nantes, qui fut le premier grand port à m'émouvoir par ses chantiers de navires gigantesques, ses *clippers* suédois dont les flancs enfantaient des planches de sapin qui embaumaient de résine l'air charbonneux des estacades ; et encore par ces immenses voiliers portant une queue de baleine clouée au beaupré, héroïque et ténébreuse... Des hommes blonds et bouclés grimpaient dans les haubans, de leurs pieds prenants comme des mains. J'établissais une relation entre

eux et l'Ile aux Singes qui n'existe plus : une île au milieu de la Loire, toute plantée de peupliers, qui frissonnaient au-dessus de minuscules cabanes de pêcheurs. De vieux hôtels cossus, aux balcons supportés par des cariatides à la Puget, plongeaient le reflet de leurs frontons dans l'eau d'une ébène luisante. C'était pour le marier à celui des corsaires qui les avaient bâtis, mais que le temps chavire et coule à fond. Or, ces reflets, ces images, qui remontaient parfois de la vase avec les bulles et les remous, sont maintenant ensevelis sans retour sous des milliers de tonnes de terre et de pavés. Les vieux hôtels de capitaines et d'armateurs se penchent de plus en plus pour percer cette opacité qu'ils ne comprennent pas, qu'ils imputent peut-être à leur vue trois et quatre fois centenaire. Ils s'écrouleront un jour, dans un prodigieux fracas de trônes et de pièces de huit. La poussière de leurs gravois planera longtemps sur la ville comme une grande âme irritée...

Ces réflexions, que je formule aujourd'hui, divaguaient à l'état larvaire dans ma tête.

– Vous êtes encore, reprit Bernard Roy, d'une quarantaine d'années en arrière !... Pour moi, c'est à peu près de même. Mettons-en trente, sans trop de précision. En ce temps-là, mon père, chargé par une société de saleries d'estimer un terrain pour y construire, m'emmena au Bourg-Fumé, sur le chemin de Toutes-Aides et près du Jardin des Plantes. Vous vous en souvenez, quand on va à Doulon ?...

– Je n'ai retenu que la Loire et ses navires. On me destinait à la marine. Mes condisciples m'appelaient *l'Amiral*... ou encore *l'Académicien*, à cause de la ressemblance du costume...

– Alors, passons !... Bien que j'aimasse beaucoup sortir avec mon père, je montrai cette fois une certaine maussaderie : je ne sais quelle partie avec des camarades devait me retenir à la maison ou ailleurs. A mon mutisme, mon père s'aperçut de ma mauvaise volonté.

« – J'ai voulu, me dit-il en chemin, te montrer une maison que tu ne reverras jamais plus et qui a son importance dans l'histoire de la ville. Tu t'en souviendras plus tard. Mais si tu t'ennuies, tu pourras jouer dans le jardin, couper des branches pour faire des sifflets ou des cannes-pétoires. Je

n'y vois pas d'inconvénient. Le principal est qu'un jour tu puisses dire :
« J'ai vu ça !... »

« Comme je suis curieux de nature, je quittai ma mauvaise humeur et questionnai mon père sans en pouvoir rien tirer d'autre. Il voulait ménager ses effets. Aussi j'abandonnai la partie, certain que j'allais voir quelque chose de trop sérieux pour moi, et que je devrais entendre un discours sur place, que mon père préparait sans doute, pour mettre tant de gravité à ma portée. J'ennoblis alors mon ennui de quelque fierté, celle de n'être pas pris pour un cerveau stérile où la bonne semence ne dût point germer et porter ses fruits.

« Enfin, nous arrivâmes rue d'Allonville, devant une façade irrégulière, dont les fenêtres du rez-de-chaussée et la porte de plein-cintre avaient été murées jadis. Un bâtiment mitoyen, d'aspect plus rustique, et construit après coup, était occupé par un restaurateur du nom d'Albert. Il va sans dire que l'on y accédait de plain-pied et qu'une fenêtre à hauteur d'homme s'ouvrait sur la rue. Au lieu d'entrer chez Albert, nous prîmes par un portail contigu, qui donnait sur une cour de corps de garde, et nous accédâmes à l'extrémité des jardins dont mon père m'avait parlé. Au delà d'un petit pavillon couvert d'ardoises s'étendait la prairie de Mauves.

« – C'est ici, dit mon père.

« Sans plus faire attention à ma présence, il tira d'une mallette une chaîne d'arpenteur et se mit en devoir de mesurer la superficie du terrain. De temps à autre, il écrivait des notes sur un carnet ou griffonnait des croquis. Quant à moi, je me mis à errer par ce jardin de presbytère, cherchant derrière chaque feuille si je ne pourrais escroquer un fruit. Mais tous ces arbres en quenouille semblaient avoir été frappés d'infécondité depuis des temps immémoriaux. Des prêles, des orties, des herbes folles s'élevaient jusqu'aux genoux dans ce qui avait été primitivement des carrés de légumes. Les allées, bordées de buis sombres et luxuriants, par endroits dépouillés et comme rongés de lèpre, nourrissaient la mousse et le pissenlit. J'aperçus quelques rejets de fraisiers sans fraises, et j'attribuai leur absence aux nombreux escargots de couleurs et de tailles variées dont je m'amusai un instant. Quant aux sifflets, aux cannes-pétoires, je ne trouvai non plus

rien qui fût digne de mon canif, rien que des écorces rugueuses et du bois pourri.

« Bientôt, pénétré d'un ennui mortel, j'allai m'asseoir sur le seuil du pavillon, pour sécher au soleil mes pieds et mes bas trempés de rosée. Jamais je n'avais ressenti une telle solitude, un tel abandon, bien qu'à quelques pas de mon père ! Pourtant, c'était moins le sentiment de la solitude que la sensation confuse de quelque chose d'indicible mais d'atroce, que j'interprétais comme une malédiction du ciel, celle qui planait sur les villes maudites de l'Histoire Sainte, encore que celles-ci fussent ensevelies sous le sable du désert, tandis qu'en ce lieu poussaient quand même des arbres et des herbes. Non, pas une fleur, pas même un oiseau ! Etait-ce ce pavillon contre lequel j'étais adossé que mon père tenait tant à me faire connaître ?... Je ne le pouvais croire, bien qu'en un lieu moins lugubre, j'eusse aimé y faire la dînette avec mes petites amies, tellement je le trouvais à notre échelle, d'une forme ancienne et gracieuse. A coup sûr, on l'avait destiné jadis à des enfants comme moi, pour y jouer bruyamment avec des carlins et des épagneuls, de ceux que l'on voit dans les bras des dames poudrées à frimas, sur les vieux portraits ovales. Et comme son pignon à deux pointes m'aurait ravi, avec ses croûtes de mousse et de salpêtre sur les ardoises usées par le vent et la pluie ! Mais non, ce je ne sais quoi me tourmentait au point que je me levai subitement. D'ailleurs, un mal de tête également soudain, m'avait saisi. Je l'attribuai à une odeur entêtante, un parfum centuplé de Fête-Dieu, quand on jonchait encore de fleurs les processions ; mais un parfum à un degré si extrême de puissance qu'il voisinait avec le rumugle et la fétidité. Je l'ai dit : il n'y avait pourtant de fleurs nulle part... Alors, je me rapprochai de mon père qui rangeait sa chaîne dans la mallette, serrait ses carnets dans ses poches et secouait la rosée en frappant durement le sol de la semelle. Sous sa sauvegarde, j'osai jeter un coup d'œil sur le pavillon que je venais de fuir. Mon Dieu ! comme il était clos, mais clos au point que l'on n'avait pas dû en ouvrir la porte et

les deux fenêtres à volets pleins depuis cent ans, que le bois s'en était certainement pétrifié, ne faisant plus qu'un avec les murs !...

« – Papa !... m'écriai-je.

– Eh bien ! demanda mon père, tu n'as pas l'air de t'amuser beaucoup ? Aurais-tu du mal ?...

– Non, fis-je, rassuré par le son de sa voix, et mettant mon honneur à paraître aussi calme que lui – un homme.

– Asseyons-nous, reprit-il en me désignant un gros fagot de branches de poirier et de rames à pois qui gisait dans l'herbe, et qui s'affaissa sous notre charge, ancien et vermoulu. Une salamandre s'en dégagea lentement, reine offensée de la solitude maudite.

« – Avant de pénétrer dans ce pavillon, que l'on nommait autrefois *gloriette* ou *vide-bouteille*, continua mon père, d'un ton propre à détourner mon attention de la bête noir et or et me ramener à son discours, je dois te prévenir que c'était l'asile secret de Jean-Baptiste Carrier, député du Cantal et proconsul de la Convention. Cela te dit certainement quelque chose ?... Ne l'as-tu pas appris à l'école ?... »

« Je bégayai ma petite leçon. Mais ce n'est point à un Nantais, fût-il un enfant, que l'on pousserait une colle sur ce sujet, n'est-ce pas, non plus que sur M. de Charette, ou le brave maréchal Cambronne ? Cependant, une angoisse singulière s'était emparée de moi, un frisson m'avait parcouru tout entier, et je comprenais obscurément la cause d'une répulsion que l'on nomme instinctive, non pas faute d'un autre terme, mais parce que l'on nous élève dans l'ignorance ou la risée des monitions d'un monde invisible. Aussi je me serrai contre mon père, qui me félicita de ma réponse, et crut s'être assuré de mes facultés attentives.

« Ce que tu ne sais pas, dit mon père, est que Carrier, *l'Ange Exterminateur*, habitait, auparavant, à la Petite Hollande, le premier étage de l'hôtel de La Villeteux, du nom de son ancien propriétaire, riche colon de Saint-Domingue. M. de La Villeteux avait dépensé le tiers de sa fortune à édifier ce palais froid et solennel, que devaient requérir les citoyens de la Convention, sans arriver à l'échauffer par leurs jurons de b... et de f... et le bruit retentissant de leurs sabres.

« De là, dominant la Loire, le petit procureur, l'ancien peigne-cul d'Aurillac, voyait s'étirer les brumes du matin sur les Salorges, Trentemoult, la Prairie-au-Duc et Chantenay, quand, repu de débauches, il aspirait la fraîcheur avant de s'aller coucher. La vision quotidienne des lieux les plus habituels de ses noyades – nommés par lui la *Baignade Nationale* – je n'ose dire de ces fantômes aériens qui s'évanouissent aux premières lueurs du jour, parce qu'il ne croyait pas à ces balivernes de *calotins*, lui fit peut-être chercher une retraite champêtre et paisible comme celle-ci. Mais je me trompe une fois de plus : *il ne connaissait pas le remords* ! C'était, plus naturellement, afin d'échapper aux solliciteurs, aux agents nationaux qui venaient, comme Bonami, réclamer des vivres pour le peuple, et auquel il avait répondu : « Le premier b... » qui me parle de subsistance, je lui f... la tête « à bas ! J'ai bien à faire de toutes vos sot« tises !... » Ou bien à un intempestif tel que le maire Renard, qui pénétra de force dans la chambre de mollesse de celui qui payait au plus haut prix les plus belles poulardes et se faisait apporter des petits pains au lait, fabriqués pour lui à l'hôpital. Sais-tu quelles furent ses paroles ?

« Comment la sentinelle ne t'a-t-elle point « passé sa baïonnette au travers du ventre ? « Ma trop grande bonté, ma trop grande fai« blesse me perdront ! » Ou bien encore à cet autre qui l'excédait de même et le fit s'écrier : « Ces misérables Nantais ! ils n'ont rien à se « mettre sous la dent ? Eh ! qu'ils mangent de... ! »

« Comme mon père était, à l'ordinaire, doux et poli, je compris qu'il ne parlait plus que pour lui-même et qu'il cédait à un sourd emportement.

« C'est le même forcené, reprit-il, qui parlait de jouer aux boules avec la tête de ces « scélérats de Nantais » ; le même qui, sur les marches du théâtre, poursuivait le sabre à la main un citoyen trop zélé pour la chose publique, et qui, d'un revers de bancal, coupait les chandelles de la tribune. Le même encore qui, changé en Sybarite, reçut la municipalité toujours inquiète de subsistances. Couché, la tête à la renverse, il baignait en gémissant une écorchure au doigt dans le verre d'eau que lui présentait son

valet de chambre. Il les traita de *bourriques* et des noms les plus malsonnants. « Est-ce que ça me regarde, moi, malade comme je le suis ? Voulez-vous me f... le camp ! »

« Ce satrape tragique et ridicule, issu de Guignol et prototype d'Ubu-Roi, vint donc loger ici, non pas dans le corps de bâtiment que nous avons laissé derrière. C'est lui-même qui l'a dit, lors de sa mise en accusation ; mais l'on pense, sans doute avec raison, qu'il obtint par la terreur ce *vide-bouteille* du citoyen Ducros, lequel possédait tout l'immeuble.

« Carrier n'était pas seul, continua mon père à mi-voix, s'excusant presque de parler à un enfant. Il vivait ici en quasi-concubinage avec Laure Lenormand, l'épouse du directeur de l'Hôtel-Dieu. Cet honnête homme, dirai-je par antiphrase, avait tiré parti de l'inconduite de sa femme pour l'obtention de sa charge. De temps à autre, la citoyenne Angélique Caron, également maîtresse en titre, remplaçait la Normand. Une Pompadour de poissonnerie !... On l'appelait la *Prasles*, parce qu'elle avait épousé un nommé Prasles, qui trafiquait avec elle sur les vivres. Plus tard, emprisonnée, elle s'étrangla dans son cachot à l'aide de son fichu d'indienne. Carrier n'était plus là, comme pour la Normand, qu'il dirigea sur Paris quand il dut quitter la place ; il lui aurait bien obtenu au loin quelque bonne prébende de dix mille livres... Que sais-je encore ? La citoyenne Jeanne Lavigne, et des compagnes de rencontre procurées par la Prasles et ce Fonbonne, qui dut à ses complaisances son emploi de directeur général des hôpitaux, bien qu'il fût complètement illettré. Il y avait encore un domestique, Jean Cousine, au nom de soubrette de comédie. Celui-ci l'enfermait à clé avec l'une de ces dames, jusqu'aux environs de midi et montait la garde devant le sérail du pacha sanguinaire... Ce serait à crever de rire si... D'autant que l'on a plusieurs portraits de lui, écrits et dessinés : un homme tout jambes et tout bras, voûté, affalé d'orgies, dédaigneux, bilieux, lippu, dégoûté, avec un nez qui n'en finit pas, un nez de tapir, une ganache chevaline, des yeux caves et injectés, sous un front sourcilleux et planté d'une tignasse inculte ; une voix de vinaigre qui proférait sans cesse l'ordure et le blasphème ; enfin, une éternelle houppe de fourrure, propre à réchauffer son corps malingre, autant qu'à dissimuler sa

négligence et sa crasse !... Et ça portait des anneaux d'or aux oreilles !... Mais toujours le sabre, le sabre !... »

« Non, je ne désirais plus jouer avec les carlins des dames poudrées à frimas ! La Normand, la Prasles et les autres m'apparaissaient sous des traits d'ogresses, et je détournai la tête du vide-bouteille, d où j aurai craint de voir sortir un tel monstre. Surtout, ne pas entendre le fourreau de sabre bricoler contre les murs, heurter les marches du seuil, et, peut-être, en faire jaillir du feu !...

« Je ne sais plus ce qu'ajouta mon père, revenu aux amours du proconsul, parce que je ne pouvais comprendre ce qu'il murmurait pour lui seul en contemplant le pavillon d un regard de mépris et de dégoût. Par instants, il levait les épaules et les laissait retomber, comme accablé du stupre d'un siècle ; puis il se passait la main sur le front. « Sadique ! » conclut-il, sans que je sache encore s il employait le singulier ou le pluriel. Ce mot inconnu me resta longtemps en mémoire, lié a la vision du sabre brinquebalant, et tellement terrifiant dans son mystère que je n osais point le prononcer.

« Mon père, comme inspire, me conta tout au long les noyades, les « bains nationaux », que je connaissais confusément, et dont le résumé que je lui en avais fait aurait a peine tenu en dix lignes. Peut-être a-t-on raison de ne pas souiller les pages d'histoire pour les enfants : ça les découragerait des hommes, de l'heure présente et future. La tradition orale leur suffit pour amplifier. Elle tient de la légende et constitue le théâtre féerique de l'humanité, son Opéra ou son Châtelet : ça peut être vrai et ne l'être pas. Cette incertitude, la sorte de sécurité que donne l'art font que ce n'est point trop épouvantable...

« Serré contre mon père, un de ses bras passé autour du col, je voyais quand même avec horreur la compagnie des *Marats*, ces tueurs et noyeurs du 24 Frimaire An III, faucher de leurs briquets les mains suppliantes des cent vingt-huit prisonniers du Bouffay, dont l'effort désespéré avait écarté les voliges du pont de la gabare du Cheviré, un banc de terre en aval de Trentemoult. Les mains tournoyaient dans la nuit comme les feuilles des

marronniers par les bourrasques d'automne, mais elles finissaient par se rencontrer dans l'espace, se joindre, puis, semblables à des ailes, prendre leur vol vers l'infini des étoiles. Je voyais encore les charpentiers reclouer des cercles de barrique sur les panneaux, afin qu'ils ne fussent pas soulevés par les têtes. Mais, plus encore que les noyades de femmes et d'enfants comme moi, j'exécrai celle des quatre-vingt-dix prêtres, vieux ou infirmes, dont un seul, Julien Landeau, curé de Saint-Lyphard, parvint à s'échapper après avoir dû laisser couler un moine que l'on avait lié primitivement à son bras.

« Pendant ces longues relations, il me sembla que l'odeur balsamique qui m'avait fait changer de place devînt plus forte, ou que le vent eût changé pour l'apporter jusqu'à moi. J'en fis l'observation à mon père, sans toutefois lui dire combien elle m'avait déjà incommodé.

« – Je ne sens rien, dit-il, car je fume. »

« Il tassa du doigt la cendre de sa pipe et reprit, indifférent à ma remarque hors de propos :

« – Carrier, quelques jours après la première noyade de prêtres, accepta de présider un banquet sur la galiote même qui avait servi à cette monstrueuse iniquité. C'était Lamberty, le chef, avec Foucaud, de ces « expéditions », qui le lui offrait pour le remercier de lui avoir donné la barque en souvenir, laquelle barque il avait fait remettre en état, c'est-à-dire enclouer les soupapes et la nettoyer du sang qui la couvrait.

« Ce Lamberty, ancien ouvrier carrossier, avait constitué, presque à lui seul, la maison civile et militaire, l'état-major du proconsul, dont il était l'aide de camp. En outre, il y avait là Fouquet, tonnelier, le jeune Mucius Scœvol Lalouet, âgé de dix-neuf ans, espion du Comité de Salut public et cousin de Robespierre à la mode de Bretagne ; Robin, infâme « favori » du proconsul et président du club Vincent de la Montagne malgré ses vingt ans ; un ci-devant gentilhomme irlandais, le maître d'armes O'Sullivan ; Fouquet, garde-magasin chassé pour vol de la garde nationale ; Gauthier, coutelier, Sandroock, commis aux charrois militaires, et une douzaine d'autres « bons bougres », détrousseurs de cadavres et « noyeurs » experts. Quand ils furent ivres, ils s'affublèrent des soutanes et des perruques des

prêtres assassinés, parodièrent la messe et les sacrements, et se livrèrent à l'orgie la plus sacrilège. Enfin, après avoir trinqué à ceux qui avaient bu à la « grand tasse », au « grand verre des calotins », l'on pria le trop gentil Robin d'entonner la *Gamelle*, chanson de la Montagne sur l'air de la *Carmagnole* :

*Mangeons à la gamelle,
Vive le son,
Mangeons à la gamelle,
Vive le son du chaudron !*

« – Je t'ai parlé de toute cette canaille, continua mon père, parce que la plupart d'entre eux vinrent décrotter leurs bottes sur le seuil du pavillon et renouveler leur bacchanale sous ce joli toit d'ardoise, que l'on pourrait croire celui d'une « folie » champêtre. Ecoute bien : c'est ici même que le citoyen O'Sullivan, ci-devant major breveté de Sa Majesté, raconta, les coudes sur la table, qu'il avait lui-même envoyé son frère à la guillotine, et que ce frère était si fort que le bourreau avait dû s'y reprendre pour lui trancher les muscles du cou. Lui, ne possédant que son adresse, ne se séparait jamais d'un petit couteau, duquel il saignait les condamnés au « bain national » qui pensaient lui résister. Ainsi avait-il raison des plus forts. Parfois, il usait d'un stratagème, quand l'infortuné n'était pas trop turbulent : « Regarde un tel, » lui disait-il en lui mettant la main sur « l'épaule. Tu vois que tu ne lui ressembles » pas, car tu es un bon b... de républicain qui mérites la grâce... » Et pendant que le prisonnier tournait la tête vers *un tel*, il lui plongeait adroitement son petit couteau dans le cou. Ce petit couteau, il le mit sur la table. Alors, l'affable, le joyeux Robin tira son sabre et le posa à son tour, tout ébréché. « Il a servi » à couper une soixantaine de têtes de « bri« gands », que nous avons noyés... »

« Maintenant que tu es instruit, allons voir le repaire de ces banquets de sauvages, l'asile de ces fausses amours, fit mon père en secouant sa pipe. Napoléon, au dire de Gourgaud, soutenait que le proconsul avait noyé six mille personnes, et l'Empereur était fort bien renseigné. Les historiens d'aujourd'hui en soustraient environ deux mille. Ils ont peut-être raison, mais cela n'atténue pas l'horreur de ces crimes... »

« Je le suivis à regret, tremblant sur mes jambes, et le vis essayer de faire jouer la clenche de la porte. Elle résista. Mon père, que son discours avait rendu nerveux, enfonça le vantail d'un coup d'épaule. Nous faillîmes tomber à la renverse sous une explosion de parfum, celui-là même que j'avais respiré. Mais, outre que cette fois il était porté à la millionnième puissance, on en ressentait les effluves chauds comme le sang. Une vapeur légère et dorée flottait dans l'encadrement de la porte. Quelques volutes s'en échappèrent pour voguer mollement vers l'azur. Mon père, un instant interdit, fit plusieurs pas en avant.

« – Oh ! fit-il, c'est une véritable forêt de lis !... »

« Je me précipitai et vis l'éclatante blancheur des corolles supportées par des tiges qui atteignaient ma taille et même la dépassaient. Cela formait un premier plan de nappe blanche, dont l'éclat allait *decrecendo* ; mais l'on devinait que la grisaille se prolongeait jusqu'au fond de l'appartement.

« Le pollen des pistils, divisé et soulevé par la brusque entrée de l'air, et qui formait la vapeur dorée flottant autour de nous, irritait à un tel point nos bronches que nous dûmes battre en retraite avant de pouvoir ouvrir les volets. Enfin, la tête lourde et le cœur oppressé, nous parvînmes à faire jouer les espagnolettes, dans une chaleur de serre, mais non sans travailler des genoux, des hanches et des épaules à travers cette insolite forêt, ni sans écraser sous nos pieds un nombre incroyable de sceptres fleuris. Alors, nous pûmes voir que les bulbes des lis avaient soulevé le dallage de brique et que les tiges en rangs serrés ne laissaient pas la place d'une main. Mais quelle éblouissante blancheur ! Il me parut que la tunique des anges m'eût été aussi insupportable à la vue, ou bien le linge de Véronique autour de la Face imprimée du Roi des Justes...

« Au fond de la seconde pièce, une cheminée élevait sa hotte sans que l'on eût pu apercevoir son entablement. Les murs étaient recouverts de boiseries grises aux baguettes à peine chantournées dans leurs angles supérieurs. Une petite rosace de stuc s'épanouissait au plafond, en entrelacs de roses, de houlettes et de cornemuses.

« – C'est, dit mon père, un bien galant emblème pour un si vilain Sylvandre, un si mauvais berger !... »

« Puis, revenant aux lis :

« – Je ne sais s'il y en a quatre ou six mille, mais je ne doute pas que ce ne soit là comme une revanche des victimes, dont l'innocence éclate dans cet odieux séjour et peut-être intercède pour les âmes si noires qui leur ont ouvert les bras d'un Dieu compatissant... »

« A cet instant même, un pigeon roucoula sa romance sur le sommet auparavant désert du petit toit d'ardoise. Tant de douceur et d'amour si voisins du ciel, une telle reprise de la vie insouciant et généreuse fondirent la colère de mon père : il éleva les mains vers la rosace au-dessus de laquelle soupirait l'oiseau du Paraclet, et dit d'une voix recueillie que je ne lui connaissais pas : « Pardonnez-« nous nos offenses, comme nous pardonnons « à ceux qui nous ont offensés !... »

Le poète de *Fanny* s'arrêta quelques secondes de parler. Il lissa la nappe du fond de son verre, et, les paupières baissées, refoula peut-être des larmes filiales. Pour moi, Nantes était ressuscité ; la Loire coulait encore à la place du boulevard.

– Allons, dit-il enfin, fallacieusement enjoué, qu'on nous apporte un autre muscadet !...

*Dans un vieux faubourg de Nantes,
Verse à boire !
Y avait une maison*

Verse à boire et buvons donc !

LA VOIX DES ILES

UNE nuit d'été, nous fumions un cigare, van Del Den et moi, sous la pergola d'une blanche maison de Villefranche. La rade s'étalait devant nous ; plusieurs cuirassés étrangers brillaient de tous leurs feux et pareils à de petites villes illuminées. Une musique de bal montait de ces forteresses de fer, qui semblaient alors si bien faites pour le plaisir. La beauté de la nuit, sa chaleur, ces airs langoureux, l'odeur balsamique de la brise terrienne qui réveillait à peine les palmiers, nous créaient une atmosphère exotique. Mais elle venait sans doute aussi des évocations auxquelles van Del Den s'était complu, plusieurs jours auparavant : Batavia, Weltevreden et Micer Cornelius, dont les navigateurs gardent un souvenir égal à celui de Rio-de-Janeiro et Valparaíso. J'essayai d'amorcer encore le récit des voyages de mon compagnon, désirant qu'il me reparlât de Java, où il avait séjourné.

« Il est singulier, répliqua van Del Den, que vous pensiez précisément à Java, qui n'a pas de rapport avec les lieux où nous sommes. Cela est piquant, veux-je dire, parce que, voici un an, quand je n'étais pas encore propriétaire de cette villa, j'entendis des voix qui me rappelèrent ce pays et me reportèrent pour quelques instants sous le ciel de l'Océan Indien. Mais cette fugitive évocation devint immédiatement dramatique. Rassurez-vous !... Et d'ailleurs, l'achat de cette maison s'ensuivit, que mon compatriote Daendels me céda à bon prix, si l'on peut dire. Il n'y pouvait plus vivre après *cela*. Car cet homme, que je croyais heureux et peu impressionnable, fuyait justement un souvenir, le souvenir du pays dont vous me semblez curieux...

« Daendels, poursuivit le narrateur, était lui-même un ancien négociant. Je ne l'avais pas connu là-bas parce que je m'étais retiré des affaires avant qu'il y fût, pour jouir d'une fortune durement acquise, ailleurs que sous un climat aussi meurtrier que celui de l'île.

« Donc, je fis connaissance de Daendels en Hollande, où il menait une vie fastueuse. La dureté du climat le faisait hiverner ici, même avant qu'il y bâtit. La communauté de nos souvenirs professionnels, les noms que nous portons et qui sont célèbres dans le monde du négoce, nous rapprochèrent en peu de temps, si bien qu'un jour nous vînmes ensemble essayer les plâtres de sa villa.

« C'était un homme encore dans la force de l'âge, expression bizarre qui ne veut pas dire exactement l'âge de la force. Enfin, mettons entre quarante-cinq et cinquante. Je parle de lui au passé parce que je ne le revois plus, et qu'il ne me donne pas de ses nouvelles, bien que nous ne soyons pas fâchés. Il est toujours vivant, je le sais. Mais c'est à cause de cette *histoire* qu'il demeure au loin, en divers endroits du monde, où il cherche d'oublier... Je le croyais heureux, vous ai-je dit, et même il projetait de se marier. Il s'était choisi une femme et me confiait ses desseins matrimoniaux, avec la gravité qui convient à cet âge quand on prend pareille décision. Du moins, je le pensais, car j'étais bien loin de me douter du chagrin qui rongait cet homme sous une affectation de jovialité courante.

« Il faut vous dire que nous avons quitté Ostende à l'improviste, en coup de tête, sans autre désir que celui de changer d'air. Sa villa de Villefranche était terminée, meublée encore sommairement, il est vrai. Pouvais-je penser que nous n'y passerions ensemble qu'une soirée et une nuit tragique ?... Bref, un seul domestique, après s'être chargé de tout, était retourné en Hollande pour en ramener une escouade de valets et rapporter avec eux un reste de mobilier. Il n'y avait ici, durant son absence, qu'une vieille femme de charge qui n'avait guère autre chose à faire que d'aérer, je pense, et qui couchait chez elle.

« Nous fîmes donc la route en auto, sans chauffeur pour être plus libres et n'emportant que deux valises. Je n'oublie pas deux fusils pour le tir aux pigeons, car nous étions passionnés de ce divertissement barbare, et nous

aurions plutôt laissé nos effets que nos fusils. Vous voyez que la « force de l'âge » a encore ses enfantillages.

« Je vous passe les menus incidents de ce voyage plein de bonne humeur. En arrivant ici sur le soir, nous ne trouvâmes même pas la vieille femme, l'insouciant Daendels ayant omis de la prévenir. Au fait, nous comptons sur toutes ces gargotes à poissons qui, depuis Toulon jusqu'à Roquebrune, s'intitulent des « réserves » avec plus ou moins de justesse. Nous prîmes notre premier repas sur le port, et revînmes sous cette pergola fumer le cigare comme ce soir, et boire des bouteilles de *bols* que nous avions fait porter en même temps que des boissons fraîches. Résolus de nous délasser dans nos pyjamas par la contemplation du spectacle qui s'offrait à nos yeux – l'immuable paysage que voici –, nous avons remis au lendemain le tour du propriétaire. Puis, Daendels parla de l'épouse qu'il s'était choisie sans qu'il y eût encore entre eux de convention formelle, et j'écoutai mon compagnon exposer avec complaisance le plan de sa nouvelle vie, mais toujours avec ce ton grave et préoccupé qu'il prenait en cette circonstance, ai-je dit, et qui contrastait si singulièrement avec son caractère enjoué.

« Je remarque, en passant, qu'il ne me parlait jamais de l'île qu'avec une sorte de contrainte, et qu'il laissait toujours tomber la conversation quand je l'avais mise sur ce sujet. Je pensais alors qu'il désirait purger sa mémoire de l'ancien souci des affaires. Je ne crois pas, non plus, que la plupart des Hollandais conservent de Java un souvenir nostalgique : à Batavia, à Weltevreden, ils ont trop le regret de leur patrie, au point qu'ils ont creusé, au beau milieu de ces villes des canaux où ne se réfléchit pas leur ciel et où se baignent des femmes de bronze doré. Néanmoins, ils y retrouvent Rotterdam et ils en meurent, car le paludisme et autres fièvres se transmettent par les moustiques qui pullulent sur ces grandes surfaces d'eaux mortes...

« Il était environ une heure du matin quand Daendels prétendit entendre parler dans la villa. Je tendis l'oreille et perçus un bruit de voix étouffées. Puis le silence. Puis les voix, derechef.

« – Cependant, dis-je à Daendels, ces voix, me paraît-il, parlent une langue qui ressemble à la nôtre, du moins aux quelques intonations et

désinences que je peux saisir... Dois-je imaginer que le domestique dont vous me parliez ne soit point parti ? Nous sachant là, il aurait paru...

« Ou bien il craindrait de se faire entendre, reprit Daendels. Mais non, ce n'est pas possible... Et puis, ce n'est pas sa voix. Je ne reconnais pas l'autre davantage, autant que l'on puisse reconnaître une diction et des timbres si lointains et si confus... Eh bien, moi, je suis sûr que c'est le drôle qui nous a accompagnés avec les boissons. Nous sachant seuls sous la loggia illuminée, il est revenu avec des faquins de son espèce pour faire main basse sur nos portefeuilles ou la menue monnaie... Mais nous sommes vraiment ridicules, mon cher : ils ne peuvent parler qu'italien ou nissard, et nous imaginons qu'ils parlent le hollandais... Non, c'est plutôt la vieille femme... Je veux dire que cette procureuse aura transformé ma maison en... Venez, nous allons les surprendre pour en rire, car je ne crois pas que la peur nous trouble, n'est-ce pas, van Del Den ?

« Nous descendîmes, tournant les robinets électriques. Pendant un long instant, nous n'entendîmes plus rien. Daendels entra dans sa chambre, ouvrit la boîte de son fusil, le monta et y glissa deux cartouches. Moi qui n'ai pas l'esprit si romanesque et qui, d'ailleurs assommerais un ours d'un coup de poing, je le regardais faire en riant.

« – Voyez les autres pièces de cet étage, lui dis-je, et n'oubliez pas les penderies. Quant à moi, je descends dans les sous-sols, car je suis sûr que les voix partaient de là, si toutefois nous n'avons pas eu la berlue... Daendels, lui criai-je, au bas de l'escalier, nous avons peut-être dégusté trop de *bols* !

« C'est un fait, nous avons beaucoup bu en devisant, et notre dîner avait été copieusement arrosé de Champagne.

« Je fouillai les vestibules, les salons et la salle à manger. Puis je descendis l'escalier des sous-sols. Alors, la voix reprit, une voix à peine plus élevée qu'un murmure. Elle parlait en ma langue, mais avec une douceur étrange et un zézaiement enfantin qui me rappelèrent le parler des insulaires, là-bas... Car, depuis plus d'un demi-siècle on les autorise à apprendre notre idiome. Et je revis les belles nuits, les voluptueuses nuits de Java, sous les hauts tunnels de verdure.

« – Mon chéri, mon amour ! reprit une autre voix. Ah ! comme je t'aime... »

« Puis les soupirs, les petits gémissements de l'amour. Puis le silence, et une palpitation si douce de grands feuillages, ce qui me fit croire qu'une porte ou une fenêtre était ouverte.

« Maintenant, j'en suis sûr, pensai-je, Daendels ne sait pas le compte de ses gens. Il en a laissé ici quelques-uns qu'il a ramenés de Java, bien qu'il prétende n'employer que des compatriotes. Et ceux-ci font l'amour...

« Une voix d'homme reprit :

« – Si, si, Katji, partons cette nuit ! .. Katji, je le veux ! Je t'adore, Katji !....

« – Vous êtes des misérables ! cria une troisième voix d'homme, celle-là haute et irritée.

« Mais quoi, c'était la voix même de Daendels ! Il avait donc pénétré dans cette pièce par le jardin ? Et comment en avait-il trouvé le temps ?

« La première voix d'homme, celle qui suppliait la femme de partir, proféra un juron terrible, et j'entendis des cris de colère, des sanglots de femme, des foulées sur du gravier. Puis une autre voix, emphatique et ridicule, cria : « Pan ! Pan !... ».

« Alors, j'ouvris la porte que je m'étais retenu d'ouvrir par décence et tournai en même temps le commutateur extérieur. J'entrevis, l'espace d'un éclair, un perroquet aux yeux fermés, immobile sur son perchoir, et qui semblait dormir, tout hérissé dans ses plumes. J'allais éclater de rire, mais je n'en eus pas le temps.

« – Sale bête ! cria derrière moi la véritable voix de Daendels, et un coup de feu me partit aux oreilles. L'oiseau sursauta dans un tourbillon de duvet et tomba comme une toque de plumes que l'on jetterait à la volée. Des vitres avaient volé en éclats ; des grains de plomb en ricochant contre le mur me cinglèrent le visage.

« Je me retournai, ahuri par la détonation, et prêt à demander raison à Daendels de m'avoir tiré aux oreilles avec une grossièreté inconcevable. Mais, déjà, le malheureux dément appuyant la crosse contre terre cherchait à presser la gâchette avec son pied pour se faire sauter la cervelle. Il tenait à

deux mains le canon enfoncé dans sa bouche. Lui broyant les poings et le bousculant je lui arrachai l'arme qui partit de nouveau en tombant sur le carrelage, mais sans atteindre personne. Alors, nous nous regardâmes avec égarement. Puis Daendels se jeta à mes pieds en m'enlaçant les jambes.

« – Pardon ! Pardon, mon ami ! criait-il en pleurant. Pauvre Katji, ma femme !... Je suis un malheureux et un meurtrier, van Del Den, et vous l'ignoriez !... Mais je vais tout vous dire...

« Et là, dans l'office qu'il ne voulait plus quitter, Daendels, assis sur un étal à découper, me raconte sa vie.

« Il s'était marié à Garoet avec une métisse, la beauté même. Mais vous pouvez difficilement imaginer ce qu'est la beauté d'une Javanaise, quand elle est seulement vêtue du *sarong* national qui lui couvre les jambes, et que ses seins volumineux dressent leurs pointes jusqu'à son menton. Ou mieux encore, quand elle se baigne dans un canal de Batavia, par la chaleur tropicale, et que sa tunique de batik moule son corps élancé.

« Au bout de trois années, cette Katji le trompait avec un de ces jeunes nobles du pays dont l'élégance consiste à se vêtir mi-partie, c'est-à-dire, pour le haut, à l'européenne, ou presque, avec le petit turban or et noir, le smoking, le gilet blanc et le jabot semé de diamants ; pour le bas, d'une somptueuse jupe rayée d'or. Ajoutez à cette tenue une petite épée à poignée dorée, que l'on nomme un *kriss*, et qu'ils portent en verrouil sous leur veston de soirée. Ce sont ainsi de forts jolis hommes, malgré leur mise affectée, et qui possèdent, pour la plupart, une fortune considérable. La plupart, également, cultivent la musique, la danse, le théâtre et la poésie.

« Le pauvre mari hollandais était bien épais, sans doute, à côté de pareils mirliflores. Aussi, il arriva ce que vous savez. Les amants se donnaient rendez-vous la nuit, dans le parc du bungalow qu'habitait Daendels, au milieu d'un petit bois de bananiers et de cocotiers. Là, comme dans tous les jardins du pays, se dressait un mât de bambou qui portait une cage à son sommet. Dans cette cage était le témoin de leurs amours. Une nuit d'orage tout illuminée de larges ondes électriques, pareilles à des projections théâtrales, Daendels surprit les coupables et les tua de deux coups de revolver. Pourtant, il était dans le cas de légitime défense, car, dans la clarté

de la foudre, il avait vu briller le kriss dans la main de son rival. Il prétendait même que sa femme le lui avait tendu. Mais je reste encore sceptique sur ce point. Enfin, je ne lui reproche rien, la justice, là-bas, étant aussi indulgente que moi pour la folie homicide : c'est que le plus grand coupable est généralement le climat.

« Daendels vendit ses biens, sans avoir été inquiété, et revint dans sa patrie. Il ne rapportait que le perroquet, qu'il considérait comme un fétiche et qui avait appartenu à sa mère. Mais jamais ce diable d'oiseau n'avait trahi son secret ! Pendant des années, il dut ressasser la scène finale dans sa petite tête affolée, de telle sorte qu'il lui advint de la rêver tout haut.

« Ce n'est pas pour avoir divulgué son crime, que, d'ailleurs, j'aurais pu connaître, que Daendels abattit l'oiseau, mais bien pour lui avoir rappelé son rôle d'époux malheureux, alors qu'il pensait refaire sa vie avec la femme qu'il aimait. Et c'est pourquoi encore il se montrait si grave en évoquant ses futures amours : cette gravité n'était que timidité et doute de soi devant le Destin.

« Je parvins toutefois à le faire renoncer au suicide, et j'achetai, pour le délivrer de l'obsession, cette maison qu'il m'abandonna le matin même. Il partit sans jamais plus me donner signe de vie, vous ai-je dit. Quant à la fiancée de ses rêves, je sais qu'il ne l'a pas épousée.

« Je vous montrerai son fusil, ajouta van Del Den. Il aurait pu être taché de son sang. J'ai laissé dans les canons les deux cartouches vides, et j'ai mis dans la boîte, posée entre les chiens, une poignée de plumes multicolores. »

LA BELLE ZORAÏDE

EN fréquentant chez un antiquaire de Monaco, rendez-vous caquetoire des beaux-esprits, des amateurs et des politiques, je remarquai un portrait de femme dans le goût espagnol et garni d'un cadre d'ébène incrusté de cuivre et d'écaillé.

Un charme diffus s'envolait, si j'ose dire, de cette toile et donnait l'impression des ailes feutrées d'un oiseau de nuit qui eût voleté en nous frôlant dans la pénombre de la moustiquaire de verroterie, et encore d'une lumière perpétuelle tamisée par l'albâtre, au fond d'une sacristie ou d'un tombeau.

Ce charme était si doucement tyrannique que chacun des discoureurs de ce plaisant endroit ne pouvait s'empêcher de porter de temps à autre un regard vers le mystérieux visage, sans toutefois s'en approcher ni s'enquérir de son origine. Moi-même, je n'avais pas eu cette curiosité, le dessein de mes visites n'étant, après tout, que de m'entretenir avec le Signore Solaro, maître du lieu, et les personnes de bonne humeur que l'on y rencontrait peu avant la méridienne. Lui ne s'inquiétait pas de me pousser à l'achat, et tous nos discours se terminaient par un *pastice* sur la Place du Palais, à deux pas des pièces de bronze données par Louis XIV, de leurs pyramides de boulets, noirs et luisants comme des prunes d'Ante, dans un décor d'opérette, et à l'instant même de la relève de la Garde.

Par une rencontre plus singulière qu'il n'y paraît, je pensais chaque fois à la relève du Palais de Madrid, au temps du roi Alphonse. Je voyais les fantassins des « vieilles bandes espagnoles » marcher ou plutôt danser au pas de parade, sur un air que j'aime croire d'Haydn. Le souvenir s'enchaînait au portrait, dont il me semblait ressentir les effluves à distance, et il nous arrivait invariablement de parler de choses étranges sous l'« insensible Azur », que l'on dirait peint sur la voûte du ciel, de même que les palmiers en exil, comme l'azur indifférents...

Un jour que, sur cette même place, un disque tournait une *rumba*, je n'y pus vraiment tenir et demandai négligemment à mon ami l'antiquaire s'il voulait me céder le portrait que je n'avais qu'entrevu.

– D'autant plus volontiers, répondit-il avec empressement, qu'il finit par m'obséder, que je fais effort sur moi-même pour ne pas y jeter les yeux, et qu'il nuit à tous ceux qui sont à côté.

– Comment cela ? lui dis-je.

– C'est peut-être une idée, mais les amateurs qui le regardent deviennent pensifs, passent à un autre, le contemplent distraitemment, retournent sur leurs pas, et puis n'achètent rien, sans même demander le prix de celui qui les occupe. Car il les occupe, Monsieur, il les occupe !... La preuve en est qu'ils reviennent plusieurs fois pour jouer la même comédie. *E perché ?* Cette toile est sans valeur à mon sens... N'ai-je pas un Nattier, un Coello d'une insigne rareté, des marines d'Isabey et de Garneray, un Monticelli, un Téniers, le portrait du grand Arnauld par Philippe de Champagne, avec Port-Royal au dernier si vous y tenez je vous la donne, cette *Donna Serpente* ! Et c'est moi qui vous remercie...

A cet instant, le portrait me fut si présent aux yeux de l'esprit que je pensai le toucher des mains ; pourtant, je ne m'en étais jamais approché, je ne l'avais jamais détaillé, je n'en gardais jusque-là qu'une vision très vague. Impatient d'être possédé, il semblait donc accourir au-devant de son nouveau maître, et je respirai un bizarre mélange de froment et d'œillet, quelque chose comme l'arome d'une chair brune et moiteuse. Alors, la *rumba* crépita victorieusement de castagnettes et de guitares. Des couples se balancèrent avec ivresse, impétueux roulis de hanches sous un soleil de juillet propre à mixtionner le « breuvage amoureux » dont parle le poète, et qui est fait d'une dose subtile de fard et de sueur. Pareilles aux montagnes de la Bible, qui bondissent d'allégresse comme des chevreaux, le Mont-Agel, la Tête-de-Chien et les cimes de Sainte-Agnès se mirent à tourner.

– Au diable votre *pasticel*... dis-je au Signore Solaro.

Chez moi, je contemplai ce visage. Il m'apparut de plus en plus séduisant, au fur et à mesure que j'en réduisais avec patience la crasse séculaire. De signature, je n'en trouvais point ; en retournant le portrait, je vis que l'envers en était muré par une feuille de maroquin rouge semée de petits fers comme une reliure. Ils représentaient ces coquillages que l'on nomme « pucelages de Vénus ». Une conque marine, de plus forte dimension, formait le centre et jetait encore quelques feux mal éteints, de son orichalque vieilli.

Enfin, après une heure de travail, j'avais mis au net une jeune marrane au teint bistré, aux yeux globuleux, d'un éclat sombre et jaillissant, au nez court et busqué, aux narines grandes ouvertes, à la bouche épaisse, fendue comme une cerise et à peine ombragée de duvet. Le classique « pied de rouge » avivait les joues d'une honte appétissante. Un toquet à aigrette, de velours nacarat, couvrait à peu près le tiers d'une chevelure brune et rebelle qui ne dépassait pas le lobe des oreilles et semblait avoir été coupée, à la façon des pages, sur un col renflé par les roucoulements du plaisir, et fort accourci, comme celui des personnes excessives. Un double menton naissant ajoutait à l'ensemble voluptueux un air indissimulé de gourmandise. Il faisait aussi présager deux fruits bien remplis, ses voisins, naturellement attachés très haut, et qui s'écartaient avec orgueil, presque à découvert, sur un buse avancé, selon la mode des dames du XVI^e ou du début du XVII^e. Une profusion de besans d'or et de bijoux couvrait de semis le corsage brodé d'œilletons persans, ainsi que les manches à gigot et crevés, où ils semblaient s'être répandus en ruisselant des cheveux, de la toque, du cou et des oreilles. Les pierreries demeurées attachées à ces derniers étaient peintes, cependant que les autres, à l'exclusion toutefois du côté de l'ombre, se relevaient en demi-bosses de cristal de roche incrustées dans la peinture même. Je n'aurais pas cru que l'on pût sans mauvais goût utiliser ce genre de pittoresque, mais j'en avais la preuve évidente. Après tout, pensais-je, le Pinturicchio a bien doré le relief des dagues et des accessoires sur les fresques de la *Vie de Pie II*, entre autres, que j'admirai à Sienne, dans la bibliothèque de Francesco Piccolomini, et où se mêle, peut-être à tort, le renom du divin Raphaël.

Je plaçai ensuite le portrait sur un meuble, pour jouir de l'effet par le recul. C'est alors que je lui trouvai un air de bravoure et d'autorité qui m'avait échappé dans l'examen du détail, un air d'effronterie à la place de la pudeur rougissante, celui même, sans doute, qui nous contraignait de lever les yeux dans la boutique, qui « occupait » les clients, les remplissait d'une crainte mystérieuse, les forçait à revenir, les détachait impérieusement des autres figures, et éloignait enfin les pusillanimes. Ou ceux qui n'entendent pas être commandés, pour mieux commander seuls ? Je ne démêlais pas très bien cela, je l'avoue... D'ailleurs, il suffit que je formule une idée, que j'en arrête le dessin, qu'elle soit concrète, pour qu'aussitôt il s'en présente une autre qui lui est contraire et non moins bien arrêtée.

Je changeai la figure d'éclairage pour y retrouver l'expression de volupté qui m'avait frappé en la nettoyant. Mais les deux expressions, les deux physionomies subsistèrent dans la refonte d'une nouvelle lumière, et chacune parlait à son tour. « Tu m'as enlevée, disait l'insolente. Je suis à toi et tu me subiras ! – C'est toi que j'attendais, soupirait l'autre, et tu m'as emportée parce que je te plaisais aussi. Esclave obéissante, je suis la douceur et le plaisir. Pourquoi me craindre, *amigo* ?... »

Je la changeai de place une fois encore, et toutes deux confondirent leurs accents. Ce fut un mélange de véhémence et de sujétion, de sauvagerie et de tendresse, la révélation de la personne tout entière. Comme j'aime le repos, voire dans la fiction, je hochai la tête pour signifier que ces alternatives n'étaient point de mon goût, qu'un caractère égal eût mieux fait mon affaire. Puis j'enveloppai le portrait d'une soierie et l'enfermai dans une armoire afin de résister à moi-même, de vaincre un caprice enfantin.

La nuit, j'eus beaucoup de peine à m'endormir. Les yeux fermés, je voyais le visage de celle que j'appelais la marrane et tel qu'il m'était apparu sur la Place du Palais. Chose plus bizarre encore, une volonté étrangère s'était installée en moi pour me presser de retirer la toile de sa cachette ; puis une voix insidieuse formula pareille injonction en des phrases entrecoupées, des lambeaux de phrases que hachait le mot *Vengo* ! – viens !

En d'autres circonstances, je n'en aurais pas été très étonné, parce qu'il m'arrive parfois de penser en dialogue ; mais, en outre, je respirais le parfum de blé mûr et de poivre aromatique qui s'était confondu avec celui des filles de midi. Il croissait et décroissait comme si la brise intermittente eût soufflé sur des moissons et glissé entre des corymbes de poivriers ; comme si la fille d'Hérodiade eût ballé dans ma chambre, les bras repliés derrière la tête et découvrant leurs fiévreuses cassolettes, polies au dropax. Salomé, c'est ainsi, dorénavant, que j'imaginerais ton visage si je ne chassais de ma mémoire celui de la marrane, dont je ne parle ici que pour me débarrasser sans retour.

Forcé de regagner Paris le lendemain, je mis le portrait dans mes bagages, mais sans l'extraire de sa pièce de soie, bien que je luttasse contre l'envie de l'en découvrir, et fort mécontent, au reste, de la comédie que je croyais me jouer à moi-même. Cette irritation ne fit que s'accroître en cours de route, du fait qu'une quantité incroyable de *flamencos*, *soleares* et *granadinas*, que j'avais entendus jadis dans certains bouges de Madrid, airs et paroles parfaitement oubliés de moi, fredonnèrent à l'envi dans ma mémoire et jusque sur mes lèvres. Ils s'adaptaient tant bien que mal au rythme du wagon ; et je refis par la pensée plusieurs voyages en Espagne, particulièrement en Andalousie. Je revis l'Albaïcin, le centre mauresque de Grenade, construit sur la colline dont le nom arabe signifie le Quartier des Fauconniers, *Rabad el-bayâzin*, et le Généralife, avec les eaux et les cyprès, et l'Alcazar, avec la Salle des Abencerages, le Tocador de la Reine, et maints autres lieux illustres, envahis de romarin, de myrtes et de lauriers, où le souvenir des Maures sommeille au soleil comme un lézard engourdi.

Mais partout m'apparaissait la marrane, tantôt vêtue et tantôt dénudée jusqu'aux reins, en des poses ou des danses du temps de Boabdil-el-Chico, comme le gracieux *zambra* ; ou bien, au détour d'une rue d'ombre et de fraîcheur, biblique, une jarre sur la tête, un œillet rouge entre ses dents éblouissantes, les poings aux hanches, dandinée par défi sur des pieds cambrés comme des ramiers, et la jupe à plissés sciant ses jambes de

bronze. Chaque souvenir était pour ainsi dire signé d'elle !... Cela devenait une telle dérision que je me mis à lire les journaux, de la manchette aux annonces. « Tu ne feras pas long feu chez moi ! pensai-je : Je te donnerai au premier amateur venu, de peur qu'on ne te refuse si je te vendais comme une esclave !... »

Le matin même de mon arrivée, l'amateur se montra sous les traits de Lauzat, un peintre de mes amis, qui me croyait rentré depuis plusieurs jours.

– Comme tu es un fervent de l'Espagne, lui dis-je, j'ai rapporté à ton intention un petit portrait de femme, que je crois une marrane, et que je n'ai pas encore sorti de sa valise. A toi d'en découvrir l'auteur.

Je le lui donnai sans y jeter les yeux. Lauzat s'extasia sur son charme étrange, l'éloigna, le rapprocha et le posa sur la cheminée pour reculer de quelques pas.

– Il est malheureux, dit-il, que l'on ait semé du clinquant et des verroteries là-dessus, car c'est une excellente chose. Et quel magnifique modèle !... Ce n'est pas parler en peintre, mais je crois que je préfère encore le modèle à la peinture. De même que Goya avec la *Maja*, l'artiste n'a pas dû s'ennuyer. Il en était certainement amoureux ; ce sont des choses qui se sentent, du moins chez les peintres. Ces coquillages le prouvent à eux seuls, à moins que la belle ne s'appelât *Concha*, ou *Conchita*. C'est encore une idée !... Tiens ! je vais dire une autre bêtise : à propos de sentir, on dirait qu'il a rendu jusqu'à la fragrance de la chair... Toi, tu ne peux te rendre compte de cela, encore que ce soit une idée de littérateur, une de ces idées avec lesquelles vous faites de la critique d'art, vous autres, quand vous ne savez plus que dire...

Lauzat en vint à chercher l'auteur. A la manière dont il énonça le plus grand nombre des artistes échelonnés sur un siècle et demi, je me rendis compte, une fois de plus, que nos peintres n'entendent rien à la peinture. Il citait des noms au hasard, comme Pedro Berruguette, Francesco Herrera, Saavedra y Castillo, et Valdes Leal, mais sans s'arrêter à personne. Les petites incrustations achevaient de le dérouter. Je le regardais rapprocher, puis éloigner la toile à poings tendus, de sorte que la figure et lui avaient l'air de s'embrasser avec transport. Il était comme fasciné et ne pouvait se

résoudre à quitter des yeux l'objet auquel il découvrait des beautés nouvelles, mais derechef étrangères à l'art. J'en aurais bien ri sans la crainte de soulever une discussion qui aurait prolongé l'entretien, car j'étais impatient de le voir sortir, lui et son trésor. Pourtant, je me trompais : après des remerciements affectueux mais écourtés, il prit congé, la toile sous le bras, et sans avoir consenti à la laisser envelopper. Je ne doutai pas que ce ne fût pour la regarder encore, sitôt qu'il serait sans témoin.

Délivré d'une présence invisible qui m'avait obsédé pendant plus de quarante-huit heures, je me sentis enfin redevenu moi-même.

Contrairement à ce que j'aurais cru, Lauzat ne me donna pas signe de vie pendant des semaines. Je le rencontrai par hasard et je refrémai le vague sentiment qu'il eût préféré m'éviter, passer inaperçu. Il s'excusa, néanmoins, de son étourderie naturelle, et, malgré un rendez-vous qu'il prétendait urgent, me fit asseoir à la terrasse d'un café. Mais Lauzat n'était déjà plus le même homme. Les rides de son visage, à peine perceptibles sur celui des artistes de quarante ans, qui portent généralement jeune, s'étaient accentuées ; ses yeux pervenche, naguère mobiles et rieurs, devenus d'une teinte délavée, regardaient fixement dans le vide ; enfin, il paraissait avoir oublié son âme quelque part, pendue au vestiaire d'un cabaret de nuit, à côté de sa canne et de son chapeau. Il n'avait pas revu nos amis communs. Des siens propres, il n'était plus question. Je l'interrogeai sur son travail : il fit un geste évasif. Je pensai qu'il dût être amoureux et le lui dis.

– Peuh ! souffla-t-il avec dédain en désignant du menton des jeunes femmes qui passaient, qu'est-ce que c'est que tout ça ?...

Je t'ai connu plus ardent et plus curieux de la vie. Une belle jambe dans un bas de soie suffisait à t'embraser ; pour toi, c'était le brandon de l'amour...

Mais Lauzat eut un rire étouffé, lointain, comme s'il eût ri derrière une porte. Le son de sa voix même avait une résonance un peu sourde, lui qui détonnait avec un timbre de fausset. Plus de femmes, plus d'amis, plus d'éclats, plus de gestes démonstratifs : oui, quelqu'un l'avait changé, voire

possédé. Il n'avait même plus soin de lui-même : un linge fané, une cravate à la venvole et des taches au revers de son veston.

Je me tus, et nous tombâmes dans un silence gênant, du moins pour moi, qui me sentais envahi par un indicible malaise. Lauzat, lui, souriait aux Anges, d'une pauvre figure lunaire.

– Adieu ! fit-il, au bout de dix bonnes minutes. Tu m'as fait oublier mon rendez-vous...

Il s'était levé et me tendait une main lasse et fiévreuse, qui mouilla la mienne de sa moiteur.

Il fit trois pas, impersonnel comme un automate.

– Lauzat, lui criai-je, Lauzat, mon ami, reste avec moi !... Sinon, de quel côté vas-tu ?

Alors, revenant sur ses pas et se penchant à mon oreille :

– Eh bien, je t'ai menti, je suis amoureux, je vais du côté de l'amour !...

Il se produisit en moi une telle détente que la plaisanterie jaillit spontanément, et peut-être aussi trouvai-je l'instant propice pour demander des nouvelles de mon tableau.

– Amoureux du modèle, certainement. Concha, ou Conchita ?

J'aurais asséné un coup de poing sur la tête de Lauzat qu'il n'eût pas été plus interdit. Il se remit vite, et s'appuyant des deux mains sur la table, face à face, et sifflant de colère, de méchanceté ou de jalousie incompréhensibles :

– Soit ! Mais je me trompais, elle ne s'appelle ni Concha, ni Conchita...

Une voiture en maraude roulait au ras du trottoir. Il sauta dedans avec une prodigieuse légèreté, comme s'il eût été soulevé du sol, et le chauffeur démarra sur un signe, d'une façon mystérieuse. Je crois même qu'il lui avait ouvert la portière, car je n'ose dire qu'elle s'ouvrit toute seule...

Pendant quelques jours, j'allai voir des amis de Lauzat et ceux des miens qui auraient pu me renseigner sur sa santé, car je jugeai le malheureux complètement détraqué. Personne ne l'avait vu, ni à ses restaurants, ni à ses cafés habituels. Quelqu'un m'apprit qu'il avait rompu sans cause avec une

maîtresse que ses intimes ne lui connaissaient pas, et qu'elle s'était retirée en déplorant sa *folie*. Chez lui, Place des Ternes, la consigne était de dire qu'il était allé peindre à la campagne, pour un temps indéterminé, et que la poste seule faisait suivre sa correspondance. Il était en outre désabonné du téléphone et ne répondait pas aux lettres. Comme son atelier donnait sur la cour, il était impossible de voir s'il avait ou non de la lumière. Bref, de marchand il n'en avait plus, touchant directement l'amateur. .

Je ne peux pas dire que j'oubliai, Lauzat, parce qu'il était rattaché dans ma conscience au portrait que je lui avais donné, et que je me sentais obscurément responsable d'avoir déterminé son état. Pourtant, la raison me disait qu'il n'avait pu être le jouet de mes propres phantasmes, que son imagination, sa sensibilité étaient à l'opposé des miennes, et que sa profession même l'inclinait puissamment vers les réalités objectives. Une autre voix reprenait : « *Ni Concha, ni Conchita...* » et je me trouvais de nouveau tourmenté par la marrane !...

Bah ! finis-je par me dire, Lauzat est allé se reposer dans une maison de santé. Nous le reverrons bien un jour, comme tant d'autres qui en sont sortis guéris.

Six mois après, me trouvant de très bon matin dans le quartier des Batignolles j'aperçus Lauzat, ou plutôt son ombre. Chaussé de pantoufles, la tête nue, le col du veston relevé et flottant dans un pantalon tirebouchonné, il courait, un petit pot à lait d'émail à la main, et de l'autre une flûte de pain enveloppée de papier de soie. J'allais le rejoindre quand un encombrement de personnes et d'un éventaire sur le trottoir, plus une voiture arrivant en sens contraire me coupèrent la poursuite et je le perdis de vue.

Quelle aventure de basse qualité, pensai-je, quelle sujétion infâmante a bien pu l'amener ici et le faire descendre, mal vêtu, sans respect de sa personne, chez les petits fournisseurs d'une rue presque sordide ? Pauvre ami !...

A son ancien domicile, où je me rendis le jour même, on m'apprit qu'il l'avait quitté depuis deux mois sans laisser d'adresse, même qu'il avait cédé tous ses meubles au dernier occupant. Ce fut tout ce que je pus obtenir.

Mais, à quelque temps de là, je reçus une lettre de lui dont je ne reproduirai pas les termes, parce qu'ils ne vont pas sans redites ni une certaine incohérence, et qu'en fin de compte Lauzat avait des façons à lui de s'exprimer qui requièrent une traduction.

Il commençait par faire appel aux souvenirs de notre vieille amitié pour me demander pardon de son attitude et de son silence. Dès le début, le ton grave de sa lettre, aussi bien que l'attendrissement de sa mémoire me faisaient présager une décision funeste. Puis il me donnait les raisons qui l'avaient tenu à l'écart, d'abord la nature de mon cadeau, dans lequel il avait vu, dès le premier jour, une manière de sortilège pour annihiler sa volonté, son œuvre, sa vie tout entière. J'avais exercé contre lui, faible, un abus de pouvoir : n'aurait-il pas été plus simple de détruire cet objet que, sans aucun doute, je savais chargé d'une irrésistible énergie ? Et d'ailleurs, ma façon d'être, l'impatience trop évidente de le lui voir emporter lui eût donné à réfléchir. Mais il devait bientôt chérir le mal dont j'avais été l'instrument volontaire ; et c'est pourquoi, pareil au supplicié mangeur d'opium qui oublie son martyr et sourit à son bourreau, parvenu au stade des béatitudes et du détachement terrestre, il bénissait son pervers initiateur.

Et Lauzat ajoutait que, lors de notre dernière rencontre, il avait acquis déjà l'insouciance de la vie et des hommes, mais que ma plaisanterie entachée de malice avait répandu le sel sur une blessure encore fraîche. Après tout, il ne m'avait répondu que par un aveu, un aveu propre à me faire sentir combien je m'étais trompé, combien il était heureux au sein d'indicibles délices.

C'était là toute sa vengeance, pour ne pas dire sa magnanimité !...

La seconde raison était que, dégagé du commerce des femmes charnelles, de l'art même et des relations de camaraderie qu'il comporte, il était en outre assujéti à la solitude par une passion jalouse et par une présence perpétuelle, en quelque lieu qu'il allât. Alors, il avait quitté son bel atelier des Ternes pour se réfugier dans un logement de deux pièces, où lui suffisaient un lit, une table et quelques chaises. Cela même était de trop ! Comme il n'avait eu cure de ses revenus, il ne lui resterait pas de quoi se

faire enterrer. Heureusement qu'il n'est besoin de rien pour vivre avec les purs esprits, qui se confondent dans la lumière, l'embrasement de l'amour !

Mais l'étrange expérience de Lauzat dépassait les bornes de la mystique amoureuse. Nul moins que lui n'était désigné pour se nourrir de la théosophie d'un Swedenborg. Toutefois, s'il avait pu la connaître, il eût approuvé le philosophe suédois qui, dans son traité *De cælo et inferno ex auditis et visis*, prétendait converser avec les anges et soutenait l'existence d'un autre monde pareil au nôtre, avec les mêmes besoins et les mêmes occupations.

Je crois plutôt qu'il se fût contenté des célèbres *Entretiens du Comte de Gabalis*, où l'abbé Montfaucon de Villars raconte, d'après Paracelse, qu'un volage aimé d'une Sylphide, d'une enfant d'Eloïm, vit apparaître en l'air et couronnée d'une vapeur parfumée la plus belle cuisse du monde, comme il dînait avec une maîtresse nouvelle, et cela afin que ses amis présents pussent juger du tort qu'il avait de lui préférer une femme.

Je veux dire que Lauzat, sans se préoccuper d'autre chose, ne repaissait que ses sens. Mais je reprends le cours de sa lettre après son long préambule, aussi nécessaire que ma parenthèse.

Or, donc, ayant posé bien en face de son lit et à portée de la main celle qui, depuis douze heures, était devenue la dame de ses pensées, il attendit longtemps le sommeil. A plusieurs reprises il se donna de la lumière et ses yeux se portaient inlassablement sur la belle personne. Comme je l'avais éprouvé moi-même, il se sentit tellement harcelé par ses souvenirs d'Espagne qu'il revécut une vie ancienne que la lecture et les musées lui suggéraient, pensait-il. A force de fixer le portrait et de maintenir son esprit dans les mêmes limites, il s'endormit et fit un rêve. Du moins le crut-il durant les premières nuits. Mais un rêve d'une telle vérité physique que tout, à son faux réveil, lui prouvait non seulement qu'il ne s'était pas endormi, mais encore qu'il s'était levé, et qu'il avait déplacé des objets d'une pièce à l'autre, tel qu'un carnet de croquis, sur lequel il se souvenait avoir voulu fixer l'image d'une perfection sans pareille. Cependant, on le lui avait expressément défendu, et il avait reçu d'autres preuves plus aimables encore de cette réalité corporelle, en manière de compensation. Et

le nombre de ces preuves l'élevait au rang du héros de la fable qui fut réduit à filer vers la fin de sa carrière. Le parfum qu'il avait déjà respiré chez moi imprégnait son corps et les draps du lit, devenu par son désordre le champ de bataille dont parle l'amant insatisfait de Laure de Noves, mais non cruel comme le sien : « *E duro campo di battaglia il letto !...* »

On me pardonnera d'ajouter cette réminiscence poétique qui vient tempérer pour moi les embrasements d'un passage indiscret, où le délire de la passion s'exprime avec une fougueuse liberté.

Enfin, celle que je nomme toujours la marrane, puisqu'il lui fut interdit de révéler son nom se matérialisa à l'état de veille et fut avec lui comme une personne vivante, mais jamais à la lumière du jour, dont le pouvoir dissolvant l'empêchait de prendre corps. Le bruit, la prescience d'une visite, une importunité quelconque la rendaient rétive à tout appel, ou la réduisaient au souvenir d'un songe presque effacé, au sentiment d'une idée fugitive, à la seconde même qu'elle s'évanouissait.

Malgré son empire, toute pensée étrangère à elle-même tranchait le charme qui la liait à son amant, aussi prit-il la résolution d'abandonner son art, de se retirer du monde afin de la posséder des jours et des nuits. Au fond, c'est elle qui le possédait et donnait son timbre à sa voix, qui était une voix de rêve, et sa fixité à son regard, qui était devenu le miroir d'une ombre. Je compris alors qu'il avait épousé son inimitié pour moi, à cause de la résistance que je lui opposai naguère et où il entraînait maintenant de la répulsion pour ces amours sacrilèges.

Il lui fallut pourtant sortir, lui, manger et prendre l'air un jour sur deux : elle demeurait invisible à ses côtés, s'entretenait avec lui par l'intermédiaire de l'alphabet digital ou mental, voire par la pensée tout court, et non pas au moyen d'une table, comme le font de grossiers néophytes. Quand elle disait *Vengo !* comme à moi, une puissance irrésistible l'arrachait de la rue, de sa chaise, de sa flânerie stupide, et le rejetait dans son lit pour des embrassements sans fin, que nulle force humaine n'eût pu supporter sans rendre l'âme.

Au dehors, sa présence même le tenait dans une sorte d'*aura* extatique, que le retentissement d'une parole suffisait à dissiper. Mais cet

enchantement resurgissait dans le silence, de même que la fumée chassée par la brise, quand le soir rasséréné la reforme sur son foyer en volutes harmonieuses. C'est l'image même sinon la forme employée par Lauzat.

Attaché, comme je l'ai dit, à l'unique ivresse des sens, il ne songeait même pas à me parler du monde inconnu dont il aimait une transfuge. Peut-être aussi lui avait-elle interdit de publier ses confidences, et sur l'autre patrie, et sur sa vie antérieure, et sur le peintre inconnu qui l'avait fixée dans sa jeunesse impérissable, sur une toile aujourd'hui vieille de quatre cents ans. J'eusse aimé savoir tout cela pour enivrer de l'élixir de sa folie la mienne que je sentais renaître. Il se bornait à écrire qu'elle avait dansé devant des cours princières, et que ses pieds lui tenaient dans la main... Je ne m'attarderai pas à d'autres images semées çà et là, parce que je ne veux pas risquer de leur donner corps à mon tour et qu'il est temps d'arriver à la fin de cette lettre insensée.

Il ne pouvait plus vivre ainsi, il allait la rejoindre pour répondre, pour obéir à ses, supplications, et il me disait adieu. Je recevrais ce message terrestre quand il serait déjà mort en son domicile, et il me priait de régler ses obsèques, sans fleurs ni couronnes, et dans la classe des pauvres gens, sans autre ami que moi, si toutefois j'en trouvais le temps, sans communiqué d'aucune sorte à la presse, sans faire-part et sans commission pour personne. Il ne m'embrassait même pas pour la première et la dernière fois ; mais il me donnait son adresse rue Truffaut, et sous un nom supposé. Cette lettre formait dix pages d'une écriture fine et serrée, pour ainsi dire rassise, et portait l'en-tête d'un café : AU VALET DE CŒUR. De la cendre de manille l'avait séchée, si j'en jugeai par son arôme...

Je reçus la lettre de Lauzat au lendemain matin de sa mise à la poste. Comme il convenait, je courus chez le commissaire de son quartier. Lui n'avait rien reçu.

– Je pense, dit-il, qu'il vous a écrit tout ça hors de son bon sens. Nous le trouverons chez lui, couché tout habillé, en proie à une forte migraine et en tête-à-tête avec une bouteille de Vichy...

Je détrompai ce brave homme, car Lauzat avait trop changé son genre de vie pour courir les cabarets ; et puis l'écriture en disait assez long. Bref, après quelques questions plus ou moins opportunes, nous montâmes chez Lauzat, en compagnie d'un secrétaire qui, sur ma demande, emporta tout un jeu de clefs. A la loge, on nous dit que le locataire, dont je donnai le faux nom, n'était pas encore descendu, et je pensai au pot d'email blanc, à la flûte de gruau, aux vingt-cinq mètres que j'aurais eu à franchir pour rejoindre le malheureux si j'avais su son adresse, et peut-être si j'eusse persévéré...

La clef était sur la porte, au cinquième d'un escalier entaché d'inscriptions et de moisissures. Nous eûmes alors bon espoir. Comme personne ne répondait, j'entrai le premier par un petit couloir peint à la chaux. Dans une chambre grande ouverte, peinte de même, et vivement éclairée d'une ampoule, j'aperçus Lauzat *tout habillé*, étendu sur un lit d'apparat, un lit de musée ou de conte du Bandello, un lit ancien à quenouilles, sculptures et baldaquin de brocart cramoisi, tout broché d'or et de soie. Je n'eus pas besoin d'appeler Lauzat pour le réveiller : sur le tapis d'Orient gisait un petit revolver d'acier chromé qui arrêta tout de suite mon regard. Lauzat s'était tiré deux balles, l'une à la poitrine, qu'il avait découverte, l'autre à la tempe droite. Il était raide et froid ; deux filets de sang coagulés donnaient une réplique exacte au satin cramoisi des rideaux, des coussins richement brodés et de la courtepointe. Une feuille d'état civil et un billet de cinquante francs étaient posés bien en évidence sur une petite table de bois blanc, près de ce lit emphatique, qui jurait avec le dénuement absolu de la pièce. Le commissaire fit une réflexion sur une telle disparate, mais je lui dis qu'il s'agissait d'un artiste et je le laissai avec son second s'occuper des formalités d'usage.

Lauzat reposait avec un calme ascétique qui donnait à sa figure une étrange majesté. Mais ce qui déroutait le plus le commissaire était son costume à la Goya, d'une soie miroitante, de couleur rose-chair, avec des jarrettières d'or à pampilles, des bas blancs à coins d'or et des *zapatillas* ou escarpins vernis à boucles d'or ! Son chapeau tromblon, de guingois sur le

marbre de la cheminée, hérissait sa peluche gris-perle comme un chat colère prêt à nous cracher au visage.

– Ecrivez, dicta le commissaire : En habit de bal masqué... Sans bijoux... Une montre acier bruni, dépourvue de sa chaîne... Argent sur soi, néant...

Je n'écoutai plus. Le fameux parfum, je le respirais dans cette chambre, mêlé à l'odeur de la mort, comme s'ils se fussent épousés dans l'air, que les deux ombres eussent flotté au-dessus de moi. J'ouvris la fenêtre, dont les rideaux étaient tirés. En revenant sur mes pas pour contempler de nouveau mon ami, j'aperçus dans l'âtre des restes calcinés. A leur forme, à leur dimension, je reconnus le châssis du portrait de la marrane. Mais si la toile était détruite, la feuille de maroquin semée de coquillages s'était détachée, sans doute projetée du cadre par les vapeurs du bitume de Judée, les gaz de la combustion. Je la ramassai, roulée sur elle-même en forme de placet ou de diplôme. En la déroulant je vis qu'elle portait avec elle un parchemin tout boursoufflé par la chaleur. Enfin, avec une grande difficulté, et l'ayant frottée de mon mouchoir, je lus cette inscription tracée en lettres d'or et dans le caractère épigraphique :

YO ESTÉVAN DESGOBERNADO
MOTEJADO CON ESTE NOMBRE VALIOSO
POR MIS DES MANES
STENDO POBRE Y DESNVDO
PINTÉ A LA BELLA ZORAIDA MIA
EN LA MISMA SABANA
QVE FVÈ LECHO DE NVESTROS AMORES
EN MADRID
A I^{ro} DE AGOSTO DE MDCIX
OXALA SE PERPETVE POR MI SV HERMOSVRA
Y PASSE A LOS SIGLOS VENIDERS
LA GLORIOSA FRAGANCIA DE SV CVERPO
SIN INGVAL

Le français a plus d'élégance et de noblesse : *Moi Estéban Desgobornado, du précieux surnom que m'ont valu mes folies, étant pauvre et dénué j'ai peint la Belle Zoraïde, ma Maitresse, sur le drap même qui servait à nos amours, le 1er d'Août 1609, à Madrid. Puissé-je immortaliser sa beauté et léguer aux temps futurs le glorieux parfum de son corps incomparable !*

Je restai perplexe pendant de longs mois. Puis je mis sur le compte des coïncidences un rapprochement qui eût dû m'imposer une conclusion logique. C'est qu'en réalité je n'osais avouer à moi-même la peur d'avoir failli être la victime du succube, et, par une contradiction assez banale chez les hommes, de passer à mes propres yeux pour un esprit faible qui croit à l'efficacité de la magie.

Mais ce que l'on nomme le hasard m'amena à feuilleter un traité des sciences secrètes. Je l'ouvris justement sur le chapitre consacré aux *Portraits Vivants*, où il est parlé de principes qui peuvent animer les portraits ou les statues, ou bien influencer les sens de ceux qui les contemplent. L'huile de pavot était recommandée pour la condensation du magnétisme, et l'or du cadre ou celui que l'on peut disséminer dans la peinture, comme un isolateur qui en empêche la déperdition. Je n'y trouvais pas les pierreries. Il se pourrait qu'elles fussent pour quelque chose dans la composition magique, bien que j'incline à croire qu'un ensemble de circonstances fortuites, mais heureusement réunies, ainsi que la volonté de l'artiste d'immortaliser son œuvre firent de la toile un de ces *Portraits Vivants* dont il est question, et qui, paraît-il, furent si nombreux au moyen-âge. On m'excusera de ne point parler du fluide ou potentiel humain qui concourt à la préparation de la toile, d'autant plus qu'il peut être négligé si la figure est peinte sur un drap de lit usagé, qui a retenu un autre principe, celui-ci indispensable, soit le « parfum individuel », que les nécromants, à son défaut, recomposaient à grand renfort d'horoscopes et d'essences végétales, comme une variété de *chénopodée*. Ainsi préparé, dit l'auteur, que je cite textuellement, « le portrait se réveillera dans l'ombre, le corps

peint sur la toile frissonnera tout à coup ; les bras et les jambes feront des gestes incertains, comme pour s'assurer de la réalité de leur vie ; puis, continue-t-il, le malheur s'acharnera contre vous si vous avez rallumé une force éteinte pour vous en servir charnellement. »

Et je songeai au pauvre Estéban Desgovernado, soit le mal gouverné, le dévoyé, ou, comme disait notre ancienne langue, le *Destourbé* ; à Estéban, le Valet de Cœur de la danseuse au nom chatoyant de Sultane. Peut-être aussi Estéban était-il mort pour elle, dans une misérable chambre de Madrid ?...

Je fus terrifié de l'enchaînement de ces deux vies humaines, à plus de quatre cents ans d'intervalle. Un souhait coupable, inscrit au dos d'une toile chargée d'un maléfice charnel, et le fait s'accomplit dans la durée ! Encore ignoré-je les autres amours posthumes de ton ombre embrasée, toi dont le dangereux parfum rôde encore dans l'Ether, ô Belle Zoraïde !...

Mais moi j'ai brûlé le parchemin aux lettres d'or dans les cendres de ton visage. Il rendit en se consumant un pétilllement de castagnettes ; un disque, au loin, tournait-ta dernière *rumba*...

FIN

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : SEIZE
EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS
VELIN PUR FIL 1 A
10 ET 1 à VI ; ET SOIXANTE EXEMPLAIRES
SUR ALFA SATINÉ OUTHENIN-CHALANDRE,
NUMÉROTÉS ALFA 1 A 50 ET 1 à X.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE MODERNE, 177, ROUTE DE
CHATILLON, A MONTROUGE (SEINE) LE
NEUF MAI MIL NEUF CENT TRENTE-SIX.

EXTRAIT DU CATALOGUE

LOUIS ARTUS. — Mirliton ou jolie, mon amie.....	9 »
ABEL BONNARD (<i>de l'Académie française</i>). — Les Modérés.	15 »
CARDONA. — L'Appel du Souvenir.....	12 »
JACQUES CHARDONNE. — Porcelaine de Limoges (<i>Les Destinées sentimentales, tome III</i>).....	15 »
PIERRE COURTHION. — Genève ou le portrait des Töpffer (4 hors-texte)	15 »
LUCILE DECAUX. — Le Tendre amour de Napoléon....	15 »
G. FESSARD. — « Pax Nostra ». Examen de conscience international.	18 »
J.-E. FIDAO JUSTINIANI. — Richelieu, précepteur de la Nation française.	20 »
ALBERT GARREAU. — Le Pèlerin de Paris.....	15 »
LOUIS GILLET (<i>de l'Académie française</i>). — Londres et Rome	15 »
JEAN GIRAUDOUX. — La Guerre de Troie n'aura pas lieu.	12 »
C. DE GRUNWALD. — Stein, l'ennemi de Napoléon.....	25 »
GUILLAIN DE BÉNOUVILLE. — Baudelaire le trop chrétien.	12 »
JEAN GUÉHENNO. — Jeunesse de la France.....	12 »
E. DE HAULLEVILLE. — Le Voyage aux Iles Galapagos..	12 »
RENÉ JOUGLET. — Soleil levant.....	15 »
G. LENOTRE (<i>de l'Académie française</i>). — « La Petite Histoire ». — Napoléon (illustré).....	15 »
— Femmes, amours évanouies (illustré).....	15 »
— Paris et ses fantômes (illustré).....	15 »
— Versailles, au temps des rois (illustré).....	15 »
— La Révolution par ceux qui l'ont vue (illustré)....	15 »
— Dossiers de Police (illustré).....	15 »
— En suivant l'Empereur (illustré).....	15 »
FRANÇOIS MAURIAC. — Les Anges Noirs.....	15 »
ANDRÉ MAUROIS. — Magiciens et Logiciens.....	15 »
HENRY DE MONFREID. — Le Lépreux (illustré).....	15 »
— Vers les terres hostiles de l'Ethiopie (illustré).....	15 »
— Le Drame Ethiopien (illustré).....	15 »
BRICE PARAIN. — Retour à la France.....	12 »
FERNAND PAYEN. — Raymond Poincaré.....	25 »
JOSEPH PEYRÉ (<i>Prix Goncourt 1935</i>). — L'Homme de choc	15 »
C.-F. RAMUZ. — Derborence.....	15 »
ARTHUR ROSENBERG. — Histoire du Bolchevisme.....	15 »
SAPIENS. — La Dévaluation française de 1936.....	12 »
ROBERT DE TRAZ. — De l'Alliance des Rois à la Ligue des Peuples.	15 »

ÉDITIONS BERNARD GRASSET



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Fernand Fleuret. Fenêtre sur le passé

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9691471h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Contraction de *Mortis Ara*. Bataille de Morterre.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVERTISSEMENT
3. LA COMTESSE DE PONTHEIU
 1. HISTOIRE D'OUTREMER
 2. AMIS ET AMILES
 3. ASSENETH
 1. COMMENT JOSEPH REPRIT ASSENETH D'ADORER LES IDOLES
 2. DE LA PÉNITENCE D'ASSENETH ET DE LA CONSOLATION DE L'ANGE ; COMMENT IL VINT DES CIEUX EN LA CHAMBRE D'ASSENETH, LUI PARLA ET LA RÉCONFORTA DOUCEMENT.
 3. DE LA TABLE ET DU MIEL QU'ASSENETH PLAÇA DEVANT L'ANGE, ET COMMENT L'ANGE BÉNIT ASSENETH.
 4. DE LA BÉNÉDICTION DES SEPT CIERGES ET DU MARIAGE D'ASSENETH SELON L'HISTOIRE.
 4. C'EST LE ROMAN DU LACS D'AMOUR
 5. C'EST LE FILS A L'ENFANT PRODIGUE
 6. LE SONGE DU CENTAURE
 7. L'HOMME A L'ÉPÉE
 8. CINÉMA
 9. LA NUIT DE NOËL
 10. LA FLEUR MERVEILLEUSE
 11. DANS UN VIEUX FAUBOURG DE NANTES
 12. LA VOIX DES ILES
 13. LA BELLE ZORAÏDE
4. Notes
5. À propos de cette édition numérique